TABLE DES PÉRIODIQUES

N° 895 46e Année T. CCLXIII 1er Octobre 1935

MERCVRE

DE

FRANCE

3696 10 Vol.
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



Reproduction et traduction interdites

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE 14 ... 1935 PÉRIODIQUES

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, ***5 fr. 75;*** plein tarif ***6 fr. 50***

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

Salle des Périodiques

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE REMY DE GOURMONT

ROMAN

Le Pèlerin du Silence. Volume in-18
Les chevaux de Diomède. Volume in-18
D'un Pays lointain. Volume in-18
Le Songe d'une Femme. Volume in-18
Une Nuit au Luxembourg. Volume in-18
Un Cœur Virginal. Couv. de G. d'Espagnat. Volume in-18
Couleurs, *suivi de* **Choses anciennes.** Volume in-18
Sixtine. Volume in-18
Histoires magiques. Volume in-18

LITTÉRATURE

Le Livre des Masques. *Portraits symbolistes, Gloses sur les écrivains d'hier et d'aujourd'hui.* Masques dessinés par F. Vallotton. 2 volumes in-18. Chaque volume
La Culture des Idées. Volume in-18
Le Chemin de velours. Volume in-18
Epilogues, 1895-1898. *Réflexions sur la vie.* Volume in-18
Epilogues, 1899-1901. *Réflexions sur la vie.* (IIe série). Volume in-18
Epilogues, 1902-1904. *Réflexions sur la vie.* (IIIe série). Volume in-18
Epilogues, 1905-1912. *Réflexions sur la vie.* Volume in-18
Dialogues des Amateurs sur les choses du temps, 1907-1910. Volume in-18
Nouveaux Dialogues des Amateurs sur les Choses du temps. Vol. in-16.
Esthétique de la Langue française. Volume in-18
Le Problème du Style. Volume-in-18
Promenades Littéraires. 7 volumes in-18 à
Dante, Béatrice et la Poésie amoureuse. Volume in-16
Pendant l'Orage. Préface de Jean de Gourmont. Volume petit in-18
Pendant la Guerre. Volume in-16
Lettres à l'Amazone. Volume in-16
Lettres intimes à l'Amazone. Volume écu in-8
Lettres d'un Satyre. Volume in-16
Lettres à Sixtine. Volume in-16
Pages choisies. *Avec un portrait.* Préface de Marcel Coulon. Volume in-18
Le Latin mystique. Avec une Préface. Vol. in-8 carré

PHILOSOPHIE

Physique de l'Amour. *Essai sur l'Instinct sexuel.* Volume in-18
Promenades Philosophiques. 3 Volumes in-18 à

POÉSIE

Divertissements, poèmes en vers. Volume in-18

THÉATRE

Lilith, suivi de Théodat. Volume in-18

A LA MÊME LIBRAIRIE

PAUL ESCOUBE

Remy de Gourmont et son Œuvre (Collection *Les Hommes et les Idées*), avec un portrait et un autographe. Volume in-16 2
La Femme et le Sentiment de l'Amour chez Remy de Gourmont. Volume in-16

MERCVRE DE FRANCE

TOME DEUX CENT SOIXANTE-TROISIÈME

1er Octobre — 1er Novembre 1935

Salle
des
Périodiques



1er Octobre — 1er Novembre 1935 Tome CCLXIII

MERCVRE DE FRANCE

(*Série Moderne*)

Paraît le 1er et le 15 du mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXXV



XXe ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE REMY DE GOURMONT

On sait quelle fut l'active collaboration de Remy de Gourmont au *Mercure de France,* dont il était l'un des onze fondateurs, et la part que durant vingt-cinq années il prit à son développement. Il y donna le meilleur de son œuvre, jouissant du rare bienfait, comme toute la rédaction d'ailleurs, de pouvoir s'y exprimer sans contrainte. Il l'atteste ainsi dans la préface posthume du tome VI des *Promenades Littéraires*: « C'est ce principe de liberté qui a permis l'éclosion de ma personnalité. Où je ne suis pas libre, je ne suis plus moi. » Ce témoignage nous est infiniment précieux.

Nous marquons aujourd'hui le vingtième anniversaire de la mort de notre ami, survenue le 27 septembre 1915, par la réunion dans ce numéro de plusieurs écrits évoquant sa mémoire.

A. V.

REMY DE GOURMONT

—

Il étonne, il déconcerte, il irrite, il inquiète, il éblouit... Une vivacité fulgurante dans le jeu des idées, une souplesse qui défie toutes comparaisons, une fantaisie nerveuse aux multiples volte-face, une langue pétillante aussi apte aux caresses qu'à darder le trait qui frappe à vif; une intelligence alerte comme la flamme, et qui bondit, jamais lassée, à travers tous les problèmes. On songe parfois à des jongleurs qui feraient tournoyer des poignards aussi acérés qu'étincelants! Nul n'est plus excitant pour l'esprit, même et surtout quand il suggère le désir de le contredire. Nul ne fait songer davantage à ce type de penseur que Socrate, je crois, définissait comme un taon qui vous harcèle de son dard aigu! A toute minute, même effet sur le lecteur que, sur Kant, la pensée de Hume : sans trêve et sans repos, il le réveille de son sommeil dogmatique! D'une main rapide, il vous enlève gaîment tous les oreillers confortables où l'esprit aime à se reposer. Sa fantaisie voltigeante dans le champ des idées fait songer à l'humeur de ces chèvres du bon La Fontaine qui, à la vue de quelque mont « pendant en précipice », brûlent d'y promener leurs caprices! Penser, c'est pour Gourmont une coquetterie chaque jour renaissante avec le risque. Rien ne trouble sa vue, rien ne fait trembler son bras : il est au plus haut point l'allégresse dans l'irrespect! Il vous entraîne parfois dans un jeu paradoxal et l'on est si bien débarrassé de l'esprit de lourdeur qu'on craint de courir sans points d'appui sur la terre ferme. Les traits volent; de tous côtés craquent mille choses qui se croyaient solides et c'est pourtant l'impression d'un chant de flûte

dans le cristal du matin. Ce virtuose est accompagné des deux Fées : Clarté et Précision, et il arrive cependant qu'on craigne de voir se résoudre le paysage réel en nuées inconsistantes! Dans le charme de Gourmont, séduction et irritation s'entrelacent d'une manière indissoluble. Il faudrait parler d'une âpreté caressante, d'un ensorcellement amer et pimpant et d'un enchantement de lumière qui serait parfois un enchantement de nuit.

Et comment dire ce mélange de détachement et d'ardeur, de sourire et d'acharnement! La variété prodigieuse des dons et la non moins prodigieuse instabilité de cet homme en évolution perpétuelle étonnent pardessus tout. Gourmont n'est pas un être, c'est une mue et pourtant il est bien toujours Gourmont! Il est toujours lui-même et il faut toujours s'attendre à le voir autre chose! Le mythe de Protée semble avoir été créé pour préfigurer son cas. Il n'adhère à aucun point fixe, mais avant tout il est délié de lui-même. Chaque jour c'est un homme neuf et que nul de ses gestes passés n'engage. Changer et se contredire deviennent ainsi les plus fermes de ses traits permanents. Comment saisir d'un regard d'ensemble la magie de toute sa variété! Il est lyrisme et il est ironie; il est nihilisme et affirmation de la vie; il est détachement et il est passion; il est brutalité et il est tendres délicatesses; il est combattant impitoyable et il est idylle; il est joie naïve de vivre et il est désenchantement; il est très compliqué et très ingénu; il est critique cruel et il est fraîcheur de sensation; il a dans l'intelligence un éclat inhumain d'acier, et nous sentons à certains tressaillements qu'il est comme nous un homme, un homme tout court à qui un mot tendre est chaud à l'âme; mieux encore : cet esprit viril entre tous est aussi l'esprit le plus féminin qu'on puisse rêver et s'il est à l'aise dans la science positive, il se sent tout aussi bien chez lui dans les rêves diaprés de l'imagination. Un étrange Janus, qui montre d'un côté le visage d'un homme de laboratoire et de l'autre le visage d'Ariel!

§

Il appartient à la famille d'esprits qu'on peut nommer des esprits multiples. Esprits qui, loin de naître avec une aptitude prépondérante, avec une pente accusée, joignent des facultés peu compatibles, et chevauchent à plaisir les domaines de l'activité spirituelle qu'on a coutume de séparer. Tiraillés par des aptitudes contraires, ils s'intéressent aux choses les plus opposées et brûlent de s'essayer dans toutes les directions. Froide précision et fantaisie les attirent également. Ils possèdent comme dons naturels le goût des métamorphoses et de vives facultés d'assimilation. L'aversion des techniciens, des chercheurs patentés et des spécialistes leur est souvent acquise. Même s'ils ont tout le bagage d'un Renan, on s'efforce de ne voir en eux, tout en les jalousant, que d'agréables amateurs. Il n'est que trop de cas d'ailleurs où leur tendance à la dispersion les affaiblit, où leurs vastes curiosités diminuent leur pouvoir de concentration; alors ils font figure de caprices brillants de la Nature aussi chatoyants que superficiels. En réalité, cette famille d'esprits qui, sous ses formes inférieures, offre des spectacles séduisants et futiles, donne sous ses formes supérieures les plus magnifiques réalisations que puisse atteindre l'humanité. Elle donne Voltaire qui, au dire de Gourmont lui-même, parlait de tout parce qu'il savait tout, et elle donne Gœthe qui reste l'une des plus belles nourritures. Au XIX[e] siècle, c'est Sainte-Beuve et c'est Renan; c'est Wagner et c'est Nietzsche. « Le génie par excellence, dit Gœthe, est celui qui s'assimile tout, qui sait tout s'approprier sans préjudice pour son caractère inné. » Que cette parole se fasse réalité pour l'un de ces esprits multiples; que son ample faculté d'assimilation laisse intacte la naïveté de la prime sensation, on a chance de voir éclore un génie précieux.

On aimerait mettre en lumière les problèmes particuliers de ce groupe d'êtres. Nietzsche accuse le péril propre de ce groupe et sa réussite exceptionnelle lorsqu'il dit de

Wagner que sa jeunesse offrit le spectacle d'un dilettante bien doué et qui n'arrive à rien, tandis que sa maturité ressemble à la croissance d'une forêt. Renan, percevant la richesse de sa nature, souffre dans sa jeunesse de n'avoir pas dix vies pour accomplir son destin et il cherche comment exprimer dans un genre limité l'extrême variété de son âme. Un Sainte-Beuve transforme la critique moderne par la volonté de faire vivre dans cette forme d'activité le lyrique, le romancier et le moraliste qui peuplent son esprit. Un Diderot s'effeuille à tous vents, docile à tous les appels de son siècle, réalisant dans sa personne le journaliste de grand style qui vêt d'intérêt durable une matière éphémère. Ces esprits multiples semblent créés à souhait pour satisfaire au vœu d'Auguste Comte qui réclamait, à côté des chercheurs livrés aux branches spéciales, l'existence d'un autre groupe qui aurait pour spécialité les généralités scientifiques. Qu'importent quelques jugements hasardés si ces esprits font vivre en eux l'une des manières possibles de faire la synthèse des efforts et des tendances de leur époque! Oui, c'est bien cette famille d'esprits qui réalise aux divers moments de l'histoire, de façons très variables, ces synthèses que réclame l'humanité pour contempler son image d'ensemble, pour se situer dans le monde, pour s'orienter dans le labyrinthe de la vie et pour se définir elle-même à elle-même! Synthèses qui, pour être utiles, n'ont pas à être plus définitives que les hypothèses des sciences particulières! Et puis, à toutes les phases de sa vie, l'humanité n'a-t-elle pas besoin de quelques hommes qui dépassent l'aspect fragmentaire et borné et donnent le spectacle de l'homme épanoui avec ampleur dans une sortie de magie symphonique? De tels êtres constituent des toniques pour l'homme puisqu'ils lui offrent un magnifique spectacle d'épanouissement de l'homme.

On voit comment Gourmont tient une place enviable dans cette famille d'esprits. De bonne heure, il a connu sa variété et sa richesse; de bonne heure il s'est proposé de donner carrière à tous ses dons et de se déve-

lopper dans toutes les directions. Cette richesse et cette variété qui le font si changeant, il les accuse dans une Lettre à Sixtine :

Pas deux jours de suite, ni deux jours différents même, je n'éprouve des sensations pareilles. Instrument sur lequel on peut jouer à l'infini des mélodies diverses. Je souffre ou je jouis de ma vie perpétuellement et jamais sur le même mode: variété de rythmes.

Il dit encore :

Il me semble naturel, indispensable, invincible de vouloir tout sentir, tout comprendre!

N'avoue-t-il pas s'être essayé dans la gravure sur bois et la composition musicale? Il a révélé qu'après s'être rendu maître d'un ordre de connaissances, il s'en désintéresse. Ce que l'habitude lui a rendu facile perd son attrait. L'art et la pensée se présentent ainsi comme une aventure incessamment renouvelée et une haute aventure qui, sous une allure de jeux faciles, cherche la difficulté et le risque. Lorsqu'on veut se prendre et s'exprimer dans sa totalité, si l'on est convaincu que le vieux mot de vérité appartient à la fiction et qu'il n'est que des relations mouvantes entre l'homme et le monde, on accepte du coup de s'épanouir dans toutes ses oppositions, on s'y complaît, on les déclare nécessaires à son équilibre vital; on loue même les gens qui, à l'exemple de Renan, « avec une ingénuité parfaite, accueillent toutes les antilogies, sans en avoir honte ni peur ». On va jusqu'à dire que ces contradictions tiennent à la structure du monde et que dans les grands esprits contradictoires « le monde se reflète... bien plus nettement que dans les intelligences ordinaires ». Pour s'exprimer dans toute sa diversité et toutes ses contradictions, la méthode la plus simple, c'est de s'abandonner au fil des circonstances, elles aussi à l'infini variées. L'exercice de la pensée, qui était déjà Aventure, du coup se fait Hasard!

En face de l'éblouissante dispersion gourmontienne,

j'éprouve parfois l'inquiétude qu'exprime Sainte-Beuve à l'occasion de Diderot: « Il dispersa, dit-il, ses immenses facultés sous toutes les formes et par tous les pores. » Plus tard, songeant à nouveau à cette question, il perçut une harmonie entre cette « puissance de facultés diverses » et cette multitude de réalisations variées et il conclut: « On est tenté de croire qu'en se dispersant ainsi, en se versant de toutes parts à tous venants, il a le mieux rempli sa destinée »...

Cette remarque vaut pour Gourmont tout comme pour Diderot! Doué d'un tempérament de méditatif et de philosophe, il a su, à l'occasion de la réalité fugitive et concrète, rencontrer les thèmes d'intérêt permanent. Il fait ainsi figure de grand essayiste. Fonction de bien plus haute valeur qu'on ne le croit! L'essayiste, c'est l'homme installé à la fois dans la vie concrète aux épisodes infiniment changeants, et dans les grands problèmes généraux. Il raccorde sans trêve les circonstances particulières d'une vie individuelle et d'une époque aux motifs qui les dépassent...

§

Il naquit en 1858 en Normandie. Il appartient à une génération riche en écrivains de talent qui gravitent par leur naissance autour de l'année 1862 qu'avec beaucoup de discernement choisit Barrès pour apparaître dans le monde. On peut se divertir à songer que son ancêtre le prince de Danemark Gormon lui a laissé comme lointain héritage le sentiment des valeurs aristocratiques, la dure intrépidité du regard et l'esprit d'aventures. De même que Stefan Zweig rapproche Nietzsche, surgissant dans la philosophie allemande, des « *desperados* » du XVIe siècle faisant irruption dans les mers espagnoles, on pourrait dire que Gourmont, attaquant à la hache les bonnes idées moyennes du citoyen moderne tout fier de ses « lumières », fait songer à la manière vive et rude des pirates normands de jadis! Il étudie le droit à Caen et prend ensuite à Paris un vague emploi d'attaché à la Bibliothèque nationale. L'année de *Sixtine*, 1890, peut

être retenue comme date visible de l'adhésion de Gourmont au symbolisme. L'année qui suit lui apporte, comme sanction d'un article espiègle sur « *le Joujou patriotisme* » la perte de son emploi ; c'est aussi l'année, je le crois, d'un événement terrible, celui que le docteur Voivenel nomme « le drame facial », maladie qui laissa l'amoureux de Sixtine à jamais défiguré et le retrancha presque totalement de la vie sociale. D'une pudeur orgueilleuse et délicate sur ses sentiments intimes, Gourmont ne laisse échapper aucune plainte, mais il avoua plus tard qu'à cette époque, il fut « horriblement malheureux »... Je n'ai point dessein de tracer la vie de Gourmont, je fixe seulement quelques jalons dans l'itinéraire d'une vie. Je bondis vers l'année 1900 ! *Le Songe d'une Femme* paru en 1899 avec sa gentillesse, sa hardiesse et ses méthodes « d'analyse sans scrupules » révèle un écrivain bien différent de l'auteur de *Sixtine* et c'est de 1901 à 1903 qu'il écrit *Physique de l'Amour,* livre qui peut être considéré comme la plus curieuse expression de Gourmont, envahi par le point de vue physiologique. Un autre saut vers l'an 1912 et c'est le Gourmont des *Lettres d'un Satyre,* dominé par une étrange vision idyllique, prêchant une quête ingénue du plaisir, un abandon aimable à l'instinct et aux voix spontanées de la nature, d'une nature d'ailleurs parfaitement insoucieuse du bien et du mal.

Il me plaît de constater que ce prince des esprits libres et l'un des plus glorieux représentants de notre littérature moderne, s'il ne fut pas académicien, ce qui étonnera fort l'avenir, n'eut même pas l'humble ruban rouge. Il n'obtint qu'une attention des pouvoirs publics : celle qui le priva de son gagne-pain au début de sa carrière. Il y aurait quelque ironie à opposer au destin de Gourmont dans le monde moderne toutes les faveurs qu'obtint au XVIIIe siècle ce Voltaire qu'il a continué de quelque manière. On peut être un adversaire de Gourmont, on ne peut contester qu'il affirma dans sa vie les plus nobles valeurs qui font la grandeur de l'homme de pensée et de l'artiste. Son esprit ne fit jamais aucune con-

cession, et jamais sa carrière d'écrivain ne connut un manquement à l'indépendance et à la fierté! « Nulle considération, disait-il, ne m'empêchera d'écrire ce que je pense ni ne me fera écrire ce que je ne pense pas. » S'il demandait aux artistes de rejeter le poids des traditions et d'être des hommes de leur temps, il ne chercha jamais à se concilier son temps par le miel d'adroites flatteries. Il lui a fait entendre quelques-unes des plus rudes paroles qu'on lui ait adressées. Un Nietzsche et un Gourmont raniment en nous une confiance en l'homme qu'aujourd'hui trop de faits ébranlent. Ils nous prouvent qu'il est encore des âmes intraitables que rien ne peut entamer et qui sont capables de tenter, à tous risques, l'aventure de la grande indépendance. Bien souvent, quand je songe à la carrière terrestre de Gourmont, j'évoque cette phrase qu'il consacra à saint François d'Assise, qu'il admirait : « La pauvreté n'est plus un idéal, peut-être parce que la liberté n'est plus une passion ». La liberté était pour Gourmont une passion qui pouvait tenir lieu de tout. C'est une grande étrangeté dans l'époque moderne et peut-être d'ailleurs en tous les temps. M. Jules de Gaultier, qui le dénomme « l'un des plus beaux et des plus libres esprits de ce temps », a dit en termes magnifiques :

Si la moralité de l'homme de lettres s'exprime dans l'indépendance du caractère, dans l'intransigeance à placer l'intégrité de sa pensée et de sa conception d'art au-dessus de tous les avantages offerts par la société, profits, gains ou honneurs, la vie de Gourmont fut exemplaire et lui donnerait place en une hagiographie intellectuelle, aux côtés d'un Flaubert ou d'un Baudelaire!

§

Le tête-à-tête avec un adolescent qui se révélera homme de génie, joie précieuse! Il est piquant, le jugement du proviseur de Coutances sur le collégien de 17 ans: « Intelligence facile, distinguée, mais qu'il ne peut apprendre à diriger. Il fait un peu trop d'excursions dans le champ de la fantaisie. »

A vingt ans, Gourmont contemple son rêve de vie:

Quelle est la gloire que je cherche? La politique? Non. La poésie. Je n'aspire à être préfet, ni député, ni ministre, mais je veux qu'on dise : C'était un poète.

Poète? Entendons: l'être qui ne se voue pas à une activité âprement rémunératrice ou strictement utile. Poète: l'homme qui garde toute vive la voix du caprice, qui reste chose ailée et vibrante, qui se caresse à tous les souffles du monde, que jamais on n'enchaîne, et pour qui la vie reste toujours fraîche nouveauté! Et voici un programme de vie (oh! rien de rigide):

L'amour et les livres, voilà ce qu'il me faut. L'amour pour la partie sensitive, les livres pour la partie intelligente. Tout l'homme est là et l'homme chez lequel l'une de ces deux grandes facultés est absente n'est pas un homme.

Deux mots peuvent résumer ces lignes: Intelligence et volupté! Un idéal double de bénédictin et d'épicurien! Un désir de vie ample où s'unissent la sensibilité et l'intelligence épanouies et se fécondant l'une l'autre. J'ai défini un jour Gourmont un intellectuel sceptique qui garda le mysticisme de la volupté! Ce Gourmont est bien en germe dans l'adolescent. Mais que l'expression « drame facial » se fait encore plus terrible à mes yeux! Comme je me représente ce renouveau de vie que fut la rencontre de l'Amazone: elle rendait à Gourmont la moitié de lui-même!

Le jeune homme eut son roman d'amour. Et sa sensibilité se révèle déjà dans cette prime aventure. Devant la femme, il est adorant et timide... Il se crée par elle une vie intense de rêve, mais en sa présence, adieu l'audace!

Hélas, « il faut oser quand on aime! » La première aventure de ce compréhensif-né de la Femme, et pour qui l'atmosphère que crée la femme est une suprême délectation, avorte par manque de décision. Il faudrait que ce soit la femme qui fasse les gestes décisifs! On songe déjà à la raillerie cruelle de Sixtine à Hubert lorsqu'elle lui parle de « l'Indécision analytique »! Dans

Sixtine, c'est en vain que la femme aimée dit à Hubert d'Entragues: « J'ai l'âme vague et vide, il y a une place à prendre... mais il faut la prendre... » Ce geste de mâle hardi, Hubert ne le fera pas. Il attend que Sixtine ose pour lui. D'ailleurs, Gourmont écrit à titre personnel dans les *Lettres à Sixtine* qu'il se reconnaît dans cette parole du Frédéric de *l'Education sentimentale:* « Il voulait qu'elle se donnât et non la prendre. » En bref, Gourmont amoureux tenait plutôt le rôle de la femme que celui de l'homme. Le fait n'est pas très rare chez des êtres qui comprennent spontanément et délicatement la Femme et d'elle peuplent leur songerie. Il arrive aux esprits qui sentent le mieux à la manière de la femme d'être les moins entreprenants vis-à-vis d'elle. Elle a tant de prix pour eux qu'ils balbutient devant elle! Eh bien, nous tenons le plus grand paradoxe de Gourmont: ce viril escrimeur d'idées était, au moins par la moitié de lui-même, un génie féminin avec ses plus précieuses finesses de sensibilité. Dans ses *Lettres à Sixtine,* il rapporte qu'un observateur lui a dit qu'il est « féminin sensitivement »... Lui-même ajoute : « Au fait, je suis peut-être un tendre ».

Dans *le Songe d'une Femme,* un certain Xavier de Maupertuis m'a tout l'air de définir Gourmont en se définissant lui-même:

> Il y a des caractères que l'amour rend très lâches. Ils savent qu'une moquerie les éloignerait à jamais d'une femme dont ils n'imaginent plus l'absence; ils voudraient qu'on vînt à leur secours, qu'on dictât leur discours et peut-être que tou fût deviné sans paroles. Ces caractères ont beaucoup de pude sentimentale; c'est celui des hommes féminins.

Homme féminin, c'est l'un des aspects peu so nés du riche Gourmont. Aussi, comme il parle de la femme! Qu'elle est rare, la fausse note qu s'agit d'Elle!... On ferait un bouquet aussi capite ravissant de ses remarques sur la Femme. Comme e juste cette pensée:

> Quelques sensations d'amour vrai peuvent bien alimente

durant des années la pensée économe d'une femme. Comme elles l'étirent et en distendent la trame, alors légitime, de leurs songes! Les femmes, quels ruminants!

Et celle-ci, n'est-elle point fine et jolie:

La femme a la pudeur de sa joie, puis elle ne trouve pas, comme l'homme, des mots pour chanter sa volupté, ou elle ne trouve pas les mêmes. « Mon chapeau sera très joli » veut souvent dire : « Mon chéri, je t'adore. » Il faut savoir cela.

Le Songe d'une Femme, ce roman qui est, en un sens, un épanouissement triomphal de la Femme et de l'Amour, est à mon avis, l'un des plus authentiques joyaux de notre littérature moderne. Ce livre ne passera pas, croyez-m'en.

Qui dira la place de ce « génie féminin » dans l'exercice de la critique? Avec toutes les ressources du savoir et de la méthode, qu'elle est indigente, une critique qui en est dépourvue! Le génie féminin, c'est la moitié d'un critique. Cela signifie intuition fine et déliée, volupté de se caresser à une œuvre, goût d'écouter, derrière ce qu'elle dit clairement, le son de voix, le tressaillement secret; c'est une sorte de coquetterie à se donner et à se reprendre, un jeu onduleux et capricieux. C'est la grâce et c'est le charme!

§

En sa vingt-troisième année, Gourmont s'affirme d'esprit traditionnel et il vante les classiques. Il définit l'esprit littéraire « la tradition du goût », il pense qu'il faut s'abreuver encore à la grande source de l'art grec.

Surprise! c'est à titre de pionnier ardent d'une école ... groupe les plus hardis novateurs qu'il commence à ...mer. Comment expliquer ce passage brusque à ...me pointe de l'avant-garde littéraire, c'est-à-dire ...mbolisme? L'affinité profonde entre Gourmont et ...es tendances essentielles du symbolisme doit être ... en lumière.

... existe dans le symbolisme, à travers le fouillis de ses ...pplications, un élément commun à tous ses adeptes: la révolte contre le règne, voire la tyrannie, de l'homme

moyen. Une large diffusion de notions sommaires dans tous les esprits, la multiplication des situations de « petit bourgeois », munies d'un mince confort parmi des horizons certains et étriqués, a développé au XIX[e] siècle ce type particulier de la faune humaine qu'on peut nommer l'homme moyen. On lui a conféré la dignité éminente de citoyen, on lui a parlé de l'égalité de tous les hommes, on l'a flatté de toutes les manières, on lui a fait croire qu'affranchi et ennobli, il exerce le pouvoir. L'homme moyen, qui a bien le droit d'exister, n'a pas tardé d'abuser: il a pris une excellente opinion de lui-même, jusqu'à penser que ses goûts sont les meilleurs et ses aspirations le but du monde! Il a fait tenir la fin de la vie dans un ensemble de petits « devoirs » usuels et fier de sa « raison », qu'il possède au même titre que tout autre homme, il s'est cru autorisé à railler et à bafouer tout ce qui s'écarte d'une certaine zone médiocre. Il a fait entrer dans le groupe des singularités pernicieuses et des extravagances ridicules force choses de qualité rare et précieuse. Il est à la fois ami des traditions, qui ont fait leur preuve, et ami du progrès judicieux, mais tradition et progrès ne tournent jamais qu'autour de la question du cher « bien-être » qui est en définitive la vraie religion de l'homme moyen.

Un peu d'idéal à l'occasion ne lui déplaît pas pour garder une bonne opinion de lui-même: il aime que le labeur régulier et l'exercice honnête du négoce aient leur récompense, et il se sent une grande âme en songeant à plus de bien-être pour le plus grand nombre. L'homme moyen ne répugne pas toujours à la philosophie, pourvu que ce soit une sorte de spiritualisme tiède et confortable, un bon éclectisme à la Victor Cousin, voire les homélies de Jules Simon. La science? l'homme moyen y croit, et la science, ce sont naturellement les applications pratiques qui se voient et dont on tire un bénéfice immédiat et visible. Dénué d'existence personnelle, l'homme moyen aime se sentir d'accord avec les autres hommes moyens dans « la vie unanime » des bons citoyens moyens. Le mot solidarité l'enchante et il

se prouve qu'il a un grand cœur en se disant qu'il est humain. Pourquoi bannirait-il la littérature et l'art, conçus comme distraction de l'homme moyen, comme peinture flatteuse de l'homme moyen, comme expression des goûts et des désirs de l'homme moyen? Des créateurs comme Emile Augier, des critiques comme Sarcey, avec ceux-là, on est en sécurité! Dans la littérature et l'art, l'homme moyen (celui d'il y a cinquante ans) craint toujours d'être mystifié; il est sur ses gardes! Qu'on lui donne un art utile, un art qui le fasse réfléchir fructueusement sur les questions sociales dont il est avide. Un art social, au moins on sait de quoi il s'agit! Un art « humain » également! Il entend par ce beau mot un art qui exclura tout ce que l'homme moyen croit étranger à l'humanité moyenne, et surtout un art où les vertus de l'artiste seront ni plus ni moins les vertus prisées dans les sociétés de secours mutuels. Et surtout qu'on ne parle pas de cette chinoiserie qu'on nomme le style! Qu'on laisse de côté cette excentricité de mauvais aloi! C'est là surtout qu'il faut prendre la grande voie du naturel, du naturel de l'homme moyen; la bonne expression neutre et coulante à souhait. Il coule, il coule, le bon style! Il y a même un classicisme de l'homme moyen: c'est un heureux équilibre, parmi l'absence de tous caractères originaux dans la conception, le sentiment et l'expression. C'est encore, si vous le voulez bien, la mesure dans l'absence de personnalité.

Notre littérature d'ailleurs, on l'a arrangée à l'usage de l'homme moyen: on lui prouve que les tragédies de luxure, de folie et de sang, de notre Racine, ne sont à bien les prendre que des peintures de l'homme moyen. Et la science de l'époque, des psychologues et des psychiatres en particulier, lui présente un idéal de l'homme sain si gris, si plat, si mesquinement équilibré, qu'il rejette dans la démence toutes les formes vivantes du génie! On alla même jusqu'à vouloir persuader à l'homme du peuple, si souvent muni de relief, de couleur, de fantaisie, de subtilité, de spontanéité et de sensibilité fine, qu'il devait se concevoir et se rêver sous

la forme de l'homme moyen, but suprême de la civilisation moderne. Ce que j'appelle l'homme moyen est une sorte de fantôme abstrait, qui n'a jamais coïncidé avec un homme réel, toujours étrange, surprenant et original par quelque endroit. C'est une sorte de modèle humain qui s'est affirmé dans l'époque moderne par suite des circonstances particulières de sa vie, et qui a tendu obstinément à imposer sa forme aux hommes vivants, incités à se concevoir à travers lui.

Maintes preuves pourraient montrer qu'à la suite de Flaubert et de Villiers de l'Isle-Adam, Gourmont, en dépit de sa volonté de détachement philosophique, vivait dans une colère tantôt contenue, tantôt violente, contre « l'homme moyen » étalant ses valeurs avec impudence, bafouant ce qui lui est étranger et se glorifiant de régner sur le monde. « J'ai acquis assez récemment, écrit-il, dans l'une des dernières années de sa vie, le don de m'amuser et de rire de la sottise. Autrefois cela m'indignait. »

Pas de doute: ce qu'il appelle sottise, c'est cette forme provocante qu'elle prend chez « l'homme moyen » de son époque, infatué de lui-même et cherchant à régir le monde.

Nous comprenons que Remy de Gourmont se faisant le théoricien du symbolisme mette en vive lumière les caractères qui peuvent le mieux scandaliser l'homme moyen. Idéalisme intégral! Foin de ce qu'on nomme réalité! Le monde n'a de réalité que dans la représentation que s'en fait un esprit. Individualisme absolu! Pour chacun, il n'est de vérité que sa représentation propre et de règles en tous domaines que celles qu'il se donne à lui-même. Ni souci moral, ni souci d'utilité; le désintéressement parfait de l'œuvre d'art. L'artiste n'aura qu'un désir: être personnel et il ne craindra pas d'aller jusqu'à l'obscur et jusqu'à l'incompréhensible! Aussi bien la seule vertu, c'est l'originalité de pensée et de style, et l'homme, loin de valoir par sa ressemblance avec les autres hommes, ne vaut que par une « différence » qu'il doit chérir, cultiver et accentuer avec téna-

cité. Tout ce qui a trait à la vie des groupes humains, Gourmont n'y veut voir alors que de vagues relativités dont il serait malséant de s'occuper. Le symbolisme se fait donc « l'expression de l'individualité dans l'art » et, rompant avec le joug de toutes les traditions aussi bien qu'avec les exigences de toutes les règles, il devient une volonté passionnée de Nouveauté promue au rang de qualité essentielle de l'œuvre d'art. Du coup, l'imitation se nomme le crime contre l'Art! Tout ce qui dans l'art peut être considéré comme une concession au médiocre doit susciter un mépris farouche. Ainsi s'explique la réaction violente contre « la platitude naturaliste », qui « borne la littérature de tout ordre à ne plus être qu'un inventaire et, selon le mot de Zola lui-même, un procès-verbal d'huissier ». Pour Gourmont, cette doctrine conduit à la « nullité systématique » et étale le spectacle « d'écrivains véritables, momentanément abrutis, racontant l'existence en excluant du conte tout ce qui en fait l'intérêt, le charme, la beauté ou la grâce... Dans le symbolisme ainsi entendu, l'affranchissement des traditions et des règles, le déliement du lien moral et du lien social, est compensé par un souci d'altitude!

Douze ans après le temps de *Sixtine*, en 1902, alors que Gourmont s'offre au public par des aspects fort différents du *Pèlerin du Silence* ou du *Fantôme*, il revendique encore son attache au symbolisme, et il dégage, au delà de ses étrangetés et de ses outrances, voire de ses extravagances, l'intérêt éternel du mouvement. Cette « manière d'être symboliste », il la définit ainsi:

Elle oblige ceux qui s'y soumirent à continuer le dédain qu'ils montrèrent tout d'abord pour toute la littérature sans idées et sans goût, dénuée de l'intellectualité ou du sentiment profond de la vie et de son mystère. Rester symboliste, après dix ou quinze ans, c'est se refuser à participer à l'indulgence universelle, c'est obéir toujours au vœu ancien de maintenir contre les vulgarisateurs la noblesse de l'art et son orgueil.

Vous voyez persister la révolte contre les valeurs de l'homme moyen; elle n'implique d'ailleurs aucun mé-

pris de l'homme du peuple réel. Gourmont n'eût jamais pensé que le moment pourrait venir où des raisons sociales, dites impérieuses, devraient faire envisager le renoncement volontaire à l'œuvre d'art de qualité! Comme théoricien du symbolisme, il ne craignit ni l'outrance, ni la hardiesse paradoxale. Pratiquement, il savait ne pas trop s'enchaîner à ses principes, il avait souvent un bon sens primesautier et vif qui oubliait toutes les formules, même artistiques, et il garda toujours le sens le plus aigu de la diversité légitime des choses. Fort dur par instants pour Zola, il ne méconnut pas la saveur d'un livre comme *l'Assommoir,* mais comme il prit plaisir à faire émerger des temps naturalistes ces Goncourt qu'il chérissait parce qu'ils donnèrent, avant l'époque symboliste, une vision « de vérité réaliste, d'élégance insolente, de scepticisme égoïste et d'art exaspéré ».

Gourmont a laissé quelques écrits qui comptent dans la littérature d'imagination et qui portent la marque symboliste. Dans cette période qui gravite autour de l'année 1890, il est un amateur des mots rares et insolites, des musiques savantes, des phrases complexes, enchevêtrées et bigarrées. Il goûte les mots « en eux-mêmes pour leur esthétique personnelle ». Il accuse des tendances à la mysticité la plus raffinée.

Le roman *Sixtine* reste un témoignage curieux sur une époque bien particulière. D'abord, par son atmosphère de distinction et d'anémie. Une langueur pâle et exténuée flotte sur l'ensemble romanesque et aussi je ne sais quel anarchisme éthéré. Il faudrait toute une kyrielle de mots en « isme » pour en capter le parfum. Mysticisme, esthétisme, idéalisme, individualisme, aristocratisme. Et souvent une écriture recherchée et quintessenciée! On est dans un monde pâli et subtil où l'âme et la vie du héros s'effilochent en brume, et tout cela est enlaçant et pénétrant, mais jamais l'odeur de tempêtes, d'orages et de conflits sanglants. Et comment dire je ne sais quelle mélancolie transcendentale! Le nerf est ce qui manque le plus, volontairement d'ailleurs. Hubert d'Entragues, frère jumeau de Gourmont,

vit dans son rêve et dans un nuage métaphysique. Soucieux de se séparer de la foule abjecte, par aristocratie d'âme, il est allé vers « le plus mystique et le plus abstrait catholicisme ». Il adhère aussi à l'idéalisme subjectif, qui se concilie d'une manière vaguement hérétique avec son catholicisme. Sa vie, il la traîne comme un inutile fardeau et avec la sensation de l'universel néant.

Sa rêverie est perfectionnée et sa vie flotte comme elle peut. Aussi bien, il a mis l'art « au-dessus et à la place de la vie » et, généralisant son cas, il dit: « Nous ne sommes pas faits pour la vie. » Compliqué à l'extrême comme il sied, il contemple ses méandres d'âme et son incapacité pratique avec une légère ironie. Il est si persuadé de l'irréalité du monde extérieur qu'il songe au roman que pourrait vivre un cerveau privé de tous les sens et absorbé par les péripéties du monde que crée sa pensée.

Il est assez piquant d'engager un tel héros dans une aventure d'amour! Cet homme expert aux débats avec les fantômes de son esprit et qui dit en songeant à l'amour: « Il nous faudrait des Béatrice », voit en la personne de Sixtine le monde extérieur prendre une matérialité d'existence assez singulière. Homme supérieur qui vit « au-dessus » et « à-côté » de l'humanité, il enroule autour de Sixtine de curieux rêves et de pénétrantes analyses, mais poser sur elle la main victorieuse du mâle, c'est une autre affaire! Il préfère indiquer avec cynisme à un rival le moyen de la conquérir! La méthode est bonne et réussit. Il ne reste à Hubert qu'à goûter une satisfaction de dilettante en songeant que, s'il n'a pas gagné la bataille lui-même, il a ordonné la marche de la victoire. Il s'enveloppe du manteau de l'ironie et murmure: « Si la vie m'échappe, la transcendance m'appartient! » Evidemment, c'est un vaste pays! Voilà certes un roman qui ne ressemble pas à ceux de M. Zola. Et que nous sommes loin de l'écrivain qui composera *Physique de l'Amour*. Ce roman de l'échec du méditatif et du rêveur dans la réalité pratique garde de la séduction. Et le thème n'en est pas encore usé.

On devine que le talent de Gourmont dans ce roman prête à quelques objections. L'analyse des sentiments est fine, subtile, adroite, mais comment dire la chose: par instants, on a la sensation qu'on s'intéresse à elle indépendamment des êtres qui la suscitent. Le personnage principal reste trop mêlé à l'auteur, ce qui le gêne pour conquérir une existence originale, pleine et s'épanouissant jusqu'au bout d'elle-même. Un héros de roman qui n'arrive pas à se détacher vivement de son auteur manque toujours d'une certaine liberté d'allures, d'une certaine affirmation décidée de sa personne: il fait parfois songer à un papillon mal dégagé de son cocon. Les personnages du roman, d'ailleurs intéressants, toujours excitants pour l'intelligence, manquent un peu de massivité d'existence. On n'a pas assez l'impression que l'écrivain ait été accablé par les êtres qu'il a créés, jusqu'au malaise qui oblige à les rejeter de soi dans une véritable crise de délivrance. Comme romancier d'ailleurs, Gourmont, qui obtiendra de piquantes réussites (au point que *le Songe d'une Femme* me semble appartenir à la demi-douzaine de romans qui, dans une tranche d'un demi-siècle, sont capables de braver le temps), comme romancier, Gourmont n'a pas l'air de s'halluciner à fond au moyen de personnages imaginaires, il reste peut-être plus délibérément curieux des problèmes posés par les êtres que des êtres eux-mêmes. Si son intelligence est hardie, son tempérament, créateur en un sens, ne l'est peut-être pas assez. J'entends par hardiesse du tempérament créateur toutes les puissances vitales du romancier s'engageant à plein, sans merci pour ainsi dire, dans la vie d'êtres imaginaires.

Il y eut toujours chez Gourmont une sorte de pudeur et de discrétion dans la mise en jeu de sa sensibilité et des profondeurs de lui-même. Cette réserve ne manque pas de noblesse, mais elle bride quelque peu un romancier. Si Gourmont fait vivre avec charme et audace les plus jolis jeux pervers, ses romans ne rencontrent qu'assez rarement le cri, la palpitation ardente et tragique de la chair et de l'âme. Il n'a guère une certaine cruauté

foncière de tempérament: celle qui se plaît aux plus sanglantes et aux plus impitoyables vivisections. Il évite de s'enfoncer aux gouffres déconcertants et bouleversants des âmes. Chez ce destructeur allègre de toutes les certitudes, persista, la phase des essais passée, une sorte de naïf optimisme vital, de parti pris décidé pour la vie. Je crois qu'un romancier ne doit pas garder plus que les autres cet ultime respect. Il doit rompre quand il le faut le pacte tacite avec la vie, pour explorer ce qu'elle a de plus problématique et de plus troublant. Le climat de Gourmont, écrivain d'imagination, n'est pas celui de la grande passion, de la grande douleur, des grands orages ni de la grande scélératesse qui, elle aussi, est chose fascinante. Et d'ailleurs, l'œuvre totale de Gourmont, toute en pointes vives et hardies et que la grâce ne méprise point, laisse de quelque manière une impression modérée. Elle a le pétillement audacieux de l'intelligence libérée plus que le feu des profondeurs. Même la vie de l'amour ne rencontre guère l'atmosphère de la Tragédie. Comme créateur artistique, le tempérament de Gourmont est plus idyllique que tragique. Et pour en revenir à *Sixtine*, si rien n'est plus légitime qu'un roman de la vie cérébrale, je ne sais si Gourmont, qui envisage d'une manière si curieuse un type de roman qui montrerait « l'intelligence pure aux prises avec les inconvénients charnels », — je ne sais si Gourmont, qui met à jour des types fort intéressants de conflits, réussit, autant qu'on le souhaiterait, à dramatiser ces conflits avec une intensité qui s'empreindrait dans la chair même du lecteur.

§

Engagé de tout cœur dans le mouvement symboliste, Gourmont mit un beau zèle à présenter les nouveaux écrivains au public. De même que le nom de Sainte-Beuve adhère pour toujours au Romantisme, le nom de Gourmont reste associé à la bataille symboliste. Ce fut un bonheur pour le symbolisme d'avoir un tel esprit dans son jeu. D'une poussière de recherches individuel-

les qui s'égaillent en tous sens, l'esprit de Gourmont compose à l'heure voulue un panorama pour le public. Il donne le sentiment d'une cohésion cachée, de lignes directrices secrètes. En lui, l'ensemble le plus hétérogène a l'air de prendre une conscience claire de lui-même. Avec un Gourmont près d'eux, les artistes créateurs peuvent travailler en paix dans le rare, le subtil, voire l'incompréhensible! Gourmont est là, vigilant et toujours prêt à établir la liaison avec le public; grâce à lui, on comprend toujours. Poètes, faites avec sécurité votre miel le plus étrange: la saveur du miel le plus imprévu, il saura la faire goûter aux esprits, et même la faire apparaître naturelle et désirée. C'est une critique militante et enthousiaste, avec des fanfares de combat et une allégresse de printemps! Critique explicative et voluptueuse, qui réveille et qui charme, s'efforçant de garder en elle tous les parfums et toutes les caresses de la chanson nouvelle. Gourmont se donne le droit de parler comme critique parce qu'il est celui qui aime, et sa critique, qui est dissection précise, est aussi poésie, jaillie, suivant le mot de Gœthe, d'une « partialité pleine d'amour ». La prose critique de Gourmont, fluide et aérée, rencontre avec bonheur le trait vif qui mord l'esprit, la formule pleine et décisive, capiteuse et saisissante; elle a l'image venue à propos pour intensifier l'idée, elle porte, avec la pensée qui intéresse, la sensation qui séduit. En relisant les deux livres des *Masques*, je me disais que si tous les livres symbolistes venaient à disparaître, les saveurs et les odeurs originales des œuvres, nous les percevrions encore dans les essais critiques de Gourmont. Ils révèlent les œuvres non seulement à l'esprit, mais à la chair elle-même. Un bon nombre des écrivains présentés par Gourmont tomberont dans l'oubli, mais le parfum unique de leur œuvre persistera dans les esquisses gourmontiennes qui ont su le capter. Il prouve du coup que des pages de critique bien venues peuvent survivre à l'écrivain qui les motive lorsque celui-ci pour une raison ou pour une autre a cessé d'intéresser. Gourmont, dans la présentation du

symbolisme, est servi par la variété et la mobilité extrêmes de son tempérament, par la souplesse à s'insinuer dans les formes les plus variées d'esprit et à sentir leur accent propre. C'est là qu'il est vraiment le Protée qui n'a jamais épuisé sa puissance de métamorphose. Il est servi aussi par tout ce qui persiste en lui de l'esprit français traditionnel, ce qui lui permet d'être un virtuose de l'esquisse critique enlevée prestement; il sait choisir avec tact, mettre en relief et sans peser les points qui comptent; il excelle à n'offrir d'un sujet que la fine fleur. Pareille critique est un message de Nouveauté grisante et de juvénile irrespect. « Même si le nouveau est fou, il faut partir de cette folie! » Plus de règles pour juger! Tout tempérament créateur relève de son esthétique particulière! Devant tout écrivain nouveau, le critique doit se faire un homme nouveau. Ou plutôt le critère, ce sera la sensation de nouveauté et de « différence ». La qualité éminente du critique devient ainsi la capacité à percevoir cette sensation de nouveauté, à l'épouser, à la révéler par l'analyse intellectuelle et par une magie poétique où vit cette sensation même. Vous la sentez, la poésie de Verhaeren, dans ces quelques lignes:

Occupé depuis vingt ans à forger un outil étrange et magique, il demeure dans une caverne de la montagne, martelant les fers rougis, radieux des reflets du feu, auréolé d'étincelles.

On respire le parfum orgueilleux et mélancolique de la poésie de M. Henri de Régnier dans ce passage:

Il y a un dahlia cultivé dans les jardins où l'on aime les floraisons singulières, qui est tout noir, d'un noir soyeux de velours, avec, au centre de la large corolle, un œil d'or; et cet œil d'or est éclatant et triste, taciturne et fier. Je songe à ce dahlia, songeant à la poésie d'Henri de Régnier.

Gourmont a d'ailleurs trop de tact pour abuser de ce genre de style qui a ses risques. Quand il le faut, l'image burlesque se présente tout aussi bien sous sa plume. S'agit-il de l'art social?

Je vois un immense ennui se dégager de l'usine incendiée et étouffer comme une fumée lourde ce nouveau genre didactique.

Et encore:

Accrocher la question sociale à une tragédie, c'est jeter un manteau sur un rosier!

Et cette définition de la parodie:

La parodie a un charme : le rire. C'est une autruche, ivre d'avoir avalé un in-octavo, qui danse la gigue.

Des éreintements? Il faut bien en faire pour déblayer le chemin de la nouvelle école. C'est alors un nerf, un mordant, une rapidité brutale et étourdissante, où le trait aigu se mêle à l'image. Voulez-vous voir cette besogne, prestement faite à l'intention de maître Emile Augier?

Augier! Tous les lucratifs rêves de la bourgeoisie économe : tous les soupirs des vierges confortables; toutes les réticences des consciences soignées; toutes les joies permises aux ventres prudents; toutes les veuleries des bourses craintives; tous les siphons conjugaux; toutes les envies de la robe montante contre les épaules nues; toutes les haines du waterproof contre la grâce et contre la beauté. Augier, crinoline, parapluie, bec de corbin, bonnet grec...

On épiloguerait longuement sur les idées de Gourmont critique au temps du symbolisme militant. Le « nouveau », pris comme critère, prêterait à bien des discussions. Car il y a nouveau et nouveau! Il faut distinguer le nouveau qui compte, et voilà qui réclame d'autres critères. Il y a un nouveau en surface et un nouveau en profondeur; un nouveau qui peut s'assimiler et représente un enrichissement, et un nouveau qui est simple bizarrerie et traduit un appauvrissement au lieu d'être une acquisition. Le nouveau peut naître de la plus grande force et de la plus grande profondeur de l'esprit; il peut naître aussi de son infirmité. Il y a un nou-

veau qui signifie risque joué, conquête, récompense, et il y a un nouveau qui est confortable rhétorique. Il y a encore un nouveau qui est pénible jeu d'artifices et un nouveau qui est postulé sourdement par les exigences secrètes d'une époque. Il existe même un nouveau qui met sa coquetterie à cacher sa nouveauté. Changez à votre guise les manières de juger, les difficultés restent les mêmes!

Avec l'âge et passé la fièvre combattive des temps héroïques du symbolisme, à tous points de vue, le fonds classique de Remy de Gourmont reprit vie dans son esprit. Son inépuisable curiosité aborda les périodes les plus variées de notre littérature et sa puissance d'accueil se fit plus vaste. Il sut constater que l'héritage de notre littérature classique et l'héritage de notre littérature romantique gardaient une place en lui-même, mais sa préférence continua à se porter sur cette tranche de notre littérature qui précède Boileau et sur celle qui suit Baudelaire. Son goût le plus vif persista pour deux sortes d'œuvres: les œuvres très savantes et les œuvres très naïves, très spontanées. Son goût de prosateur alla dé plus en plus vers la langue vive, nerveuse et dépouillée qui précéda l'avénement de Jean-Jacques. Il rencontra assez souvent sur son chemin nos grands classiques, il émit à leur sujet des aperçus souvent pénétrants et originaux, sans quitter tout à fait à leur égard une humeur taquine. Parfois il prit plaisir à découvrir un XVIIe siècle de très libre allure, sans rien de gourmé, livré à de vives et fortes passions; il gratte alors le principe d'apparente imitation de l'antique et il savoure des œuvres originales à tous points de vue et qui attestent franchise, hardiesse et pénétration du regard. Il conserva toujours une aversion pour Boileau, l'homme qui s'arrogea la prétention de forger un code. Il ne voulut point découvrir le franc luron plein de verve et de feu, le bretteur qui possède enjouement et verdeur ; l'écrivain à qui de véritables ivresses de réalité gaillarde donnent çà et là une curieuse intensité d'expression, et enfin l'artiste qui, par le chemin du prodige verbal, trouve

parfois l'authentique poésie qui émeut les sens. Gourmont voit bien le caractère luxurieux et cruel des tragédies raciniennes, mais la crainte de trouver chez lui une perfection stérilisante lui empêche de voir une nouveauté qui commence seulement à se dévoiler, et dans la hardiesse de la psychologie et dans une magie poétique qui donne à une œuvre comme *Phèdre* la fascination mystérieuse de l'envoûtement. Gourmont va même jusqu'à trouver le style racinien « très rarement plastique », il le dénomme « un style abstrait, glacé et diplomatique ». C'est inattendu pour un artiste aussi délicatement suggestif de visions et pour l'un des plus mystérieux lyriques de la fièvre!

§

A côté du critique littéraire, il existe en Remy de Gourmont un critique général des idées et des mœurs de son temps, qui se manifeste sous l'aspect d'un satirique aussi nerveux qu'agile et d'un polémiste aussi insolent que spirituel. Cet aspect de Remy de Gourmont apparaît dans maints de ses ouvrages, mais avant tout dans la suite de ses *Epilogues* qui forment un groupe de livres à placer parmi les plus étincelants, les plus vivants, les plus variés et les plus divertissants de la langue française. Il y règne un irrespect et un art de décocher de promptes flèches qui suscitent le souvenir de Voltaire. L'expression de « révolté aristocratique » convient fort souvent à Gourmont se faisant le critique général de son temps! Il égrène durant des années cette satire au fil de l'actualité, et souvent les plus minces anecdotes lui servent de prétexte. Que les ouvriers des arsenaux envoient un télégramme ainsi libellé: « Pas de prime aux capacités! » ce menu fait suffit à Gourmont pour déchaîner sa verve contre les tendances égalitaires et faire entrevoir le paradis futur où la morne uniformité des vies suscitera le règne de la torpeur. Qu'un des pontifes de l'époque profère solennellement l'une de ces affirmations que Flaubert eût nommées « hénaurmes », Gourmont la cueille au passage et en-

roule autour d'elle les plus capricantes railleries. Qu'il s'agisse de Ferdinand Buisson s'écriant: « La poésie du régime républicain est faite de force morale, d'énergie morale, de vie morale », ou de Berthelot qui se croit autorisé par ses réussites de chimiste à exprimer sur un ton de théologien, avec des allures de grand Pontife de la Religion scientifique, des propos d'un comique solennel, Gourmont exulte! Il a parfois la phrase ramassée et qui fait balle. S'agit-il des intarissables bavardages des parlementaires:

> Les Gaulois parlaient; les Germains parlaient; le silencieux centurion leur enfonça son genou dans la poitrine.

Veut-il envisager les conséquences de l'Affaire Dreyfus et l'intégrer dans l'histoire du monde moderne:

> Le protestantisme a placé l'Europe sous la tyrannie évangélique; la Révolution l'a placée sous la tyrannie de l'Etat. Ce qu'il y aurait de moins absurde à prévoir, c'est que l'affaire Dreyfus la placera sous la tyrannie de l'argent.

La voilà, la brièveté impérieuse et la formule d'acier! Parfois c'est l'appel à l'image cocasse à souhait, voire triviale. A propos des « intellectuels » qui s'égarent maladroitement dans le monde faisandé de la politique:

> Ces dilettantes du balai ne réussissent qu'à se salir à la boue dont ils sont impuissants à débarrasser les avenues sociales.

A l'occasion, c'est la remarque enlevée sur le ton badin, mais corsée de l'âcre mordant d'un La Bruyère:

> Le citoyen français n'a souvent pas de bourse; mais il a un bas de laine où il entasse pêle-mêle ses écus, son âme, son intelligence, ses espoirs et sa vie : il voudrait s'y fourrer lui-même!

Gourmont se complaît souvent à présenter les faits les plus brûlants avec le détachement supérieur d'un habitant de Sirius: ce sont alors des considérations d'un inattendu piquant, voire d'une irrésistible drôlerie! C'est

à propos des questions envenimées par les passions exaspérées que Gourmont tout particulièrement donne à sa pensée l'allure d'un jeu à l'infini dédaigneux. Toutes les formes de l'apparent paradoxe et de l'ironie, il s'en repaît. Cette intelligence déliée, merveilleusement apte à s'insinuer d'un bond entre les apparences et les réalités cachées, à glisser entre toutes les contradictions des choses, effectuant les changements brusques de plan avec une aisance d'oiseau, voltige sur l'ironie comme l'âme de Baudelaire sur les parfums. Comme morceau d'ironie triomphale, je goûte un portrait de l'animal le plus singulier qu'ait engendré la Faune universelle et qui se nomme le Citoyen moderne. Jarry aurait dû en être ravi! Le citoyen se croit affranchi; on le lui chante sur tous les tons et il est pourtant le plus massif bloc d'esclavages. Il va, par mornes troupeaux, des urnes à la caserne. On le fait marcher avec des mots grandiloquents et vides qui le parent de dignité: le mot Devoir par exemple. « Avec ce mot Devoir on fait danser le citoyen comme un ours avec une musette... » On le flatte sans aucune retenue, mais les qualités qu'on lui réclame effectivement, c'est « le dévouement, la résignation et la stupidité ». Ces éminentes qualités, il doit les exercer de trois manières, « comme animal reproducteur, comme animal électoral, comme animal contribuable ». On voit le ton et la satire. De l'œuvre satirique et polémique de Gourmont, on tirerait de l'époque qui gravite autour de 1900, — de Panama à la Guerre, — un tableau d'une ample bouffonnerie! Les lois les plus saugrenues et les plus contradictoires, tombant comme grêle sur le citoyen ahuri au milieu d'un tonnerre de bavardages; les règlements pleuvant sur les règlements; le pédantisme des grands Principes mis en question à tout propos et hors de propos; les rhéteurs de la morale lâchant sur les esprits endormis leurs prêches interminables comme « un glas de naufrage »; les utopistes annonçant à tous les carrefours, avec des allures de Messies et dans un étrange verbiage, l'avènement de la Paix universelle, le règne de la Justice, de la Vérité et de

la Vertu; un clergé de professeurs et de savants qui mettent le monde en tutelle et font office de nouveaux théologiens; un visible développement de l'incroyance, compensé par la non moins visible progression d'une crédulité généralisée; les anciennes religions pourchassées et le vocabulaire religieux s'égarant sur les objets les plus hétéroclites, au point qu'on peut parler sans rire d'une religion de la peinture aussi bien que d'une religion de l'hygiène et de l'anti-alcoolisme! C'est un monde d'activité hâtive et d'intelligence lassée, qui laisse fléchir l'esprit critique et quête avec un appétit unanime des croyances qu'il ne veut pas nommer croyances. La libre-pensée elle-même prend figure d'un faisceau de croyances, au point que Gourmont voit dans la lutte acharnée des cléricaux et des libres-penseurs deux sectes religieuses qui s'affrontent. Et puis partout les mots, les mots, la griserie des mots! Et dans tous domaines l'esprit de parti à l'état virulent, jusqu'à rendre presque impossible la vie de l'homme sans parti. Enfin une sorte « d'idéal moyen » qui étend sa grisaille sur toutes les choses, sur tous les êtres, au point que le monde est menacé de s'enliser dans les steppes de l'uniformité.

Je vous présente loyalement le tableau que peint Gourmont; je suis loin de dire qu'il ne soulève pas d'objections! Ce qui préside au combat que mène Gourmont, c'est la passion de la liberté, la ferveur pour la civilisation et l'amour intransigeant de la probité intellectuelle. C'était sa manière de « servir ». Il est bien entendu d'ailleurs que sur tous les points, rien n'oblige à adopter les vues gourmontiennes. La liberté pour Gourmont, c'est la maîtresse qui ne fait jamais payer trop cher ses voluptés. D'elle il ne craint rien ni pour lui ni pour les autres. Elle est la joie de la vie, la vraie raison d'exister. Elle lui apparaît comme la source d'initiative et de création. Gourmont la revendique dans sa plénitude: liberté des mœurs et liberté des intelligences. Il la veut même avec excès, il la réclame jusqu'à la licence parce qu'il est persuadé que, dans le monde moderne, la liberté est précisément la chose en inquiétant déclin. Car il se re-

fuse à confondre ce mythe et cette duperie: la prétendue liberté politique, l'illusoire participation au gouvernement de l'Etat, avec les libertés réelles de l'individu réel dans la pratique de la vie réelle. Comment définit-il notre époque?

Une époque où il n'y a pour la créature humaine d'autres libertés que celles de l'école, de l'atelier, du lycée, du bureau, du couvent, de la caserne et du lupanar. Oh! les délices de vivre en troupe sous une férule.

Partout à ses yeux la liberté effective rongée par le minutieux despotisme administratif, par l'abus de la réglementation et la naïve croyance au pouvoir des lois multiples et arbitraires. Et partout, pesant sur la liberté de l'individu, l'esprit de groupe et la manie de l'association, ennemis de tout ce qui dans l'individu est de qualité rare et exceptionnelle. C'est à titre de champion des libertés de l'individu que Gourmont combat contre tout ce qui lui apparaît dogmatisme, tyrannie et fanatisme. A ce titre, il continue Voltaire, mais il pense que les formes virulentes du dogmatisme, du fanatisme et de la tyrannie spirituelle ne sont plus « dans les Sacristies vermoulues ». Les formes les plus vives du fanatisme, il les trouve dans une nouvelle religion: la religion idéologique avec ses Idoles: la Vérité, la Justice, l'Egalité, la Raison, la « Loi morale ». Mots aux valeurs complexes et changeantes, auxquels on donne arbitrairement la forme rigide, absolue, étriquée de dogmes et leur intransigeante autorité. Au nom de ces dogmes, on traque, sous le nom d'erreurs, de vieilles superstitions, d'antiques coutumes et toute une part de jeux irrationnels, irréguliers, fantaisistes et spontanés, à jamais liés à la vie elle-même. Et à la faveur de ces beaux mots, c'est la tyrannie du Nombre qui étouffe la Qualité, et c'est la morne régularité qui cherche à bannir tout le chatoiement pittoresque de l'exceptionnel, du singulier et du « divers ».

C'est aussi la cause d'une certaine manière d'entendre la civilisation que défend Remy de Gourmont. Civilisa-

tion et liberté de l'individu, pour lui, c'est d'ailleurs tout un. A ses yeux, c'est dans l'extrême civilisation que l'homme goûte la liberté, et non à l'état de nature, qui n'est que terribles contraintes. Civilisation, pour lui, c'est la plénitude d'épanouissement de la vie charnelle et intellectuelle. C'est la vie embellie par le merveilleux décor des arts triomphants et qui la stimulent, l'exaltent et l'intensifient. C'est la possibilité donnée aux mieux venus d'entre les hommes de faire fleurir leurs qualités les plus hautes et les plus rares. C'est l'esprit affrontant avec audace toutes les idées. C'est une haute tolérance permettant à la vie de triompher, dans la magie de toute sa diversité. C'est ce pape de la Renaissance songeant à faire l'Arétin cardinal parce qu'il a beaucoup de talent. L'ennemi de la Civilisation, c'est le fanatisme d'une morale étroite et glacée, et c'est, par-dessus tout, le fanatisme de l'Egalité qui étouffe à plaisir les réalisations les plus précieuses.

On connaît l'idée d'Egalité, dit-il, on croit la connaître et on l'accepte, c'est l'une des plus perverses où se puissent leurrer les hommes, sa méchanceté est de taille à détruire la civilisation.

L'excès des tendances humanitaires est, pour Gourmont, aussi mortel à la civilisation: elles finissent par faire négliger et sacrifier les plus belles plantes humaines qui d'abord méritent l'attention et les soins.

Au nom de la probité intellectuelle, Gourmont combat enfin la tricherie qui consiste à appuyer de l'autorité de l'intelligence, de la science, de la raison, du réel, ce qui est de l'ordre de la croyance. A ses yeux, c'est tricher que de faire passer une morale pour un ensemble de lois certaines, universelles, indiscutables, dictées par la Raison. C'est tricher que de présenter des mythes comme des notions positives et de prétendre par exemple que le règne de la Justice, le règne de l'Egalité, sont en accord avec la science, le réel et la Nature. Mettre à jour ces grandes tendances de Gourmont, c'est poser un monde

de problèmes. La carrière qui s'ouvrirait à la discussion est infinie. A chacun de prendre position.

§

Gourmont, en sa maturité, garde son goût de l'analyse intellectuelle la plus libre et la plus aiguë, mais il affirme une ardeur de plus en plus décidée pour la science positive. Le mot physiologie prend pour lui le plus vif attrait et quand il peut enchaîner à des faits d'ordre psychologique une explication d'ordre physique, il savoure un grand plaisir. Il pense maintenant que le monde extérieur est une réalité et que la pensée même est chose pondérable. Il n'en maintient pas moins la formule idéaliste: « Le monde est ma représentation », les relations qu'il entretient avec les sujets qui le perçoivent étant déterminées par leur structure propre. La souple et vive puissance d'assimilation de Gourmont lui permit de s'intéresser fructueusement aux recherches des sciences positives. Je me permets tout au plus de remarquer au passage qu'il aurait pu se défier *à priori* de quelques affirmations dont la précision géométrique ne cadre qu'assez rarement avec la vie. Je songe aux observations de Fabre sur ce Sphex armé des méthodes certaines que lui dicte son infaillible instinct pour paralyser sa proie, ou encore à telle loi trop rigide comme celle-ci: « L'ontogénie reproduit la phylogénie. »

En poussant jusqu'au bout les méthodes d'analyse intellectuelle, Gourmont arrive à l'opération qu'il nomme la « dissociation des idées ». Méthode hardie qui dégage l'idée d'une gangue de parasites, qui se sont greffés sur elle par le fait de son utilisation dans la pratique. Gourmont reconnaît que cette analyse poussée jusqu'au tréfonds peut faire perdre à maintes idées leur prestige et même leur crédit. Qu'importe! C'est une tâche utile et belle entre toutes, prétend-il, que de transmuer une vérité en non-vérité. (Par Vérité, Gourmont entend Certitude.) La mort d'une Vérité est ainsi un bienfait pour les hommes, c'est la fin d'une tyrannie et d'un fanatisme. S'il est une pensée qui n'a jamais varié dans l'es-

prit de Gourmont, c'est bien qu'il faut s'appliquer avec zèle à délivrer l'homme de l'idée de Vérité!

En étendant les conclusions de Quinton au domaine de l'esprit, Remy de Gourmont formule la « loi de constance intellectuelle ». L'homme, résultat d'une mutation, eut dès son origine la plénitude de son intelligence et le montra par son génie d'invention. Gourmont prouve avec bonheur que les premières inventions des hommes révèlent autant de génie que celles des modernes. Et voilà Gourmont l'inconstant, l'éternel changeant, découvrant des points fixes dans le monde. Toujours en prenant pour base les travaux de Quinton, il oppose au Reptile, qui a subi passivement les changements de l'ambiance, l'insurrection du Vertébré qui a maintenu ses conditions premières de vie (de température par exemple) contre les variations du milieu. Il en tire une règle héroïque: se rebeller contre l'influence du milieu pour maintenir à tout prix sa personnalité originale. Le non-conformisme prend ainsi une valeur philosophique et un accent héroïque.

Je prends plaisir à m'arrêter en face de deux cimes de la maturité gourmontienne: *Physique de l'Amour* et *le Songe d'une Femme!* Gourmont eut l'idée de grouper en un volume toutes les manières dont les animaux les plus divers accomplissent la fonction sexuelle. Grâce à ses dons d'expression, il obtient en fin de compte une sorte de bizarre Poème de la Nature.

Pour peindre la diversité des accouplements qui forme toute une gamme entre la hideur, le grotesque et la grâce légère et diaprée, la langue de Gourmont, guidée par un tact parfait, a su prendre toujours le ton requis et instiller à l'occasion la goutte d'humour ou la note de poésie. Ici, ce sont les coloris les plus chatoyants pour peindre quelques oiseaux somptueux; là, c'est le tableau exquis qui fait vivre, en une vision de fragile enchantement, la pariade des libellules; ailleurs c'est l'image (qui arrive à éviter l'impression de répugnance) de ces chaînes gluantes d'escargots bisexués dont chacun sert de mâle à l'un des escargots qui l'encadrent et de femelle

à l'autre; autre part, c'est une note d'humour quand paraît cette araignée mâle qui, redoutant d'être croquée par sa femelle, se hâte d'accomplir dans l'anxiété l'acte fécondant et de fuir avec diligence; et voici une âcre impression d'horreur dans le spectacle de la Mante religieuse qui dévore son mari, tout occupé à la féconder. Ce livre s'applique à intégrer l'homme dans la Nature. Ses sadismes, ses cruautés, ses aberrations, ses anomalies, ses débauches les plus extravagantes et les plus ingénieuses, rien de cela qui ne se rencontre dans la bonne et naïve nature! « Il n'y a pas une luxure qui n'ait dans la nature son type normal. » La pudeur même, qu'on croit le propre de l'esprit humain, et qui semble résulter de tout ce que la vie sociale a créé autour de l'amour de mystère, de contrainte et de rêve, la pudeur et ses manèges complexes de fuite et d'agacerie, de crainte et de désir, de grâce et de gêne: tous ses jeux se rencontrent dans les amours de certains animaux. « Célimène, dit Gourmont, d'une manière piquante, est de toutes les espèces et des plus hétéroclites! » Il est des dames fort minaudières parmi la gent qui porte des poils, des plumes ou des yeux à facettes. Toutes les anomalies, toutes les coquetteries et toutes les luxures de l'amour n'étant plus le propre de l'espèce humaine, Gourmont se croit autorisé à dire: « L'amour est profondément animal: c'est sa beauté. » Tant pis pour Laure, pour Béatrice et pour Elvire!

Alors, une perplexité et un vertige vous saisissent en face du mot Nature. Opposer une prétendue « morale naturelle » aux perversions et aux corruptions de l'homme vivant en société, ce jeu n'est plus permis. « En vérité, tout est naturel. » Normal et anormal, pures fictions!

Les tableaux de certaines amours d'insectes où l'amour est pour le mâle, à la fois amant et proie de sa femelle, une course au suicide, donnent un long vertige d'horreur. Cette cruauté sans nom, qui est une règle pour certaines espèces, confère à la vieille union entre l'amour et la mort une valeur plus saisissante et plus

terrible. Elle n'est plus simplement une idée de poète, mais un des mystères les plus effectifs et les plus effrayants du Monde. C'est aussi une fantaisie épique de la Nature dans l'injustice et les inégalités. Telle espèce est choyée avec complaisance jusque dans ses amours qui sont grâce et volupté, telle autre semble négligée à plaisir et traitée comme un rebut. Tantôt le mâle est comblé de toutes les faveurs; tantôt, il semble l'objet d'un tout particulier dédain: à la femelle tous les avantages et toutes les supériorités. La femelle d'un certain papillon, avant même d'être débarrassée de son corset de nymphe, est fécondée par le mâle qui guette son éclosion. Elle pond et meurt les yeux encore fermés. Quelle malédiction la nature fait-elle peser sur elle? Hélas! il n'y a que sa monstrueuse Sérénité « qui permet tout, veut tout, pour laquelle il n'y a ni vices, ni vertus ». Quelle que soit l'action qu'on fasse, elle n'est jamais en désaccord avec la Nature!... « Tout n'est dans la Nature, dit Gourmont, que vol et assassinat... Ce sont les actes normaux. » Qu'on se remémore les vieilles expressions antiques: être dans la nature, suivre la nature, on peut leur donner du coup un sens atroce.

Certaines formes d'accouplement sont ingénieuses et élégantes et d'autres d'une gaucherie sans nom, grotesques, cocasses, mal ajustées à leur fin. Ici la Nature semble avoir résolu heureusement le problème; ailleurs, elle paraît maladroite, tâtonnante et défaillante. Devant cette infinie variété de mécanismes qui tantôt révèlent une nature impeccable artiste, et tantôt une nature balourde et stupide, il devient difficile de songer à un plan d'ensemble, voire à un ordre, au beau sens du mot. On a l'impression que les choses se sont arrangées comme elles ont pu, tant bien que mal. L'idée de règle et de loi vacille même dans l'esprit de Gourmont:

La loi, c'est une manière de dire, une abréviation, un point de repos. La loi, c'est la moitié des faits plus un. Toute loi est à la merci d'un accident, d'une rencontre inopinée; et pourtant, sans l'idée de loi, tout ne serait que nuit dans la connaissance.

A mon tour, je me dis qu'en fin de compte, au fond de la connaissance la plus claire, il y a peut-être... la Nuit. La science? Un ensemble de relations dont certaines peuvent s'exprimer avec précision entre deux Inconnaissables: l'Esprit humain et le Monde!

En face de tous ces mécanismes sexuels qui imposent les impressions les plus diverses de beauté, de grâce, de bizarrerie, de cocasserie, de maladresse, de balourdise, de grotesque, de vertige, d'horreur, la raison se sent profondément déconcertée. L'Univers donne tantôt l'impression d'une maison de fous, tantôt d'une virtuosité enchanteresse! Ce sont des visions d'Enfer et c'est un poème lyrique épanoui; c'est une barbare Tragédie, c'est une suave idylle, et c'est aussi une Farce! Ou plutôt on s'aperçoit qu'on déraisonne toujours de quelque manière en voulant juger la nature à l'aune des habitudes humaines. Les mots monstruosité, beauté, singularité, n'ont pas de sens pour elle. Elle nous apparaît comme un poème vertigineux, absurde et sublime, mais en vérité, nous sentons bien qu'elle est imperméable à notre esprit. Au fur et à mesure que nous déchiffrons ses secrets, une ombre plus lourde pèse sur elle! D'une certaine manière, on pourrait dire que tout progrès de la connaissance éloigne la Nature de nous et la fait plus déconcertante, plus impensable et plus troublante à la Raison! Parfois, elle semble d'un autre ordre et l'on a envie de dire qu'elle est Poème et non Raison. Et c'est peut-être parce que le progrès de la connaissance éloigne de plus en plus la Nature de notre raison qu'il faut être très prudent dans la tentation de tirer des règles de vie de la connaissance de l'Univers. Avec un peu d'adresse, on peut extraire de la nature, en fait de principes de vie, tout ce que l'on veut.

Le Songe d'une Femme est un roman qui parut en 1899, quatre années avant *Physique de l'Amour,* mais qui donne toute sa plénitude et sa poésie à la phrase: « L'amour est profondément animal: c'est sa beauté. » Dans l'un et dans l'autre livre, c'est bien le Gourmont « physiologiste » qui s'affirme, mais comme on songe

peu à ce terme pédant et lourd lorsqu'on lit ce gracieux poème romanesque! Avec Gourmont et même dans *Physique de l'Amour*, le poète délicat n'est jamais absent, bien visible s'il s'agit d'une œuvre d'imagination, à l'état de présence discrète s'il s'agit d'une œuvre idéologique. Sans doute, dans sa forme et dans quelques-uns de ses thèmes, voire quelques traits des personnages, ce livre se relie aux *Liaisons Dangereuses*. Mais qu'on découvre vite l'authentique atmosphère gourmontienne et l'accent propre du grand écrivain! Et comme Anna des Loges est bien la sœur du savoureux Antiphilos qui affirme dans les *Lettres d'un Satyre* que les hommes ont toujours raison quand ils suivent leur plaisir!

Ici la langue de Gourmont atteint une manière de perfection. Mobile, aérée et frémissante à l'extrême, toute en nuances légères et changeantes, elle court, aussi agile à épouser l' « analyse sans scrupules » qu'à porter des visions de charme et de volupté. Elle est une délectation aiguë pour l'intelligence, mais sur elle tremblent les sensations promptes qui flattent comme une corolle mouillée dans la main! C'est un mélange charmant de cynisme et de volupté. On entend les pipeaux clairs de l'idylle, de ce genre d'idylle naïve et raffinée, allégée de tout souci du convenu, de tout sens du bien et du mal, et qu'il n'est pas interdit de nommer la plus élégante des perversités. Rien ne peut mieux faire songer à ce qu'on pourrait nommer un fruit savant et ingénu de l'extrême civilisation. C'est en somme la pimpante spontanéité d'une âme riche en complications. Le livre vous accueille avec la plus aimable simplicité, qu'on pourrait tout aussi bien dire le plus subtil raffinement. L'équilibre de tout cela est merveilleux, et c'est la joie d'une chose bien venue par excellence. Et cela chante comme une sorte d'hymne triomphal au bonheur charnel épanoui, dont rien n'est capable de troubler la bonne conscience. Nul doute sur la réalité du monde des sensations voluptueuses: c'est la seule certitude dont on ne veut pas être détrompé. La volupté de la chair est, entre toutes les duperies, celle dont on veut être dupe avec ravissement.

« L'indécision analytique » d'Hubert d'Entragues est loin dans les brumes du passé... Anna des Loges est une « femme sans âme », mais elle est adorable! Ou plutôt toute son âme est dans sa chair, et elle le sait. Sa vie n'a d'autre raison que d'avoir des désirs et de leur céder et de les provoquer s'il le faut. La nature la récompense de sa bonne volonté: toujours le bonheur l'habite et rayonne d'elle. Aussi bien ce bonheur qui est en elle, elle ne songe qu'à le faire partager. Un amant oublie aussitôt qu'elle est une Femme pour ne plus voir qu'une splendeur de vie animale. Comme elle fait confiance à la voix de la Chair!

Dès que la chair est prise, il faut bien que le cœur se prenne aussi... J'ai aimé après, jamais avant.

Paul Pélasge dit à son sujet qu'il ne peut voir en elle ni une femme ni une maîtresse:

Elle est pour moi depuis deux ou trois jours, et surtout depuis une heure, plus ou moins qu'un désir social : elle est la substance d'un acte naturel et simple, la branche que je vais rompre, la fleur que je vais cueillir, le fruit où je vais mordre, l'eau que je vais boire...

Je ne vois [dit-il encore] en Joconde qu'une des femelles de ma race et je m'enivre, en respirant ses cheveux, de toute la profondeur des odeurs animales...

Et voici comment Anna des Loges (qui est aussi Joconde) donne le secret de son bonheur:

Je suis heureuse, dit-elle, pour m'être donnée si entière et si nue, si naïve et si cordiale, qu'il me semble que j'en fonds comme une pêche dans la bouche qui m'a mordue.

Cette tendance à rêver le bonheur dans une simplicité idyllique et naïve, dans une docilité ingénue aux appels de la chair insoucieuse du bien et du mal, s'accuse plus vivement encore dans les *Lettres d'un Satyre,* parues en 1913 et qui représentent, dans la dernière partie d'une vie si laborieuse, une note de fraîcheur et d'églogue. La songerie naïve du plaisir heureux fut pour cet homme

à qui nulle complication de pensée n'était étrangère et qui avait écrit: « La vérité est une illusion et l'illusion est une vérité », l'illusion reposante, toute simple et toute gracieuse où il voulut trouver sa vérité, ce genre de vérité que M. Jules de Gaultier appellerait peut-être son « bovarysme »...

Chose curieuse, quand Gourmont parle du plaisir et il aime ce sujet (il lui tient même particulièrement à cœur), il m'enchante tout particulièrement et tout particulièrement me déçoit. Le monde du plaisir, tel qu'il l'évoque, a tous les attributs du monde du rêve: charme, fantaisie, liberté et grâce fragile. Il en est ainsi même et surtout pour le plaisir charnel. Ce monde se dessine dans toute sa légèreté ailée, mais c'est une mélodie dénuée de l'accompagnement cruel que la réalité se plaît à lui associer. Les résistances et les contradictions que le plaisir rencontre en nous et hors de nous, ses chocs douloureux contre le réel, ses drames, ses orages, ses sécheresses et ses âcretés, tout cela est laissé de côté. La philosophie idyllique du plaisir et sa peinture poétique m'ont tout l'air, chez Remy de Gourmont, d'exprimer son rêve et sa transfiguration de la vie.

§

Nous sommes assez familiers avec Gourmont pour esquisser à larges traits sa complexe et mouvante personnalité. Je rencontre d'abord en lui le type de l'intellectuel dans sa belle pureté. Il se caresse aux idées, elles sont pour lui chatoyantes et vivantes, aussi ensorceleuses qu'une musique. Tous les jeux auxquels elles peuvent se prêter lui sont ravissement. Leurs manières de se heurter ou de s'accorder le grisent comme des alliances ou des oppositions de coloris une âme de peintre. L'idée s'enlève chez Gourmont avec une allégresse qui jaillit de l'âme; bien souvent il lui vient à l'esprit qu'en son fond la vie est faite davantage pour être pensée que pour être vécue et qu'elle existe en définitive dans le fait d'être pensée! L'intelligence est un instrument dont Gourmont veut se servir sans le faire servir

à aucune fin étrangère à lui-même. D'aucuns disent: l'Art pour l'Art. Gourmont dirait sans doute: l'Intelligence pour l'Intelligence. Aussi bien, il est persuadé que l'Intelligence n'est plus elle-même si elle n'est un exercice suprêmement désintéressé. Et c'est pourquoi un détachement supérieur est pour Gourmont la vertu particulière de l'intellectuel. La parole de M. Jules de Gaultier: « Tout intellectuel a pour contraire un croyant », s'applique rigoureusement à lui. Il fut celui qui essaya de rejeter toute croyance, et par croyance il entendait la Vérité elle-même. Il ne crie pas: « Le Grand Pan est mort », mais bien: la Vérité est morte, et il ne songea qu'à présenter la suite de ses positions d'esprit, aux différents moments de son existence, en face des différents problèmes. Je ne lui reproche pas son scepticisme, mais il me semble que cet esprit très net et très vigilant laisse apparaître l'ensemble de sa philosophie sceptique comme empreinte de quelque confusion et de quelque mollesse. Le scepticisme de Gourmont laisse trop flotter dans le vague les mots opinion, erreur, croyance, vérité, considérés dans leur valeur par rapport à l'expérience. Il a l'air d'ouvrir par instants tous les droits à l'arbitraire, toutes opinions s'équivalant et ayant mêmes raisons d'exister. C'est une manière de retourner à l'indistinct, à la nébuleuse et presque à l'abolition de la pensée. Des multitudes de points de vue sont possibles et légitimes, mais qu'ils soient tous de même qualité, mais que la valeur des rapports qu'ils expriment soit identique, je ne le crois pas. Admettez que tout ne soit qu'opinion, d'une manière ou d'une autre, vous serez contraint à introduire des distinctions de valeur et de portée dans le monde de l'opinion. Le langage de la relation, bien manié et substitué au langage de la vérité, permettra peut-être de sortir du flou et de l'indécision où tendait à glisser l'ancien scepticisme. Sur ce point, je grossis et je durcis d'ailleurs le jugement que je porte sur Gourmont: souvent, dans les cas particuliers, son esprit de finesse faisait fort à propos les distinctions nécessaires.

Gourmont ne recula jamais devant le libre jeu de l'intelligence, il la conduisit sans peur jusqu'au bout de ses démarches. Mais il savait faire entendre avec un léger sourire que les jeux purs de l'intelligence se déroulent dans un monde qu'il ne faut pas identifier brutalement avec le monde de la pratique où entrent à jamais bien des éléments qui ne relèvent guère de l'Intelligence. Trop mépriser la coutume lui semblait peu sage. Elle ne manque pas de suc, cette remarque:

Si l'incrédulité absolue conseille l'immoralité absolue, un esprit bien fait et incrédule arrive très vite à découvrir que l'immoralité relative est seule compatible avec l'état social.

Esprit libre! expression qui se présente d'elle-même quand il s'agit de Gourmont. Liberté qui naturellement s'affirme surtout dans l'exercice d'une intelligence qui ne cesse de rejeter toutes les chaînes. Il a formulé ainsi les méthodes d'un esprit libre dans le domaine de la pensée:

Traiter tous les sujets comme si on les rencontrait pour la première fois : n'accepter aucune opinion toute faite; être celui qui s'instruit à mesure qu'il regarde; dissocier les idées et les actes; n'être dupe d'aucune construction: la mettre aussitôt en morceaux, n'avoir aucune croyance.

En somme, se sentir à tout moment dégagé de tout lien et capable de partir à neuf. Mais être libre, c'est surtout dégager sa personnalité propre, se créer une loi individuelle conforme à sa nature et se réaliser selon cette loi « dans la mesure de ses forces et des obstacles que lui oppose la société ». Ainsi conçue, la vie devient un dépouillement progressif des empreintes étrangères. Se conquérir soi-même, Gourmont présente souvent cet effort comme un acte héroïque. Car, pour maintenir votre originalité contre le milieu qui veut vous modeler, vous ramener au type moyen, il faut une belle énergie de rébellion. Refuser d'être conformiste, c'est un combat perpétuel pour ne pas déchoir de soi-même. Oui, il y a un Gourmont héroïque... Ce Gourmont-là, même dénué

de toute fibre chrétienne, sait admirer les saints, un François d'Assise en particulier, qui furent, à leur manière, de libres et fiers esprits, avides de se créer un destin unique et de se séparer du troupeau.

Un perpétuel contradicteur de soi-même. Ce personnage n'est pas le moins visible dans le chœur des personnages qui peuplent l'esprit de Remy de Gourmont. Il s'offre même à tous les yeux avec une coquetterie particulière. Le jeu le plus facile, dès qu'on aborde Gourmont, c'est d'étaler le tableau de ses affirmations contraires. Lui-même n'en a jamais rien caché. Il pensait que c'était preuve de sincérité intellectuelle. Toutes les fois qu'il formulait une affirmation, il sentait du même coup qu'un jour ou l'autre, il serait amené à rencontrer le point de vue opposé, lui aussi muni de titres légitimes. C'est la source profonde de l'Ironie gourmontienne, toujours présente dans son œuvre. Elle est le sourire de sa pensée et donne à son âme son rythme de vie. S'exprimer d'une certaine manière et sentir en même temps qu'il est une face contraire de nous-mêmes qui reste provisoirement cachée, au point que toute expression de nous-mêmes nous reflète et nous trahit en même temps, c'est être installé à titre permanent dans l'ironie, fleur singulière et troublante des contradictions de la vie. Ses contradictions, Gourmont en joue avec dilection comme d'un divertissement de qualité rare, comme d'une fête intellectuelle de qualité très aristocratique. Je n'ai aucune objection à faire à ce jeu, pas plus qu'à aucun autre. Mais j'aurais voulu que Gourmont, de temps en temps, au lieu de s'abandonner voluptueusement à ses contradictions, ait eu la tentation de les prendre comme thèmes de méditation. S'accepter résolument dans l'une de ses contradictions fondamentales, c'est hardiesse, mais parfois aussi c'est une façon inconsciente d'esquiver un problème. C'est tout un au-delà de Gourmont que j'envisage lorsque je dis: c'est au point de choc de nos contradictions que se posent nos problèmes les plus profonds et les plus décisifs. Et c'est pourquoi, chez cet esprit si lucide et si pénétrant, des problèmes de pre-

mier ordre restent à l'état flou, par exemple le problème des rapports de la liberté et de l'ordre. Ce voluptueux et ce virtuose des jeux de la pensée évite même obstinément de songer que les inévitables contradictions de nous-mêmes et l'Univers se traduisent par des conflits cruels et éternels. Cette évidence du monde, qui offre à la pensée de si profondes perspectives et qui fait surgir les drames les plus ardents et les plus terribles, Gourmont ne la contemple guère. Il en reste volontairement, à son insu, à une convention et à une tradition: celle de la sérénité du sage. Le souffle de la Tragédie ne déferle jamais dans cette œuvre; elle reste en deçà. La position de Gourmont est celle de la vie conçue comme jeu ironique entre ses contradictions. C'est bien une authentique philosophie. Car une philosophie, c'est une manière aussi bien qu'une matière, et c'est une attitude plus qu'un édifice d'idées.

Un changement de plan et nous rencontrons un Gourmont qu'on peut nommer l'homme de la civilisation et qui prend figure d'aristocrate décidé. Il est à la fois le champion de l'inégalité et de la liberté. Il conçoit la civilisation comme une vision de l'homme, poème épanoui parmi les jeux les plus raffinés de la pensée, parmi les parfums les plus capiteux de l'art et dans la plénitude de sa vie charnelle. Ce Gourmont rêve une opulence triomphale de vie qui lui fait revendiquer les droits de la licence, voire de la luxure, nécessaires à la plus intense et à la plus riche floraison humaine. Ce Gourmont prêche alors pour les facilités de la vie. Il se fait l'adversaire décidé de tous les rigoristes, des jansénistes et des protestants en particulier, de ce qu'il nomme l'esprit biblique et qui glace la belle sève voluptueuse, mère des fleurs les plus ensorceleuses de la civilisation. Ce Gourmont réhabilite crânement les Jésuites, parce qu'ils représentent à ses yeux une manière heureuse d'accommoder le christianisme à la civilisation.

J'en arrive au Gourmont épicurien et idyllique que chaque année nouvelle fit s'affirmer d'une manière plus décidée. C'est le Gourmont de *La Nuit au Luxembourg*

qui écrit: « La Vertu, c'est d'être heureux. » C'est le Gourmont qui affirme: « J'aime qui aime Epicure. » C'est le Gourmont qui considère le pessimiste endurci comme un enfant boudeur. C'est le Gourmont qui déclare : « Il faut que chacun aime sa vie, même quand elle n'est pas très aimable, parce qu'elle est l'unique. » C'est le Gourmont qui trouve cette formule: « Le premier devoir de l'homme est d'être heureux; sinon, à quoi bon la vie? » Il conseille alors d'accueillir la minute qui passe, d'en épuiser le suc jusqu'au fond et de faire de la minute de joie, captée au vol, un absolu. Qu'on apprenne à vivre naïvement l'infini de l'instant! Au-dessus de toute discussion, ce Gourmont met l'axiome de la confiance en la vie.

Un pas de plus et la philosophie épicurienne se transmue en une philosophie idyllique. J'entends par là une manière naïve de suivre docilement la voix du désir, de l'écouter comme une musique suave et légère, de s'installer sans arrière-pensée dans le plaisir, comme on se laisse flotter dans la jeune lumière du matin! C'est une sorte de quiétisme de l'instinct et de la spontanéité. C'est le retour à la candeur première. C'est, au fond, l'épicurien qui, suivant sa pente, a doucement abandonné les rivages du réel et vogue dans son rêve gracieux de plaisir... par delà le bien et le mal, il est vrai!

C'est cela et c'est aussi autre chose! La philosophie du plaisir, le mysticisme du Désir et de la Volupté, ce fut peut-être par rapport à la vie même de Gourmont sa plus haute forme d'héroïsme. Cet homme, que son drame facial aussi bien que sa hautaine indépendance d'esprit avaient jeté à l'écart de la vie et de ses jeux, réussit à vaincre le découragement, le désespoir, l'âcre fardeau de la solitude par une tenace affirmation du plaisir de vivre! Dans le cas particulier de Gourmont, sa philosophie idyllique de la vie où fleurent toutes les grâces charnelles fut peut-être le résultat d'une volonté tenace d'affirmer quand même et toujours la vie... Oui, son rêve idyllique est peut-être en son fond d'essence héroïque. Je songe à la dure résonance de cette formule optimiste: « Il faut

être heureux, on se doit cela, ne serait-ce que par orgueil. » Et j'évoque du coup le Gourmont secret, celui qui filtre surtout dans *Les Lettres intimes à l'Amazone,* et qui nous incite à penser qu'à la manière de tous les hommes, les idées de Gourmont étaient tantôt des expressions de lui-même, tantôt des masques posés sur lui-même. Nos idées les plus sincères d'ailleurs ne sont peut-être pas celles qui traduisent la réalité de nous-mêmes, mais celles que réclame impérieusement notre être profond pour assurer notre équilibre de vie. Telles de nos idées sont nous-mêmes, telles autres sont le poème de nous-mêmes, et c'est de celles-ci que nous avons le plus grand besoin!

Certains passages des *Lettres à Sixtine* m'avaient déjà frappé par une résonance inattendue; ils m'avaient fait pressentir que les finesses de cette exceptionnelle intelligence, comme il est de règle, correspondaient à une particulière aptitude à la douleur. Il est celui pour qui « un coup d'épingle est un coup de poignard », celui qui ne peut se défendre « d'être extrêmement impressionnable ». Irritabilité exquise d'une âme de poète!... « Ayant naturellement l'esprit très pessimiste »... « J'ai eu la faculté de me résigner. » « Le bonheur est un illogisme dont la vie ne souffre pas l'accomplissement »... De telles formules font déjà pressentir un autre Gourmont! Dans les *Lettres intimes à l'Amazone,* qui s'étendent de 1910 à 1913, il se révèle... Il n'est qu'à cueillir des expressions significatives au passage. Celui qui peignait l'amour dans toute sa joie écrit: « L'amour est toujours triste... » Il dit encore : « Vous me ferez peut-être trouver à la vie un intérêt que je n'ai plus... » Il ajoute: « ...Si vous saviez comme je suis triste le matin, je suis si douloureux, si malaisé, si fatigué de tout. » Le philosophe allègre du bonheur, et qui vantait le joyeux détachement nietzschéen, avoue à l'Amazone: « Vous m'êtes un présent tombé du ciel au moment où je ne tenais plus à rien, où je n'espérais plus rien. C'est moi qui étais devenu un fantôme! Un tel fantôme! » Il parle même du Nirvâna d'indifférence où il était tombé! Quelles expressions emploie-t-il pour peindre certains aspects de son caractère? « Mon triste cœur toujours in-

quiet! » Et encore: « Quelle triste fleur s'appelle inquiétude? c'est celle-là et non la paix que je veux cultiver dans mon cœur qui est vôtre! » Il se réjouit de pouvoir être enfin lui-même en toute vérité. Il s'avoue infiniment touché par tout ce qui est tendre et délicat, il ne cache pas qu'il a terriblement refréné sa sensibilité! Le hautain Gourmont si dur aux idées qui prennent leur source dans la sentimentalité et dans la pitié facile, comme on aime cueillir ses touchants aveux!

Eh bien, ce Gourmont des profondeurs, en l'écartant visiblement de son œuvre, c'est tout un monde de plongées dans l'abîme intérieur, et c'est peut-être une certaine profondeur psychologique dont Gourmont s'est privé. Il pensait qu'en France il faut garder « la mode d'avoir l'air détaché », et même la mort dans l'âme! Aimable tradition qu'il est bon de garder et... de savoir oublier!

J'ai essayé de montrer la richesse d'une personnalité à qui nulle curiosité ne fut étrangère! On a cru pouvoir oublier son œuvre au cours de l'après-guerre. Il est vrai qu'on a cru beaucoup de choses au cours de l'après-guerre. Cette œuvre reste pleine de vie, elle charme très souvent et toujours maintient l'esprit en éveil. On peut la discuter sur bien des points; elle n'en reste pas moins délectable pour ceux qui aiment la liberté d'esprit. En France, cette race n'est pas encore morte!

GABRIEL BRUNET.

REMY DE GOURMONT

JOURNAL LITTÉRAIRE

1906

(Fragments)

—

Lundi 8 janvier. — Eté au Mercure. Tous ces jours-ci je n'étais pas sorti. C'était presque une nouveauté. Gourmont m'a parlé de Stendhal, qu'il s'est mis à lire en entier, depuis quelque temps. Il est émerveillé, c'est bien le mot. L'intelligence, la pénétration, l'observation, la masse d'idées et de faits de Stendhal, il n'en revient pas, en a même comme un étonnement, la surprise d'un homme qui se dit: « Comment! il y avait cela, et j'ai attendu si longtemps! » Dame! c'est un peu différent des poètes, des faiseurs de phrases, etc. Gourmont vient de lire le *Rouge*. Grande admiration, et quand il me parlait de Julien Sorel, je me rappelais ce que je mis sur mon exemplaire, quand je lus le roman, il y a une bonne dizaine d'années: « Julien Sorel, un beau modèle! » L'homme aussi, chez Stendhal, passionne Gourmont. Nous avons bavardé sur lui avec vivacité une bonne demi-heure. Quel plaisir j'y avais! Nous avons aussi parlé de son style, si remarquable, au rebours de ce qu'on en dit d'ordinaire, habitué qu'on est à entendre par style: forme, au lieu d'entendre, d'examiner uniquement la meilleure façon de dire ce qu'on veut dire. Gourmont disait que Stendhal avait surtout un grand plaisir à écrire. Je lui rappelais qu'il a toujours écrit, qu'il écrivait partout, au milieu des occupations les plus diverses. Je lui disais quel cerveau il devait avoir pour avoir tant écrit et qui fut si plein. Gourmont le trouve

décidément supérieur à Balzac. Nous avons alors parlé de la spontanéité du style, et Gourmont me disait presque textuellement: « Il faut écrire facilement, que ce soit complètement un plaisir. C'est là être un écrivain. J'ai toujours pensé que les gens qui écrivent avec difficulté, écrire n'est pas leur affaire et n'est chez eux qu'un bovarysme. » Il faut écrire facilement et que ce soit un plaisir! C'est tout à fait mon avis, depuis longtemps, et c'est pour beaucoup dans mon peu de sympathie pour Flaubert.

Mardi 16 janvier. — J'avais été au Palais pour voir M. Lemarquis. Je flânais sur les quais, en revenant, quand j'ai rencontré Gourmont, qui m'a entraîné jusque chez Alcan, où il allait voir Ribot, à la *Revue philosophique.* Quand il a eu fini, nous nous sommes dirigés vers la rue de Sèvres, Gourmont allant à l'*Ermitage.* Il m'a donné en route des nouvelles de Bélugou, apprises toutes fraîches auprès de Ribot.

Bélugou est aujourd'hui président du Conseil d'Administration d'une Société minière quelconque. Ce pince-sans-rire, ce flâneur, ce dilettante! Comme dit Gourmont: c'est assez stendhalien. Gourmont m'a parlé d'un projet qu'il a d'organiser dans l'*Ermitage* une *Chronique stendhalienne.* Il voulait que je monte en parler avec lui à Ducoté. Mais j'étais éreinté, je suis rentré. J'ai aussi promis à Gourmont de l'emmener un jour voir Paupe, le fameux bibliographe du Stendhalisme.

Mercredi 17 janvier. — Reçu ce matin un mot de Gourmont. C'est entendu. Nous allons organiser à l'*Ermitage* une *Chronique stendhalienne.* Il me donne rendez-vous ce soir au Mercure pour en parler.

C'était aujourd'hui l'élection du nouveau Président de la République. J'avais écrit, dès midi, un mot de félicitations à André Fallières. A quatre heures et demie, quand le résultat a été connu, je l'ai porté au Petit-Luxembourg. Je n'ai pas l'intention de demander tout de suite quelque chose à André Fallières, non, et après y avoir

bien réfléchi. Mais quand cela viendra, il sera drôle de voir si j'obtiendrai quelque chose.

Arrivé au Mercure à 6 heures. Vallette, Gourmont, Morisse et Van Bever. Ils connaissent mes relations de clerc d'avoué avec André Fallières, et, si j'écoutais tout ce qu'ils m'ont dit ce soir, je commencerais demain mes démarches de solliciteur.

Gourmont disait que si Doumer avait été élu, par exemple, et comme il connaît quelqu'un l'approchant, il n'aurait pas hésité à demander quelque chose. Il a aussi dit en riant, à un moment: « Vous nous donnerez votre protection, hein? — Alors, vous savez, il faudra faire, dans vos *Epilogues,* des *Dialogues* bloquards, lui ai-je dit. — Ce sera cher, alors, a-t-il répondu. — Ah! ah! vous les feriez? — Mon Dieu! non, pas tout à fait, mais enfin, avec un mot équivoque çà et là... » Vallette et moi avons bien ri du mot *équivoque*.

Je suis revenu avec Gourmont, jusqu'à Saint-Germain-des-Prés. Nous avons causé un peu de notre future *Chronique stendhalienne*. Je vais m'occuper de voir Paupe cette semaine, pour y aller avec Gourmont dimanche prochain, si possible. La *Chronique* sera ouverte à tous ceux qui auront à dire un mot intéressant. Comme je l'ai dit à Gourmont: « Accueillir, ménager l'imprévu, c'est du stendhalisme. » Nous allons offrir à Paupe d'y continuer sa *Bibliographie*: va-t-il être heureux! Nous allons lui apporter une revue où écrire, lui, cet employé comptable, lui qui est abonné à l'*Argus* sous le nom de Stendhal! Excellente idée, cette *Chronique stendhalienne*! Je l'ai dit à Gourmont, et il n'est pas jusqu'à l'endroit, cet *Ermitage,* revue peu répandue, peu lue, qui n'aura ce caractère de discrétion toute stendhalienne. Je parlais aussi à Gourmont de faire de petits portraits non signés des Stendhaliens notoires, en les désignant seulement par leurs initiales. « Si vous sentez le trait, faites-les », m'a-t-il dit.

Samedi 20 janvier. — Encore au Mercure et bavardé de Stendhal, Paupe et *Correspondance* de Stendhal avec Gourmont et Vallette. Gourmont se réjouit de sa visite

chez Paupe demain. Je le prendrai chez lui à une heure et demie. « Vous verrez que nous y serons encore à onze heures du soir », lui ai-je dit en riant. « Ah! non, par exemple, m'a-t-il répondu. Une heure, deux heures, je veux bien, mais pas plus. »

Dimanche 21 janvier. — Départ avec Gourmont, à une heure et demie, par l'omnibus Clichy-Odéon, à Saint-Germain-des-Prés, pour la visite chez Paupe. En montant, un premier pied sur la marche, il me répète : « Vous savez : deux heures, pas plus. » A noter aussi: un voyageur, passant tout près de lui, à la vue de son visage, a un mouvement vif de la tête, comme pour ne plus le voir. Accueil charmant de Paupe, café, cigares, cigarettes. Paupe nous a exhibé toute sa collection stendhalienne, éditions, portraits, articles, correspondance avec des stendhaliens, jusqu'à deux assiettes ornées du portrait de Beyle. Il a copié de sa main, pour lui, les *Petits mardis stendhaliens* de Bélugou dans l'ancienne *Cocarde,* le *tome II* jamais paru de *L'Art et la Vie de Stendhal* de Collignon, comme il n'hésite pas à copier de temps en temps, pour satisfaire la demande d'un curieux, tel ou tel morceau introuvable de Stendhal. Gourmont a tout regardé avec intérêt, comme moi. Paupe nous a parlé de Cordier, qui a vu Stendhal, paraît-il, du moins il le dit, mais j'ai regardé dans le livre de Cordier, et il semble bien que Paupe se trompe. La ferveur soudaine de Gourmont m'amuse bien. Il parle de Stendhal avec grande clairvoyance, d'ailleurs. A un moment, Paupe m'a dit: « Est-ce que M. de Gourmont est aussi un stendhalien?... (Le ton voulait dire : pour de bon?) — Mon Dieu, oui... ai-je répondu. — Si, si, si », a vivement dit Gourmont. Il tenait si bien à convaincre qu'il ne bégayait plus. Paupe a encore eu quelques mots étonnants. Il me montrait ses richesses et me disait, à chacune: « Vous avez cela ? » Naturellement, j'étais bien obligé de répondre non. A la fin, il n'en revenait pas : « Mais vous n'avez rien, alors, me dit-il. — Mon Dieu, lui répondis-je, vous savez, ce n'est pas l'envie qui manque, seulement l'argent...

— Comment! l'argent! répliqua-t-il. Du pain, Stendhal, et la viande après, voilà ce que je dis! » C'est tout à fait un type. Vers sept heures moins le quart je fis signe à Gourmont qu'il était peut-être temps de partir. « Comment? Déjà! Oh! bien, voyons, encore un moment », me dit-il. Lui qui hier parlait de rester une heure, deux, mais pas plus! Paupe voulait aussi nous retenir. Je lui dis qu'à l'heure qu'il était, sa famille, son dîner, etc... Cet autre moi, alors: « Oh! vous savez, moi! Je dîne de Stendhal et je soupe de Beyle. »

Son exemplaire de son livre (1) est orné de sa photographie. Il y a pour ex-libris un petit carré de papier avec ces mots: *A. Paupe, Stendhal for ever.* Il a passé presque plus d'une année pour son manuscrit de la *Correspondance,* négligeant des travaux de comptabilité qu'il faisait auparavant chez lui le soir et qui augmentaient son budget. Il a cinq enfants. Gourmont lui a demandé si sa famille est stendhalienne. Il a avoué que non, et bien au contraire. « Dame, lui dis-je, vous devez user beaucoup de pétrole, à travailler, comme vous dites, tous les soirs jusqu'à minuit, et alors... — Oui », m'a-t-il répondu en me regardant, et le ton suffisait. Ce ton évoquait Mme Paupe, les soucis du ménage, les besoins, les dépenses plus nécessaires, etc., et les reproches de l'épouse, à voir la lampe encore allumée à onze heures, à cause de Stendhal. On comprend que Paupe, comme il nous le disait, désire qu'il soit possible de lui donner un billet de mille sur l'argent qu'on trouvera, si on le trouve, pour éditer la *Correspondance.* Cela lui permettra de dire à sa femme : « Tu vois bien, Stendhal? Ce n'était pas si mauvais que cela. Tu avais bien tort de crier autant. J'ai touché mille francs... Embrassons-nous. »

Gourmont et moi sommes partis à sept heures. Je lui ai rappelé, en descendant l'escalier, son « une heure, deux heures, pas plus », ce qui nous a fait bien rire. Nous nous sommes arrêtés en route pour manger quelques sandwiches chez Bitche, rue Fontaine, tant nous mourions de faim, puis nous avons repris Clichy-Odéon. Je l'ai quitté

(1) *Histoire des Œuvres de Stendhal.*

à la rue des Saints-Pères, rendez-vous pris demain au Mercure, pour rendre compte à Vallette.

Comme je l'ai dit, Paupe est abonné à l'*Argus* sous le nom de Stendhal. On ne lui envoie pas toujours toutes les coupures. Comme il est en relations avec des stendhaliens dans toute l'Europe, il est mis quand même au courant de tous les articles, ce qui lui permet de voir les oublis ou les négligences de l'*Argus*, qu'il ne se gêne pas alors d'attraper point par point. « Je les ai à l'œil, nous disait-il. Sans cela, ils ne m'enverraient pas la moitié de ce qui paraît sur Stendhal. »

Lundi 22 janvier. — Au Mercure, chez Vallette, avec Gourmont. J'ai fait rire Vallette, devant Gourmont, en lui disant qu'à sept heures il m'a fallu arracher Gourmont de chez Paupe, alors qu'il avait dit que deux heures suffiraient. Gourmont lui-même en riait de bon cœur. Tout ce que nous avons dit sur la publication de la *Correspondance* se résume toujours ainsi. Le *Mercure* est prêt à publier le manuscrit de Paupe, y compris les deux cents lettres Chéramy, mais de façon espacée si on ne l'aide point, et en une année si on l'aide. Le seul point inquiétant est si Calmann faisait paraître maintenant ses deux volumes. Nous avons raconté à Vallette les détails de notre visite à Paupe, sa famille, Madame Paupe, etc. Tous nous convenions qu'il faudrait bien qu'il y ait moyen que Paupe touche quelque chose, au cas où le Comité donnerait de l'argent pour l'édition.

Gourmont avait acheté aujourd'hui deux exemplaires de la *Vie de Rossini*. Il m'en a donné un.

Nous avons ensuite parlé du monde, d'aller dans le monde, des gens qui reçoivent, etc. Anecdotes de Vallette sur le salon des Danville où on se rasait d'importance. Personne n'y allait plus. Tinan avait mis à la mode de dire, après une promenade en bande le soir: « Allons pisser chez les Danville. » J'ai amusé Gourmont et Vallette avec mes gaffes et mes gaucheries chez M. Lebey, chez Valéry. Mon « Cela m'est égal », répondu, un soir, à un dîner chez M. Lebey, au maître d'hôtel me versant un

vin de choix en le nommant, comme, paraît-il, c'est l'usage. Mon embarras à offrir le bras à une dame pour passer du salon dans la salle à manger, chez Valéry, si bien qu'après une ou deux fois je m'arrangeais pour rester le dernier et passer seul. Je disais que je ne sais jamais comment faire, ni que dire, dans ces circonstances. « Mais pourquoi n'êtes-vous pas simplement comme vous êtes ici? » m'a dit Gourmont. Je lui ai répondu que j'ai besoin de connaître beaucoup les gens pour avoir toute ma liberté. Cela m'a amené à raconter un mot que j'ai eu chez Régismanset, quand j'y suis allé dernièrement, et que j'ai oublié de noter. Mme Régismanset venait de jouer un morceau de harpe, quelque chose de Rameau, je crois. Tout le monde applaudissait. J'étais derrière le piano, seul dans un coin. Van Bever, qui était non loin de moi, me demanda: « Eh bien, cela te plaît? — Oui, lui répondis-je. Seulement, il faudrait être seul pour entendre cela. » Ce qui amena aussitôt une dame à me dire tout haut, d'un ton piqué : « Il faut croire que nous vous gênons. » J'avais été comme il faut être, j'avais obéi à mon sentiment. Il ne faut pas chercher ses mots pour bien parler, ni réfléchir à l'excès. Sans cela, on n'est plus naturel. De même qu'il faut écrire beaucoup pour écrire de temps en temps de bons morceaux, de même c'est en se laissant aller qu'on peut briller dans la conversation. Le talent de conversation! Je le rappelais à Gourmont et à Vallette. Stendhal a dit qu'il y a deux choses qui ne s'imitent pas : le talent de conversation et le courage devant l'ennemi. Mais il y a des niais qui savent se tenir dans un salon, et des hommes supérieurs qui sont incapables de trouver sur le coup la réponse qu'il faudrait, et qui plairait.

Rendez-vous est pris avec Gourmont demain, à l'Ermitage, à quatre heures et demie, pour parler avec Ducoté de la *Chronique stendhalienne.*

Mardi 23 janvier. — Dimanche dernier, en omnibus, en allant chez Paupe, comme il faisait mauvais temps, étant venu à passer devant le Printemps, où on installait

tout autour une sorte de grande marquise, et moi ayant dit que c'était bien laid, Gourmont me fit remarquer que c'est toutefois bien commode quand il pleut. Il me parla des galeries de Besançon, dont parle Stendhal dans les *Mémoires d'un touriste,* je crois. « Il n'en connaissait probablement pas la raison, ajouta Gourmont. C'est qu'à Besançon il pleut trois cent soixante jours dans l'année. » Nous parlâmes ensuite des Passages mêmes, si vivants, si fréquentés au temps de Stendhal, et Gourmont m'expliquait que lorsqu'il était à la Bibliothèque nationale il habitait rue Richer et pouvait venir à la Bibliothèque, les jours de mauvais temps, presque sans subir celui-ci, par les Passages Verdeau, Jouffroy, des Panoramas, la rue des Colonnes, etc.

Passage Vivienne, la librairie Melet a toute une vitrine emplie d'éditions originales. J'y ai vu aujourd'hui un *Petit ami* dans un état parfait de neuf.

A cinq heures j'étais à l'Ermitage. Gourmont y était et avait déjà parlé de la *Chronique* avec Ducoté. Cela marche très bien. Caussy est arrivé. Gourmont, qui est un peu avec Stendhal comme La Fontaine avec Baruch, lui a demandé aussitôt : « Etes-vous stendhalien? » Réponse affirmative de Caussy. A ce sujet, Caussy est toujours étonnant. Il a cette manie de croire toujours être le premier à vous apprendre quelque chose. Dites-lui une chose aujourd'hui. Trois jours après, Caussy vous la répétera comme une chose qu'il est seul à savoir et qu'il veut vous apprendre. C'est ainsi qu'après avoir répondu à Gourmont il a ajouté, en s'adressant à Gourmont et à moi: « Je sais même une chose que vous ne savez certainement pas. » Nous le questionnons. C'était tout simplement l'histoire de la *Correspondance* de Paupe, refusée par la Maison Calmann, la publication de nouveau des deux volumes de 1855. Nous l'avons un peu plaisanté sur sa prétention à la nouveauté. Elle n'est pas nouvelle, comme je l'ai dit. Ainsi, quand j'allai chez Sansot, au sujet de son différend avec Van Bever à propos d'Ernest-Charles et que je racontai au Mercure le mot de Sansot : « Ernest-Charles! Mais c'est le gros numéro de ma maison! » (entendant :

l'auteur le plus important et qu'il lui fallait ménager), lui, Caussy, était là. Or, le surlendemain Vallette reçut une carte postale de Caussy, lui donnant la chose comme une nouvelle inédite, dont il avait fait un quatrain pour être inséré dans le « Sottisier » du *Mercure.*

Caussy collaborera donc à la *Chronique stendhalienne* et Gourmont lui a demandé de faire pour ce premier numéro une analyse de l'article de Seillière sur Stendhal paru dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er janvier, ou plutôt un extrait soigné de toutes les sottises et niaiseries énormes que contient cet article. Ducoté, Gourmont, Caussy, Verrier et moi avons beaucoup parlé de Stendhal, des documents qu'on pourrait trouver aux Archives, tant françaises que viennoises, relativement aux époques où il était commissaire des guerres, puis consul. Notes de police, aussi, lui qui parle si souvent de la police, des espions. Lui-même a dû souvent être pris pour un espion, et il en dit même quelque chose dans les *Souvenirs d'Egotisme.* Je suis parti de l'Ermitage avec Gourmont, étant entendu que nous retournerons demain voir Paupe, pour lui dire de préparer un morceau de bibliographie pour le premier numéro de la *Chronique.*

Mercredi 24 janvier. — Elle va bien mal, la *Chronique stendhalienne,* bien, bien mal. Nous sommes allés voir Paupe, dans son bureau, à la Prévoyance, rue de Londres. Il est tout prêt à donner ses notes, mais il nous a fait une de ces questions!... « Qu'est-ce que vous me donnerez comme rétribution? » J'ai regardé Gourmont à ce moment-là. Il avait tourné la tête vers la fenêtre, et regardait le paysage. Comme il devait me le dire après avoir quitté Paupe, la question lui coupait bras et jambes, et il aurait bien voulu être parti. Mais j'ai parlé, j'ai expliqué à Paupe que l'*Ermitage* paie trois francs la page. Paupe s'en est étonné, sans se gêner, nous a demandé si on ne pourrait pas aller jusqu'à cinq francs. « Trois francs! trois francs! Alors, cette étude que vous avez publiée, m'a-t-il dit (il disait même : cette belle étude), ne vous a été payée que trois francs la page? » J'ai répondu oui,

que c'est le prix pour tout le monde, que, même quand on dépasse un certain nombre de pages, elles ne vous sont plus payées. Il nous a parlé alors de la *Revue bleue,* où on paye dix francs la colonne, soit vingt francs la page, nous a demandé s'il ne pourrait pas avoir chaque fois au moins huit ou dix pages, de façon que cela fasse une petite somme. Gourmont ne disait toujours rien. Je sentais que Paupe était fort incrédule, et qu'il avait peut-être un soupçon à notre égard, celui que nous voulions avoir du bénéfice sur lui, tout attirer à nous. J'ai alors insisté sur l'exactitude de tout ce que je lui disais, ajoutant que notre intention avait même été de faire la *Chronique* sans que personne ne soit payé, et d'employer l'argent qui aurait dû servir à payer la collaboration à faire tous les deux ou trois mois un tirage à part de la *Chronique,* sur beau papier, avec couverture, et quelques documents iconographiques. Mais vas-y voir! Paupe est on ne peut plus ignorant de ces matières. Parce qu'on paie vingt francs la page à la *Revue bleue,* il s'imagine que c'est ainsi partout. Il nous a même demandé si, en plus du prix pour ses notes dans l'*Ermitage,* on le paierait pour le tirage à part. Il nous a fait prévoir aussi que Stryienski ne lâcherait pas ses inédits sans argent. Bref, et le délai étant très court, nous lui avons dit qu'au lieu de commencer dans l'*Ermitage* du 15 février, nous remettions au 15 mars, de façon à mieux organiser, et nous sommes sortis. Nous étions à peine dehors que Gourmont et moi, comme si nous nous étions concertés, avons éclaté de rire. Eh bien! elle était jolie, notre *Chronique stendhalienne.* Nous avions compté sans les prétentions de Paupe. Prétentions très justes. Cet homme a négligé ses travaux de comptabilité supplémentaires. Stendhal lui a coûté beaucoup de travail. Peut-être aussi beaucoup de discussions dans son ménage. Il a vu Stryienski se faire de l'argent à droite et à gauche avec Stendhal. Il veut en faire autant. Tout cela est très juste, encore une fois. Seulement, tout cela dérangeait bien nos plans. Tant, même, que Gourmont et moi, qui devions, au sortir de chez Paupe, aller voir Bélugou dans son bureau de la rue Ha-

lévy, avons repris tout de suite l'omnibus, pour aller au Mercure mettre Vallette au courant. Grande conversation en omnibus. « Ah! disais-je, ils sont jolis, les stendhaliens. Ce sont des prêtres, je le vois bien, et, comme les autres, ils veulent vivre de l'autel (2). » Quel bel article à écrire : *La Brocante stendhalienne,* avec Stryienski se faisant de l'argent avec le nom et l'œuvre de Stendhal, les ambitions de Chéramy, voulant à toutes forces, ne songeant, avant tout, qu'à avoir un *cordon,* pour parler comme Beyle, et Paupe lui-même, tâtant s'il n'y aurait pas moyen d'attraper aussi quelques sommes? Excellent article, mais où? Gourmont trouvait que j'allais trop vite. Non, je n'allais pas trop vite. Est-ce que je ne riais pas, très amusé de l'histoire, comme lui, du reste. Et même, dans cet article, je n'aurais fait que rire et que plaisanter. En tout cas, adieu, ou presque, veau, vache et couvée, comme je lui avais dit tout de suite, au bas de l'escalier de la Prévoyance, en quittant Paupe.

Au Mercure, nous avons raconté l'histoire à Vallette et avons de nouveau ri avec lui. Gourmont et moi avons examiné le mieux à faire, qui serait que j'écrive à Paupe que décidément on ne paiera pas, et qu'il examine ce qu'il doit faire. D'ailleurs, comme je le disais à Gourmont, qui sait si Ducoté, en face de la collaboration de Paupe, qui sera simplement des notes de bibliographie: nom d'auteur, titre d'articles, date et nom de revue, etc., ne trouvera pas que ce n'est pas de la copie pour de bon et ne refusera pas de payer. Tout est possible. Et ce pauvre Caussy, en train d'éplucher, à Versailles, l'article Seillière. Enfin, il est convenu que nous irons voir Ducoté mardi prochain, pour lui soumettre l'affaire, et que je vais prévenir Verrier que le début de la *Chronique* est reporté au numéro du 15 mars. Moi-même, j'en suis un peu pour mes frais. J'avais copié l'anecdote des bonnets de coton, dans Madame Ancelot, rédigé quelques notes, en tout trois pages comme celles-ci. Résultat!

J'ai pénétré aussi aujourd'hui, pour la première fois, chez Remy de Gourmont. Comme il ne descendait pas,

(2) Ils se sont beaucoup multipliés depuis.

Jean est allé voir ce qu'il faisait et il est revenu en me disant que Gourmont m'attendait chez lui. Je l'ai trouvé dans un petit logement bas de plafond, au dernier étage de la maison, sur la cour, une suite de petites pièces, la dernière formant angle, à peine meublée de casiers à livres en bois noirci, dun divan couvert de livres et papiers en désordre, de deux ou trois petites tables l'une contre l'autre, chargées de papiers très en désordre aussi, avec une toute petite place ménagée pour écrire, sur une écritoire genre Louis-Philippe, un fauteuil d'osier pour siège. La chambre à coucher de Gourmont est une pièce, — je ne l'ai pas vue, — faisant suite à son cabinet de travail. Je l'ai trouvé là dans le costume qu'on lui voit sur ses photographies, une grande robe de moine à collet et à capuchon, et un petit bonnet pointu, en broderies, de la forme d'un cône. Ce n'est pas parce que c'est Gourmont que je retiendrai mon avis. Je n'ai jamais pu me faire à ces mascarades d'intérieur. Je comprends les manchettes de Buffon. Moi-même, je ne pourrais pas travailler en débraillé, en bras de chemise, ou pas peigné ni débarbouillé, comme quelques-uns, j'en suis sûr. Mais s'habiller en moine comme Gourmont, en Turc comme Loti, en mage comme Péladan, ou comme d'autres autrement... Non!...

Vendredi 26 janvier. — Eté au Mercure. Gourmont arrive. « Vous tombez bien », me dit-il en me voyant, et il me montre ce qu'il vient d'acheter: une édition originale de la *Vie de Haydn*, et la *Chartreuse*, le *Rouge*, l'*Abbesse de Castro* et l'*Amour* dans l'édition Barba. Quel grand enfant! Le voilà tout à sa passion pour Stendhal. Il veut vendre de ses livres, probablement pour acheter des *Stendhals* rares. « Je vais vendre mes Laforgue, m'a-t-il dit. Je commence à ne plus aimer cela. Et vous? » — « Oh! moi, il y a longtemps », lui ai-je répondu. Cela nous a amenés à parler de la réputation. « Qui sera assis ici, à notre place, dans cent ans, lui disais-je, à dire du mal de nous?... — Ou à nous ignorer? » a-t-il répliqué. Pour lui, Verlaine, Baudelaire, resteront comme Saint-Amant. Mais

qui sait si Moréas ne sera pas un nouveau Pompignan?

Gourmont est curieux au possible. Quelle mobilité d'esprit! Depuis qu'il s'est mis à vivre, il s'est occupé de Chamfort et l'a imité, de Rivarol et l'a imité. Il y avait toujours du Gourmont, certes, et il ne manque pas de personnalité, au point qu'on reconnaît, sans la signature, la moindre ligne de lui. Le voici maintenant à Stendhal. Nous verrons.

Il est monté ensuite chez Vallette, pour le Comité de lecture. Régnier est arrivé. « Etes-vous stendhalien? » lui a demandé Gourmont à brûle-pourpoint. « Oui », a répondu Régnier. « Eh bien, regardez cela », lui a dit Gourmont en lui montrant ses achats. Je n'étais pas là. C'est Morisse qui m'a raconté cela en descendant.

Lundi 29 janvier. — Je suis ensuite monté au Mercure... Ensuite, Gourmont est arrivé, puis Caussy. Bavardage sur Stendhal, commencé au sujet de l'analyse de l'article de Seillière, envoyé par Caussy à l'Ermitage pour la *Chronique stendhalienne.* Longue discussion sur les différences Balzac-Stendhal, Gourmont et moi mettant Stendhal au-dessus de Balzac, Caussy les trouvant égaux, et Bever préférant Balzac. Ce pauvre Bever a dit pas mal de petites bêtises. Je voyais bien qu'il jugeait de toute la question d'un point de vue presque uniquement sentimental et littéraire. Gourmont s'est presque fâché, tandis que Caussy devenait agaçant par sa prétention et son pédantisme. Les gens qui n'ont aucune fantaisie sont décidément bien assommants.

Je suis ensuite monté chez Vallette avec Gourmont. Gourmont, lui, demandait si c'est vraiment être arrivé que d'être de l'Académie. Vallette et moi avons fait la même réponse : « Oui, si on se place au point de vue de l'opinion publique et de la société. » Vallette disait très justement, Gourmont ayant dit : « Alors, Huysmans n'est pas arrivé? » — « Pour nous autres, Huysmans est plus arrivé que Barrès, mais allez voir dans le public. Que Barrès et Huysmans aillent aussi à l'étranger. Les salons fêteront le premier, les Universités lui organiseront des

réceptions, il sera l'homme célèbre, tandis que le second passera presque inaperçu. » — « Il parlera même en votre nom », ai-je dit de Barrès à Gourmont, qui s'est mis à rire. Gourmont disait que, lui, par exemple, s'il avait voulu prendre position dans l'Affaire Dreyfus, au lieu de rester, comme il l'a fait, dans le domaine purement critique, serait aussi arrivé. Je n'ai pas le temps d'examiner ce point. Je pose un grand point d'interrogation en attendant.

Je suis sorti avec Gourmont. Il continuait à parler d'arrivisme. « Vous le voyez, il ne s'agit que de vouloir, me disait-il. Il est trop tard pour moi. Mais vous, qui êtes un Julien Sorel en conversation (?), il n'est pas trop tard. Qu'est-ce que vous en dites? » Je lui ai répondu au hasard. J'étais très fatigué. Je lui ai dit que je doute fort que je consente jamais à enchaîner ma liberté dans un mariage riche. Une femme riche, il faut la sortir, elle veut jouir de vous, de votre réputation (si vous en avez), vous exhiber pour flatter sa vanité, etc..., et elle vous fait cocu. Il est vrai qu'on est alors sauvé: on peut rester chez soi, laissant toutes les corvées à l'amant. Nous en riions fort, rue Saint-Sulpice, tout en marchant, et Gourmont le disait : « Il faudrait trouver l'amant tout prêt, dans la corbeille. » Nous nous sommes quittés à Saint-Germain-des-Prés, avec rendez-vous demain à l'Ermitage, au sujet de la *Chronique stendhalienne.*

Mardi 30 janvier. — A l'Ermitage, avec Gourmont, Ducoté et Verrier. Gourmont, que je trouvai dans l'escalier en arrivant, savait déjà à quoi s'en tenir sur les dispositions de Ducoté pour la *Chronique stendhalienne,* comme je l'avais déjà su moi-même samedi dernier, quand Verrier est venu me redemander mon article. Il est donc entendu que la *Chronique* commencera dans le numéro du 15 mars, qu'elle sera payée trois francs la page, le prix de l'*Ermitage,* et Ducoté se charge même des frais des tirages à part, pour lesquels Gourmont a voulu se charger de fournir le papier. Dès le numéro du 15 février, elle sera annoncée.

Nous avons ensuite bavardé, notamment sur Barrès, Adam, Batilliat. Je n'ai pas cessé d'avoir des mots, au grand rire de Ducoté, Gourmont et Verrier. La vanité de Batilliat: il porte sa littérature, comme son uniforme d'officier de réserve, aussi fatuitement. Il n'est pas un écrivain de réserve, hélas! Gourmont explique que Paul Adam travaille très lentement. « Pas assez lentement encore, dis-je. Au moins on aurait un peu moins de sa littérature — ou : que serait-ce alors s'il travaillait vite. » Gourmont parle du départ de Paul Adam pour la Russie, d'où il envoie en ce moment des articles au *Journal*. Il dit là-dessus : « On ne comprenait rien aux histoires de Russie. Il est encore allé embrouiller la question. » — « Il doit être attaché à la censure, dis-je, pour qu'on ne sache rien d'exact. » Je les fais rire aussi avec cette anecdote. Je me trouvais hier lundi au Mercure, dans la librairie. On fait les paquets avec les *feuilles* d'un roman de Danville, *Les Reflets du Miroir*. Brion (3) manquait de papier. Il s'en fait monter. On lui apporte des feuilles des *Reflets du Miroir*, en lui disant que c'est la fin, et je lui prête ce mot : « La fin!... Il va falloir demander un nouveau roman à M. Danville. » Verrier voulait absolument que je lui fasse une note sur l'élection de Barrès à l'Académie. J'ai dit plutôt non. J'ai aussi fait rire Ducoté, Gourmont et Verrier en leur disant les termes de la lettre que j'ai préparée pour Hirsch, pour sa chronique des « Revues » au *Mercure*, au sujet de mon article que j'ai signé Célestin Beaubinet.

Je suis allé dîner avec Gourmont. Nous avons rédigé l'annonce de la *Chronique stendhalienne* pour l'*Ermitage* du 15. Gourmont voulait écrire à quelques stendhaliens de renom, puis y a renoncé. Nous nous arrangerons seuls. Nous avons aussi beaucoup parlé du *Mercure*, où il faudrait couper, selon moi, toute la littérature de grand art, de grandes phrases, de grandes prétentions, amener le lecteur à cette idée qu'un article de revue n'est pas plus embêtant qu'un article de journal, tout en étant plus plein, mieux fait, et désintéressé. Dans

(3) Le commis.

le *Mercure,* la partie *Revue du mois* est arrivée, si pleine de faits et de documents qu'elle est, à être d'un ton plus léger que la partie littéraire. C'est presque un comble, si on y réfléchit. Gourmont était tout à fait de mon avis.

Lundi 5 février. — Vu Gourmont qui me dit: « Enfin, on vous voit! » Il continue à faire des découvertes bibliographiques sur Stendhal. Nous sommes montés chez Vallette. Grande conversation sur les différentes manières de travailler.

Gourmont est amusant avec son stendhalisme. Le voici qui parle de ne plus écrire que sous des pseudonymes. Il dit, ce qui est d'une grande justesse, que c'est l'ennui d'être un peu connu, qu'on est moins libre, que les gens attendent ce qu'on écrit, et que soi-même, on ne peut s'empêcher, en écrivant, de songer à ce que va penser un tel ou un tel de ce qu'on écrit.

Samedi 3 mars. — Gourmont pousse peut-être le beylisme un peu loin, si imiter, lui, à son âge, avec sa valeur, et imiter des amusements de Stendhal, mérite cette appréciation. N'ai-je pas reçu de lui, ce matin, un court billet m'invitant à l'aller voir demain dimanche, signé: Gonzolin? Cette idée me serait venue que je me serais retenu. J'aurais réfléchi, je me serais dit : Gourmont va se dire : « Voilà Léautaud qui fait son petit Stendhal. » Et lui, Gourmont, n'a pas réfléchi, ne s'est rien dit! Il y a là quelque chose de curieux, étant donné l'homme.

Dimanche 4 mars. — Eté chez Gourmont à quatre heures et demie. Trouvé Paupe, arrivé bien avant. Rien de bien particulier à noter. Je pense que Gourmont a plutôt dû ravir Paupe avec sa robe de moine et son petit bonnet conique.

Dimanche 18 mars. — Une belle, une bien belle journée à noter. Et si diverse! Je ne sais par où commencer. Suivre l'ordre est encore le plus commode, en même temps que le plus vrai.

A deux heures moins un quart, j'étais chez Jean de Gourmont, pour prendre Gourmont pour aller chez Paupe. Jean de Gourmont me remet tout d'abord le *Soleil* d'aujourd'hui, pour un Premier-Paris sur le livre de Le Cardonnel et Vellay, où un passage de ma réponse est cité. Puis Gourmont arrive, et nous partons chez Paupe, par l'omnibus de Clichy-Odéon. Temps superbe, mais quel monde dehors! Je fais remarquer à Gourmont combien de gens dehors, surtout le dimanche, ont des airs de « Daumiers », sur quoi nous éclatons de rire tous les deux. Pendant le trajet, sur l'impériale de l'omnibus, nous causons de Paris, et, tout le long de la rue de Richelieu, des divers hôtels où Stendhal habita. A trois heures nous arrivons chez Paupe, qui nous attendait depuis une heure, le rendez-vous étant pour deux heures. Il nous montre d'abord quelques nouvelles acquisitions stendhaliennes, puis nous parlons, Paupe commençant, de la première *Chronique stendhalienne* parue dans l'*Ermitage* du 15 courant. Le chapitre M. Coffe a été bien amusant. Gourmont a rédigé, en la signant de ce nom, une petite note sur M. Guillemin et M. Cordier, les présentant comme ayant connu Stendhal. Or, Paupe, qui en est encore à croire que M. Coffe existe réellement, l'a ramassé devant nous en ces termes: « Dites donc, vous pourrez le lui dire de ma part, à M. Coffe. Il est un peu léger et brouillon. Il manque vraiment de précision. Un fichu stendhalien. Il ferait mieux de se taire. Aller dire que M. Guillemin a connu Stendhal, et confondre Auguste Cordier avec Henri Cordier. Mais M. Guillemin n'a que 66 ans. Il est né en 1839. M. Auguste Cordier, lui, a connu Stendhal. Et il y a deux Cordier: Auguste Cordier, l'auteur de *Comment a vécu Stendhal*, et Henri Cordier, l'auteur de *Stendhal et ses amis*. Ils ne sont nullement parents l'un et l'autre. Il devrait aller à l'école, M. Coffe, ou se taire. » Ce que Gourmont et moi avons ri là-dessus. Je me demande ce que Gourmont devait penser. Pour continuer à faire réel le personnage de M. Coffe, je me suis joint à Paupe, pour dire en m'adressant à Gourmont lui-même: « Le fait est, vous savez,

qu'il va un peu loin, M. Coffe. Il devrait se contenter de faire les fonds de la *Chronique,* et de ne pas se mêler de tout à tort et à travers. » Paupe avait préparé sa réponse sur le point plus haut, et il l'a remise tout de suite à Gourmont, en disant: « Vous verrez, je lui rive son clou, à M. Coffe. » Une autre chose aussi, qui a fait un peu sauter Paupe, c'est ma note sur Stendhal et Augier. Il nous a demandé qui en est l'auteur, si c'est encore M. Coffe. Nous le lui avons encore laissé croire. Il nous a demandé ce que signifie exactement la note. Je le lui ai expliqué. « Oh! oh! c'est un peu exagéré, a répondu Paupe. Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais tout de même, Emile Augier!... Je ne parle pas de *Gabrielle,* etc., mais *Le Gendre de M. Poirier*!... » Là-dessus, je lui ai dit qu'il ne faut pas toujours, pour juger un écrivain, s'en tenir seulement à son œuvre, mais encore examiner la place qu'on lui a donnée, et que, vraiment, celle donnée à Emile Augier...! Gourmont s'est joint à moi, et Augier a passé encore à nous deux un fichu quart d'heure. Est venue ensuite la note d'ironie sur la prétendue nouvelle édition du *Rouge et Noir,* revue et corrigée par Albalat. Paupe a demandé si le fait est exact. Gourmont a répondu qu'il n'a pas vu l'ouvrage, mais seulement l'annonce. Si bien que ce pauvre Paupe a pris l'adresse d'Albalat pour lui écrire pour lui demander chez quel éditeur il a publié son édition du *Rouge et Noir.*

Après tout cela, Paupe a posé devant nous les lettres autographes de Stendhal que lui a envoyées en communication, d'Angleterre, une demoiselle Scharp, cousine de ce Sutton Scharp, contemporain de Stendhal et destinataire de ces lettres. Dix-neuf lettres, admirablement conservées, et qu'on dirait écrites d'hier. Quel profond plaisir de toucher ces papiers qu'a tenus Beyle, où sa main s'est posée pour écrire, lui qui aimait tant à écrire, ces lettres qu'il a pliées et cachetées lui-même. Cela me rapprochait de lui, et il me semblait que le ton, l'accent de tout ce que je lisais, et si pareil à tout ce que j'ai lu de Stendhal, était plus près de moi. Je les ai parcou-

rus, j'ai noté les maisons où Stendhal habitait quand il les écrivait, deux ou trois nouveaux pseudonymes dont il signa quelques-unes de ces lettres, puis j'ai dit à Paupe: « Tenez, rangez cela. Sans cela, il pourrait vous en manquer tout à l'heure. » J'aurais bien donné cinquante francs de l'un ou l'autre de ces papiers. Paupe a commencé la copie. Nous lui avons dit que nous nous sommes entendus samedi soir avec Vallette pour les publier dans le *Mercure*. On lui donnera dix francs la page. C'est une affaire presque conclue. La seule difficulté, c'est qu'il y a deux ou trois lettres écrites en déplorable anglais mêlé de français, ce qui ne sera pas facile à traduire. L'écriture de Stendhal, dans ces lettres, est assez lisible.

Nous avons vu Madame Paupe, charmante, et encore assez jolie. Paupe a encore eu des mots étonnants. Sa femme lui reprochait de ne s'être pas habillé pour nous recevoir: « Je ne suis pas relié, aujourd'hui. Je ne suis que broché », a-t-il répondu. Puis, à propos de la liqueur que Mme Paupe nous offrait : « Ici, nous ne prenons que de la chartreuse... de Parme. » Et celui-ci encore, à propos de tout ce que disait Mme Paupe de la passion de son mari pour Stendhal, des dépenses, du temps, etc., etc. : « Si on peut dire! s'exclama Paupe. Ainsi, *Le Rouge et le Noir*, je ne l'ai que dix fois ! » Paupe a un peu trop le goût des éditions de luxe, illustrées, le Conquet par exemple. Je ne me suis pas gêné, et Gourmont, pour lui dire que je ne trouve aucun intérêt à ces éditions. Autant une édition originale de Stendhal a du prix, en ce sens qu'elle nous rapproche de l'auteur, qui y a donné ses soins, qui l'a vue, corrigée, etc., autant les éditions de luxe qu'on fait maintenant ne me disent rien, purs bibelots de snobs, pour les gens qui ont une bibliothèque d'apparat. Mme Paupe en paraissait enchantée. Paupe a fait cadeau à Gourmont d'un plâtre du médaillon de David d'Angers. Il lui a remis sa copie pour la prochaine *Chronique*. Nous sommes partis à six heures et demie, et sommes revenus comme nous étions venus, sur l'impériale de Clichy-Odéon, parlant encore beaucoup de Paris tout le long du trajet. J'ai quitté Gourmont à la rue des Saints-Pères et suis rentré.

Vendredi 6 avril. — Rencontré Gourmont place Saint-Germain-des-Prés. Eté ensemble sur les quais. Nous avons trouvé une *Chartreuse,* édition Delahays, 0 fr. 50, — et une première édition *Rome, Naples et Florence,* 8 francs, qu'il a achetées. Gourmont a trouvé le titre d'un journal: *L'Etat,* j'en ai vu le prospectus chez Renaudie, et il va faire le dépôt légal du titre qu'il espère vendre à un groupe de financiers.

Dimanche 8 avril. — Passé la fin de l'après-midi chez Gourmont avec Paupe. J'ai donné à l'un et à l'autre un exemplaire du portrait de Stendhal par Sodermarck, reproduit dans l'*Art et les Artistes,* l'année dernière, et dont je m'étais fait faire un petit tirage. Il ne m'en reste plus que deux. Je les garde pour moi.

Voilà aussi quelque temps que je veux écrire quelques mots sur mes relations avec Remy de Gourmont. Elles sont devenues d'une vraie cordialité. Je suis avec lui absolument comme avec son frère, plus jeune que moi de sept ou huit années. J'ai la même aisance, la même camaraderie. Gourmont, qui ne supporte qu'avec peine les objections avec les autres gens, avec moi entend tout, discute, rit, accepte. Je crois l'avoir déjà noté. Cette simplicité, cette liberté d'esprit, sont tout à son honneur. Il accepte toutes mes façons de penser, et en même temps me fait mieux jouir des siennes. Il n'y a entre nous aucune contrainte, aucune gêne, parce qu'il n'y a jamais chez Gourmont aucun sentiment de supériorité. Il était loin d'en être ainsi avec Schwob. Aussi, résultat: je ne disais jamais rien et Schwob ne m'a pas *connu.*

Lundi 9 avril. — Gourmont et moi avons apporté ce soir à Vallette les dix-neuf lettres de Stendhal à Sutton Sharp qui doivent paraître dans le *Mercure.* J'ai émis l'idée d'un tirage à part, hors commerce. Il a été entendu qu'il sera fait, à quinze ou vingt exemplaires, avec cette mention: « Imprimé hors commerce, à X... exemplaires, pour MM. Remy de Gourmont et Paul Léautaud. »

Mardi 10 avril. — J'avais rendez-vous avec Gourmont à trois heures pour aller déposer au Palais le titre de

son journal. Mais Renaudie a manqué de parole, rien de prêt. Nous sommes allés faire un tour aux horreurs du Luxembourg (Musée), puis nous asseoir au Luxembourg au bord de la terrasse qui fait talus à la fontaine Médicis. J'ai parlé à Gourmont de sa manière d'être avec certaines gens — très désagréable. Il en riait, comme je faisais moi-même en le lui disant. Parlé de beaucoup de choses. Notamment de l'imitation en littérature. Puis, à propos des moineaux qui venaient presque jusqu'à nos pieds, je lui ai parlé de sa *Physique de l'amour,* et nous avons parlé des animaux, de leur instinct, de leur intelligence, et du mécanisme des deux. Gourmont projette d'écrire, un peu dans la manière de la *Physique de l'amour,* une *Physique des mœurs.*

Chez lui, avant de partir, il m'a donné un exemplaire de ses poèmes : *Simone* — et un exemplaire des *Amies* de Verlaine, achetées par lui en feuilles chez un brocanteur, et auxquelles il a fait mettre des couvertures. Je lui ai dit que Bever et moi avons l'intention de le mettre dans les prochains *Poètes d'aujourd'hui.*

Nous nous sommes quittés à six heures place de l'Odéon.

Jeudi 12 avril. — Eté aujourd'hui avec Gourmont déposer au Bureau de la Presse, au Palais, le titre de son journal *L'Etat,* dont il m'a donné deux exemplaires du prospectus. Gourmont a voulu ensuite visiter quelques audiences, à la Correctionnelle, à la 1re Chambre du Tribunal civil, jusqu'à la Cour d'assises, Procès Bosc. Tout cela bête et assommant. En sortant, nous nous sommes assis sur un banc de la place Dauphine. Des gamins dévisageaient Gourmont jusque sous son nez. L'un d'eux nous a même jeté des pierres. J'ai couru après, l'ai attrapé et mené à sa mère. Une jolie paire de gifles.

Nous avons bavardé « mauvaises mœurs », — c'est son mot, — moi lui racontant mon histoire de petites filles, un soir, rue Monge, l'une d'elles un rouleau de papier à la main qu'elle tenait d'une façon significative, m'invitant à les suivre dans une rue obscure voisine, ce

Première Année. — N° 1. Mercredi 4 Avril 1906

L'ETAT

Le Numéro : 5 cent.

JOURNAL QUOTIDIEN

« *L'État, c'est moi.* »
LE PEUPLE FRANÇAIS

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : Paris, 71, rue des Saints-Pères.

dont je me gardai bien, par manque de goût, devinant aussi la suite: les parents surgissant pour vous faire chanter, mon histoire de jeunes garçons, un soir, place de l'Etoile, courant 1904, que je suivis jusqu'à une allée à l'entrée du Bois, pour me défiler sitôt arrivé là, lui, me racontant l'histoire d'une gamine de huit ans, sœur d'une « fille » qu'il connaissait, ladite gamine très avancée, demandant toujours un homme à sa sœur, et celle-ci ayant dit à Gourmont: « Elle veut absolument qu'on le lui mette. J'aime autant que ce soit toi qui l'ait. Si tu veux, je l'habillerai gentiment et je te l'amènerai. » Cela avait été convenu, puis l'affaire n'eut aucune suite.

Lundi 16 avril. — Visite inattendue, chez moi, de Gourmont, à trois heures. Causé des *Pages choisies de Stendhal* pendant une heure. Puis Gourmont me dit qu'il a à aller à Clamart, à la recherche d'un ouvrier menuisier, et me demande si je veux l'accompagner, et nous voilà partis à Clamart. Marché pendant une heure, sans rien trouver, naturellement. Au retour, train bondé. Joli public des jours de fête. Gourmont m'en fait même des excuses. De retour à la gare Montparnasse à six heures, je le quitte.

Dimanche 29 avril. — Jean de Gourmont est venu cette après-midi me prier à dîner de la part de son frère,

et chez lui. J'y suis allé à sept heures et demie. J'ai fait mes compliments à Gourmont de ses *Notes sur Villiers de l'Isle-Adam* parues dans l'*Ermitage*, et combien je trouve cela mieux que s'il eût fait, des mêmes notes, un article. A quoi il m'a répondu: « ...Je les ai données telles quelles. Pour faire un article, il aurait fallu chercher un ordre, arranger. Je ne construis plus, maintenant. » Beaucoup bavardé ensuite, jusqu'à onze heures et demie.

Lundi 24 septembre. — Je pars avec Gourmont, qui me dit, comme nous causions travail littéraire, que lui aussi il a des jours où il écrit cinq pages de suite, et d'autres où il n'en écrit péniblement qu'une.

Nous avons aussi parlé, Gourmont, Vallette et moi, des différents états d'écrivains au travail, de cette sorte de fièvre, d'hallucination, de délire presque, dans lesquels certains écrivains se trouvent en écrivant. Rachilde, par exemple, qui s'enferme et que la moindre parole ou visite abat complètement. Gourmont, lui, disait que rien ne le dérange. Il est en train d'écrire. On vient le voir. Il s'arrête, bavarde pendant deux heures. Il reprend ensuite la phrase laissée et continue. J'ai oublié de lui dire que ce n'est pas encore là complètement le sang-froid. Cette facilité lui vient de ce qu'il écrit toujours, tous les jours. C'est aussi une sorte de fièvre, très légère, mais continue. Je voudrais le voir rester trois mois sans écrire! Tandis que Rachilde, par exemple, qui a des temps plus ou moins longs sans travailler, quand elle se met à un livre, il faut qu'elle l'écrive d'un coup, dans la fièvre de la nouveauté, du plaisir. Si elle s'interrompt, si elle traîne, adieu le plaisir, la nouveauté. Tout devient une besogne. Que je connais cela, moi! Il faudrait ne jamais s'arrêter d'écrire. On s'entretiendrait ainsi non pas la main, mais l'esprit, dans une certaine aisance, dans un certain mouvement. Il n'y a que ce qui vient naturellement et dans le plaisir qui vaut quelque chose. Cela est absolu.

Lundi 1er octobre. — Gourmont trouve que j'exagère en trouvant *Amours* si assommant. Mais je le lui ai dit: Un écrivain intelligent sait toujours ce qu'il a fait, et son opinion est toujours la plus sûre. Quand on a écrit quelque chose avec ennui, c'est un élément d'appréciation pour juger de l'ennui du lecteur. Tandis qu'une chose écrite en cinq minutes, avec plaisir, presque toujours elle est bonne, et le reste.

Mardi 16 octobre. — Eté au Mercure. Gourmont me fait lui promettre de lui rétablir les passages lestes dans son exemplaire du *Passé Indéfini*. Il s'est déjà octroyé les épreuves non arrangées, de même que Morisse. Car il y a aussi des blancs dans le deuxième *Mercure*.

Lundi 5 novembre. — Au Mercure, Gourmont. Invitation à aller passer chaque dimanche avec lui, tout l'hiver, à partir de quatre heures. Gourmont a décidément un penchant pour moi. A quoi cela tient-il? Je me le demande, encore plus qu'avec Schwob, tout en sentant, encore plus qu'avec Schwob, le prix, l'honneur, — je peux bien écrire ce mot sans sourire, — d'une pareille amitié. Il n'y a pas deux écrivains de la valeur de Gourmont à notre époque. Depuis que j'ai lu sa *Nuit au Luxembourg*, je veux lui écrire et j'ai peur de rater ma lettre.

Un point important, dans mes relations si amicales avec Gourmont. C'est que je garde, c'est qu'il me laisse toute ma liberté de jugement, d'appréciation, de discussion. C'est la marque d'un grand esprit, et libre. Avec Schwob, souvent je m'ennuyais, justement à cause de ce manque de liberté, de sa susceptibilité d'esprit, j'ajouterai : de son besoin de flatterie.

Vendredi 9 novembre. — Eté au Mercure. J'ai signé un exemplaire du *Petit Ami* pour Rictus, qui a écrit à Bever pour lui rappeler sa demande. Gourmont arrive, avec deux sous de marrons que nous mangeons ensemble. Je lui parle de la lettre de l'abonné (voir ci-dessus) et lui dis tout ce que j'en pense. Il est de mon avis.

Au moment de monter chez Vallette, il me dit: « Alors, n'oubliez pas, à dimanche, quatre heures. »

Dimanche 12 novembre. — Eté chez Remy de Gourmont, de quatre à sept heures. Parlé d'un dictionnaire des assonances (sorte de dictionnaire de rimes d'après la poésie contemporaine — ce qui n'est du reste qu'une nouveauté relative, voir les poètes du temps de la *Chanson de Roland*) et que Gourmont voudrait que je fasse avec lui.

Gourmont me montre des éditions originales de Baudelaire et de Banville, qui portent (je l'ai regardé sans en avoir l'air) cet *envoi*: « Georgette Avril à Remy de Gourmont. Novembre 1906. »

Samedi 17 novembre. — Je le disais ce soir à Gourmont, au Mercure. Son *Epilogue*, dans le *Mercure* du 15 courant, est certainement un de ses plus beaux. Il y a un ton, un détachement, un mépris. Comme tout l'homme est là, et comme on l'y sent! La force de la personnalité! Tout cela sans avoir l'air de rien, sans effets, sans trucs, avec une grande simplicité.

Demain rendez-vous chez Gourmont, pour parler du « *Stendhal* ».

Dimanche 9 décembre. — Eté chez Gourmont, de quatre à sept. Parlé du Stendhal « plus belles pages ». Arrivés au choix des « opinions littéraires » à mettre dans l'appendice, Gourmont m'a dit: « Voulez-vous mettre ma définition du stendhalisme dans la *Chronique stendhalienne*? Est-ce intéressant? » Le moyen de répondre non, si j'avais pensé : non?

Samedi 15 décembre. — Larguier a perdu sa mère. Gourmont nous racontait ce soir qu'il l'a vu hier ou avant-hier. « J'espère qu'il en a fait un beau poème? » dis-je. — « Il nous l'a même lu », me répond Jean de Gourmont. « J'aime cela, ai-je dit. Voilà le véritable homme de lettres, le véritable écrivain. Si j'eusse ren-

contré Larguier, je le lui aurais dit: « Vous avez perdu votre mère, paraît-il. Vous en avez fait, je pense, un beau poème? » A quoi Jean de Gourmont m'a répondu: « Il ne nous a pas laissé le temps de lui dire cela. Il nous a lu tout de suite son poème. » Ce poème paraîtra, paraît-il, dans le *Correspondant*.

Dimanche 16 décembre. — Eté chez Gourmont. Je lui ai parlé de son nouveau roman, *Un Cœur virginal*, commencé dans le *Mercure* du 15, et lui ai dit que c'est à mon avis quelque chose de nouveau dans son œuvre, à savoir un roman avec plus d'extérieur, au contraire des précédents, qui sont plutôt uniquement des romans « cérébraux ». Par exemple, c'est la première fois qu'il s'arrête à décrire un repas, un cadre: jardin et maison. A quoi il m'a répondu que cela vient qu'il peint un monde, des gens qu'il connaît bien, de même le pays, tandis que dans ses autres romans, qui se passent à Paris, comme il ne sent ni ne connaît la vie de Paris, les détails lui ont été difficiles à rendre.

Raconté à Gourmont mon passage chez Beer, le gantier en gros, rue Jean-Jacques-Rousseau, un des métiers bizarres que j'ai faits pour gagner ma vie depuis l'âge de seize ans, juché sur une « tribune », au fond du magasin, débitant des gants : vingt douzaines de gants à 3 fr. 75 la paire, quinze douzaines de gants à 6 francs la paire, écrivant des vers, aux moments de répit, sur le papier de la maison, — mes visites à Périvier, pour ma collaboration au *Gil Blas*, un farceur qui m'écrit, me fait venir, me dit qu'il a lu *Le Petit Ami*, me demande de lui donner quelques articles analogues, et, au premier que je lui apporte, me déclare, avec vertu, qu'il ne peut accepter qu'on parle ainsi, dans son journal, de son père et de sa mère, après m'avoir obligé, pour ce résultat, à venir une demi-douzaine de fois. La dernière, reprenant mon papier: « Cela fait bien six fois que je viens, cher Monsieur. A douze sous d'omnibus chaque fois, cela ne fait pas loin de cent sous. C'est plus que ne vaut l'article. Quand vous me reverrez... » — Ma visite a M. de Rodays,

pour la *Vie Parisienne* (histoire de Villemessant, Magnard et Rodays, avec le *César Birotteau* de Balzac). Gourmont riait de bon cœur.

Gourmont m'a dit que ce qu'il a il ne l'a jamais demandé. Par exemple, collaboration à des journaux.

Il faut que je note à propos de ce nouveau roman de Gourmont : *Un Cœur virginal.* Il s'y trouve encore de ces choses fleuries que je ne puis souffrir, et qui sont tout Gourmont. Exemples : *Ils ont la couleur de la mer infinie* (les yeux de Rose). *Une pensée triste vient de passer sur le front de la mer...*

Dans ce dernier morceau, il est question d'un tableau du Titien, jeune femme, devant lequel le héros du livre, Hervart, a beaucoup rêvé... Gourmont en a une photographie devant sa table de travail et ses yeux s'y posent tout naturellement quand il relève la tête.

Mardi 18 décembre. — A quatre heures et demie, été à l'Ermitage pour le dernier mardi. Rien que Verrier et Jean de Gourmont. Jean de Gourmont nous parle de son frère, et de la maladie qui a donné à Remy de Gourmont ce visage ravagé, couturé, cicatrisé. Une sorte de lupus tuberculeux, qui a débuté par une tache légère sur une joue, laquelle disparaissait, puis revenait, chaque fois plus grande, finit par atteindre les commissures des lèvres, des paupières, le cuir chevelu, menaçant d'atteindre la langue, et qu'on soigna au cautère. Jean de Gourmont nous donne les détails suivants, dans lesquels une certaine beauté ne manque pas. Après cette maladie, dont il se relevait ainsi défiguré, l'air d'un gnome et d'un vieillard, Remy de Gourmont fut plusieurs années à n'oser sortir que le soir, et encore pas plus loin que le square du Bon Marché (il habitait alors rue de Varenne), n'allant chez personne, ne recevant personne. Il y avait une dizaine d'années qu'il était à Paris et qu'il n'avait pas revu sa famille. Sa mère vint à être malade, sur le point de mourir, et Remy de Gourmont dut retourner l'embrasser encore une fois. Jean de Gourmont, qui était venu le voir une ou deux fois à Paris, était au courant de son changement phy-

sique, mais personne dans la famille, le père, les autres frères, la sœur, ni la mère n'en savaient rien, n'en avaient la moindre idée. A la gare du pays, il fallut que Jean de Gourmont accompagnât le père, qui allait chercher son fils Remy. Jean de Gourmont nous disait que le père était dans l'état d'un homme réduit à regarder descendre les voyageurs en se demandant: « Lequel est mon fils? » Quand Jean de Gourmont, sur le quai, alla au-devant de Remy et le lui amena, il ne le reconnaissait pas. Quant à la mère, quand Remy de Gourmont arriva auprès d'elle, elle avait déjà perdu toute connaissance.

J'ai dit que j'ai souvent pensé, ce qu'on n'a jamais écrit encore, que cette sorte de laideur, qui n'en est pas une, car Gourmont est loin d'être laid, — il est vrai qu'il faut être habitué à lui, et le connaître, — a certainement eu une grande influence sur son esprit, et aussi lui a façonné l'âme qu'il montre dans ses écrits, ce mépris, ce retirement d'un contemplatif forcé. Quelque chose comme le mépris que donne la souffrance, l'isolement, la vue de ce que d'autres ont qu'on n'a pas, et même cette sorte de sensualité frénétique, celle d'un homme ardent et obligé à la chasteté. Jean de Gourmont m'objectait qu'il n'y a pas de mépris, un grand optimisme, au contraire. J'ai donné alors ma définition de l'optimisme de Gourmont: C'est l'optimisme d'un homme qui trouve que tout est bien parce que rien ne mérite d'être mieux.

Samedi 29 décembre. — Eté ensuite au Mercure. Gourmont arrive. Je lui montre ma copie du *H. B.* Je lui parle de ce ton que je trouve à Mérimée. Tout ce qu'il trouve à me répondre, c'est que Mérimée n'écrit pas toujours si bien que cela, qu'il est souvent négligé, ton de conversation, etc... Justement, avais-je envie de lui dire. C'est là pour moi le ton supérieur, le ton de la conversation. Un livre qui ressemble à une causerie, grande chance pour qu'il soit un chef-d'œuvre.

PAUL LÉAUTAUD.

L'ŒUVRE ET LES IDÉES
DE REMY DE GOURMONT

—

Dans la bousculade des années d'après-guerre, où le public s'est grisé de bruit, d'agitation et de changement, et a couru d'une mode à l'autre sans désir de s'arrêter à aucune, des réputations littéraires se sont édifiées, parfois avec une rapidité déconcertante, et ont effacé celles de la période antérieure.

Remy de Gourmont, qui avait enchanté les amis des lettres par l'ouverture de son esprit et parce qu'il alliait la hardiesse à la clairvoyance et le sens des idées à celui de la langue, a été bientôt délaissé. Son nom n'est pas oublié, mais quand des jeunes littérateurs le citent, ils l'écartent par un jugement sommaire qui démontre qu'ils ignorent tout de l'écrivain et de son œuvre. Il n'en a pas moins conservé des admirateurs fidèles et son influence continue à s'exercer par l'intermédiaire de tous ceux qui naguère l'ont lu assidûment, pour lesquels il a été un guide et qui, souvent à leur insu, reprennent ses manières de voir et les attitudes qui lui étaient familières.

Au moment où échoit le vingtième anniversaire de sa mort, survenue le 27 septembre 1915, nous voudrions jeter un regard sur son œuvre, sur ses idées et appeler l'attention sur une des figures marquantes de la littérature française à la fin du XIXe siècle et au début du XXe.

On imaginerait difficilement aujourd'hui quelle fut la situation de Gourmont dans le monde littéraire, entre 1890 et 1915. Il appartenait à une génération qui se trouva tout de suite en opposition avec ses aînés. L'accès des journaux et des grandes revues lui étant interdit, elle se tourna vers la méditation, l'analyse, la recherche des

nuances de la pensée et de l'expression, vers tout ce qui ne fait pas recette. Gourmont se mêla aux jeunes gens de son âge, participa à leur activité, à leurs luttes et, élevant sa voix au milieu des leurs, il développa des thèmes qui leur agréaient. Il ne prétendit jamais à les diriger, mais il se fit écouter d'eux et se chargea de les présenter au public dans une suite de portraits, qui ont été réunis dans les deux *Livres des Masques*.

Il prit peu à peu parmi les symbolistes une place centrale, celle de critique des idées. Cette place, je me demande qui l'eût tenue s'il n'avait pas été là. C'est que les hommes qui unissent à une nature d'artiste et au don du style la richesse des points de vue et une vive aptitude à comprendre, à découvrir et mettre en lumière le lien de l'art et de la littérature avec la vie générale et les sentiments d'une époque ne se rencontrent que rarement. Le romantisme a eu Sainte-Beuve, le symbolisme Remy de Gourmont: esprits clairs, généralisateurs, qui excellent à traduire ce que leurs camarades pensent et sentent confusément. Sans doute, pendant le XIXe siècle, les critiques ont foisonné. Exceptionnels ont été ceux qui joignaient la logique au culte de la beauté vivante et la pénétration psychologique à la faculté de voir les ensembles.

§

Remy de Gourmont, né le 4 avril 1858, à Bazoche-en-Houlme (Orne), au château de la Motte, résidence de sa grand'mère, Mme de Montfort, née de Malherbe, de la famille du grand poète normand, passa son enfance dans la Manche, où il fut élève au lycée de Coutances. Après avoir suivi les cours de l'école de droit de Caen, il se fixa à Paris en 1883 et fut attaché à la Bibliothèque Nationale. Depuis ce moment jusqu'à sa mort, il n'a cessé d'écrire et de publier.

Dans les ouvrages de bibliographie, son nom est suivi des titres de divers volumes de vulgarisation historique ou scientifique et de celui d'un roman, *Merlette,* paru en 1885 et qui a été réédité en 1928. Mais les listes d'œuvres qu'il plaçait en tête de ses livres commencent avec *Six-*

tine (1) et *Le Latin mystique* (2). Ses premiers travaux, avec lesquels il avait pu s'entraîner à conduire et enchaîner ses idées, il ne les retenait pas.

Sixtine se termine sur cette indication de lieu et de date: Paris, octobre 1888-juillet 1890, et porte ce sous-titre : « roman de la vie cérébrale ». Ce livre, composé vers la trentaine, c'est-à-dire à l'âge où l'individu a pris conscience de sa personnalité, est pourtant loin du Gourmont de la pleine maturité, plus loin que les pages écrites au sortir de l'adolescence qu'on a publiées après sa mort.

C'est que l'auteur n'a pas échappé à l'inquiétude de la jeunesse de son temps. On était alors dans l'effervescence du symbolisme et les nouveaux venus étaient résolus à n'accepter sans contrôle aucune vérité d'ordre social ou politique, aucune échelle de valeurs d'ordre intellectuel.

Ils ne s'inclinaient ni devant les hommes au pouvoir ni devant les littérateurs et les artistes consacrés par la renommée. La littérature menaçait de tomber dans les redites, dans la facilité, dans la vulgarité. Par réaction contre des aînés enclins à juger avec trop de simplicité, ils débattaient les systèmes et les principes, les règles de la syntaxe et les habitudes du langage et s'appliquaient à découvrir les causes, à raffiner sur les sensations, à imprimer à la phrase un tour inusité et à jouer avec le son et la signification des mots.

Sixtine appartient à un genre de roman qui contredit l'esthétique des naturalistes et qui avoisine l'essai. Sur le canevas d'une intrigue fort unie, l'écrivain brode des motifs, en se livrant à l'introspection psychologique, à des réflexions sur l'existence et en entremêlant son récit de digressions.

Ce « roman de la vie cérébrale » est aussi un roman de l'amour et du désenchantement, de l'amour qui n'agit pas et qui doute de lui-même, et qui peut-être ne tient pas à triompher. Dédain de l'action, délectation dans la tristesse, goût du rare, du mystérieux, complication étudiée du style, il a subi la mode d'une époque.

(1) Savine, éditeur, 1890.
(2) Société du « Mercure de France », 1892.

Gourmont a dit à plusieurs reprises son admiration pour Huysmans. *A Rebours*, paru en 1883, avait détourné le roman de la description tout extérieure en honneur chez les naturalistes et proposé aux jeunes écrivains l'exemple d'un sujet choisi et traité librement. *A Rebours* renfermait des pages de critique littéraire fort hétérodoxes où il était soutenu notamment qu'il y a plus de beauté chez les auteurs latins de la décadence que chez les poètes et les orateurs du siècle d'Auguste: opinion de mauvaise humeur qui s'explique par l'habitude scolaire de louer les œuvres du passé en insistant davantage sur la perfection de la rhétorique que sur l'émotion ou les qualités purement littéraires. *Le Latin Mystique* est comme une illustration de cette thèse. Gourmont, en étudiant les « poètes de l'antiphonaire », a su découvrir dans les œuvres de la liturgie la fraîcheur de l'expression et du sentiment.

Au moment où il fait paraître les deux premiers ouvrages qu'il ait reconnus comme empreints de son sceau personnel, Gourmont entre dans une période de grande activité créatrice. En 1890, il a participé à la fondation du *Mercure de France*, une toute petite revue qui, reprenant le nom d'un des plus anciens périodiques français, devait lui conférer un nouveau lustre, grandir, prospérer et s'annexer une maison d'éditions: il y a donné dès le début une collaboration abondante. De 1892 à 1896, il publie une série d'ouvrages d'un caractère symboliste très affirmé: *Les Litanies de la Rose* (1892), *Lilith*, *Théodat*, *Le Fantôme*, *L'Idéalisme*, *Histoire tragique de la princesse Phénissa*, *Histoires magiques* (1893), *Le Château singulier*, *Proses moroses* (1894), *Le Pèlerin du silence* (1896).

Le symbolisme, quand nous l'envisageons avec le recul du temps, nous le voyons comme un vaste mouvement d'émancipation et de renouvellement d'où sont nés des poèmes, des drames, des romans, des essais d'un puissant intérêt et dont on discerne l'influence dans toute la littérature postérieure. Mais, vers 1890-1895, le symbolisme apparaît sous un aspect bien différent. Frondeur, irres-

pectueux, agressif, il se complaît dans des bizarreries qui scandalisent les gens simples: amour du mystère, goût de l'indéterminé, du non-fini, recherche de l'obscurité dans la pensée comme dans la forme. Les écrivains nouveaux voulaient s'écarter du classicisme français, trop rigide, de la déclamation romantique, briser le cadre de la culture traditionnelle et s'abreuver à d'autres sources, explorer la littérature du moyen âge, les littératures étrangères, celles du Nord surtout, rénover l'inspiration poétique et la musique du vers, rétablir la sensation, l'émotion, l'image dans leur ingénuité primitive. En cherchant le rare, l'inédit, ils aboutissaient souvent au cocasse, au précieux, à l'alambiqué. Mais si l'on considère avec quelle docilité le public d'alors acceptait le convenu, le tout fait et accueillait des ouvrages littéraires ou artistiques d'une stupéfiante inconsistance, on est conduit à donner raison aux symbolistes qui ont fait entrer de l'air dans une demeure inhabitable et ouvert de tous côtés des percées sur l'horizon.

Je crois que, dès trente ans, enrichi par des lectures qui avaient augmenté ses connaissances et fortifié son esprit d'examen, Gourmont aurait pu s'abandonner à son aisance naturelle pour assembler ses pensées et faire courir les mots. Au lieu de cela, il s'est contraint à un labeur d'invention, de composition et de style qui le conduisait à enfermer sa phrase dans une suite de méandres et à peser ses vocables avec une balance ultrasensible. Ces exercices qui portaient sur la technique du métier ne lui ont pas été inutiles: il y a acquis une plus entière possession de ses moyens. On ne lira pas des ouvrages comme *Le Fantôme, La Princesse Phénissa* ou *Les Litanies de la Rose* sans prendre plaisir à des investigations psychologiques et à des recherches de langage où s'annonce une solide maîtrise. Il manquerait quelque chose à Gourmont s'il n'avait passé par cette phase de virtuosité et de travail difficile qu'ont traversée les meilleurs écrivains de sa génération.

§

Au cours des années 1890-1895 qui terminent l'ère hé-

roïque du symbolisme, Gourmont a commencé son œuvre de critique ou plutôt d'essayiste. Peu après la naissance du *Mercure de France,* il s'est mis à y faire paraître des notes courtes, souvent acerbes, sur des sujets d'actualité. L'une d'elles, en 1891, était étiquetée de ce titre provocant, « le joujou patriotisme ». Il y protestait contre l'abus du mot « patrie », contre l'attitude de ceux qui croient résoudre tous les problèmes par des manifestations oratoires et l'appel à de grands principes.

Cette note, insérée dans une revue à tirage restreint, aurait passé inaperçue si un chroniqueur célèbre, qui rompait des lances avec la jeunesse littéraire, ne l'avait dénoncée dans un grand quotidien. Fâché de cet incident, inquiet de ses conséquences, l'Administrateur de la Bibliothèque Nationale, où Gourmont était employé, avertit celui-ci que le nom de l'auteur d'une pareille note ne pourrait continuer à figurer sur une liste d'émoluments soumise à la signature du ministre. Avec dignité, quoique non sans amertume, Gourmont prit son parti de cette aventure qui lui rendait son indépendance et se remit avec passion à la lecture et au travail.

En 1893, il réunit en un petit livre, *L'Idéalisme,* une série d'études, parues dans diverses revues, dans lesquelles il essayait de dégager la caractéristique générale des tendances de la nouvelle littérature. Au matérialisme dont se réclamaient les naturalistes, au culte de la réalité objective en honneur auprès des Parnassiens, au spiritualisme incertain qui constituait le fond des doctrines officielles, il opposait une conception dérivée de la philosophie de Kant et de Schopenhauer. L'homme ne sait rien des êtres et des choses que par des impressions purement subjectives. Il ne connaît que sa propre intelligence, et « la seule réalité, c'est la pensée ».

De cette conception est sorti le symbolisme, la seule des théories d'art récentes qui soit neuve. Liberté, voilà son mot d'ordre, et il s'applique avant tout à la recherche du nouveau, qui est un des éléments essentiels de l'art. Les écrivains du moment se répartissent en deux classes: ceux qui ont du talent, les symbolistes, et ceux qui n'en

ont pas, les autres; formule d'allure combattive, qu'il ne faudrait pas considérer comme paradoxale, car elle contient une grande part de vérité, et Gourmont, qui aimait l'ironie, détestait le paradoxe.

Il a repris quelques années plus tard, dans la préface du *Livre des Masques* (1896), les idées exposées, peut-être un peu sommairement, dans *L'Idéalisme.* Il y a une vérité qui est entrée récemment dans la littérature et dans l'art, une vérité « évangélique et merveilleuse, libératrice et rénovatrice », c'est le principe de l'idéalité du monde.

Le monde, tout ce qui est extérieur au moi, n'existe pour l'homme que selon l'idée qu'il s'en fait. « C'est ce que Schopenhauer a vulgarisé sous cette formule si simple et si claire: Le monde est ma représentation. » Par suite, l'homme doit se créer sa propre esthétique. Le symbolisme, c'est l'expression de l'individualisme dans l'art. Symbolisme, au sens étroit et étymologique, cela ne veut rien dire ou presque rien; mais cela peut vouloir dire : « individualisme en littérature, liberté de l'art, abandon des formules..., tendance vers ce qui est nouveau, étrange et même bizarre; cela peut vouloir dire aussi: idéalisme, dédain de l'anecdote sociale, antinaturalisme...; enfin, pour les poètes, le symbolisme reste lié au vers libre, c'est-à-dire démailloté, et dont le jeune corps peut s'ébattre à l'aise, sorti de l'embarras des langes et des liens. »

Dans le *II*[e] *Livre des Masques* (1898), il se réclamait encore d'une méthode fondée sur la liberté: « Les pages qui suivent ne sont pas de critique, mais d'analyse psychologique ou littéraire. Nous n'avons plus de principes et il n'y a plus de modèles. »

Gourmont en effet ne peut être rangé parmi les critiques, au sens professionnel, professoral, du mot. Il n'a jamais eu le goût d'écrire des comptes rendus ni de prononcer des jugements. La critique, comme il l'entend, est une création appliquée aux idées et aux individus, qu'il essaye de mêler à la nature et à la vie. Les deux *Livres des Masques*, dans lesquels il présente, auprès des maîtres qu'ils veulent suivre, Mallarmé, Villiers de l'Isle-Adam,

Verlaine, Huysmans, Goncourt, les littérateurs nouveaux (certains, au moment où il parle d'eux, n'ont pas trente ans), sont une série de portraits largement crayonnés et qui brillent à la fois par la pénétration et le pittoresque. Nous les regardons comme un des ouvrages capitaux qui doivent arrêter le chercheur, dans l'histoire littéraire de la fin du XIX[e] siècle. *A Rebours,* en 1883, marque un tournant dans les directions de la littérature. Les *Livres des Masques,* douze ans plus tard, font défiler toute une suite de figures par lesquelles s'illustre et prend corps l'esthétique entrevue dans *A Rebours.*

Quelque temps avant l'apparition du *Livre des Masques,* Gourmont s'est mis à donner au *Mercure* des « épilogues », réflexions sur la vie, sur l'actualité, qui se continueront sans interruption dans la revue de 1895 à 1915. En quelques années, il a réussi à se faire apprécier d'une élite de lecteurs, auprès de qui sa parole fera désormais autorité. Il va pouvoir s'exprimer librement, sans plus se plier aux modes, aux manières qu'ont affectionnées les symbolistes et qui, chez les mieux doués d'entre eux, deviennent de jour en jour moins visibles. Il publiera encore quelques vers, quatre romans, *Les Chevaux de Diomède, Le Songe d'une femme, Une Nuit au Luxembourg, Un Cœur Virginal,* et des contes. Le principal de sa production tiendra dans ses livres d'essais. Il y abordera les sujets les plus variés avec l'âme d'un artiste sensible à toutes les formes de la beauté et d'un philosophe qui se défie des abstractions et sait garder le contact avec la vie.

8

Les vers de Gourmont sont des « divertissements » (c'est le titre qu'il a donné à un de ses recueils de poésies), les jeux d'un littérateur qui se plaît à surprendre les mots, les images dans leur grâce mouvante et auquel aucun mode d'expression ne demeure étranger. Quant à ses romans, ils attirent moins par leur intérêt romanesque que par les idées et par le style. Ils sont destinés à cette classe de lecteurs pour qui l'intrigue d'une œuvre de fic-

tion n'est qu'un support pour des descriptions, des évocations poétiques ou des études de psychologie.

Les Chevaux de Diomède pourraient porter le même sous-titre que *Sixtine*: roman de la vie cérébrale. C'est une page de la vie d'un artiste entouré de femmes gracieuses et que ses goûts de contemplatif ne préservent pas des sentiments douloureux. Le roman est précédé d'une préface qui prend comme la signification d'une profession de foi :

On trouvera dans ce livre, qui est un petit roman d'aventures possibles, la pensée, l'acte, le songe, la sensualité exposés sur le même plan et analysés avec une pareille bonne volonté. C'est que, décidément, l'homme est un tout où l'analyse retrouve mal la dualité de l'âme et du corps. L'âme est un mode et le corps est un mode, mais indistincts et fondus; l'âme est corporelle et le corps est spirituel.

Peu à peu son tempérament de styliste ému par la multiplicité des aspects du monde domine Gourmont. Il arrive à l'âge où il a trop à dire pour s'attarder aux feintes d'un langage quelque peu hermétique. *Le songe d'une femme* est comme un hymne naturiste. Ce roman par lettres entre une demi-douzaine de personnages exprime l'émerveillement devant la nature, devant la femme vue dans son attrait physique, mais aussi dans ses élans spontanés, contradictoires, qui l'invitent à séduire et à se dérober, et qui lui inspirent à la fois le désir et la peur de l'amour.

Une Nuit au Luxembourg, qui mérite une place à part dans l'œuvre de Gourmont, est un conte philosophique plutôt qu'un roman. Un vieux journaliste, rêveur, ami des livres, fait à la nuit, près de Saint-Sulpice, la rencontre d'un personnage mystérieux, devant qui s'ouvrent les portes du Luxembourg. A l'approche des promeneurs, s'éveille un jour doux et pur, parmi les feuillages, les fleurs et les chants d'oiseaux. Ce personnage, c'est Jésus. La fiction permet à l'auteur de remonter jusqu'à une conception religieuse fondée sur la beauté et sur l'amour. La religion primitive du Christ, avant d'être abîmée par les

hommes, continue les religions et les philosophies antiques emplies de songes heureux. *Une Nuit au Luxembourg* peut être mise en parallèle avec *La Révolte des Anges* d'Anatole France, parue quelques années plus tard, où se poursuit une rêverie analogue qui relie le plus pur du christianisme à la religion et à la pensée grecques.

Enfin *Un Cœur Virginal* est un charmant et assez libre roman d'amour qui dit la séduction de la jeune fille, prompte à courir au-devant du désir, prompte aussi à s'échapper, dans son impulsion où se mêlent le besoin de tendresse et la soumission à l'instinct.

Les thèmes principaux autour desquels sont construits les romans de Gourmont : la nature, la beauté, l'amour, la pensée, sont encore les motifs centraux des quatre grands livres de critique générale publiés à partir de 1899, dont deux, *La Culture des Idées* et *Le Chemin de Velours,* sont des recueils d'essais, les deux autres étant consacrés à des sujets particuliers, *L'Esthétique de la Langue française, La Physique de l'Amour.*

Le premier en date de ces livres, *L'Esthétique de la Langue française* (1899), aide mieux qu'aucun autre à comprendre la personnalité de l'auteur. Il s'y révèle avec deux traits essentiels de son tempérament, la sensibilité artistique et la curiosité des choses scientifiques. « Il ne faut jamais hésiter, déclare-t-il, à faire entrer la science dans la littérature et la littérature dans la science. » Il a lu les ouvrages des philologues, il s'est rendu compte que leurs travaux étaient tout autrement féconds que les discussions des grammairiens. Il voudrait introduire dans l'étude des langues une notion nouvelle, le principe esthétique. Les mots ont une beauté propre « de forme, de sonorité, d'écriture ». Aux mots français dérivés du latin, les uns de formation populaire, les autres de formation savante, s'en ajoutent qui ont été empruntés à d'autres langues ou qui ont été forgés, beaucoup ayant été fabriqués tant bien que mal à l'aide du grec. Cette invasion est un danger pour le français. « Une langue reste belle tant qu'elle reste pure. »

Il cite des exemples de mots bien sonnants, ou pleins

de vie, de couleur, par opposition à d'autres qui sont lourds, informes, prétentieux, pédantesques. On a presque expulsé le français de la langue médicale. Les savants, les philosophes modernes emploient volontiers un langage abstrait, bourré de mots spéciaux inventés par eux et dont beaucoup seraient remplacés avantageusement par des mots français.

L'Esthétique de la Langue française est un très beau livre que tous les écrivains devraient avoir lu. Les plus sûrs de leur métier y apprendraient à se défier des mots qui font poids mort, des formes verbales qui surchargent les phrases, et y prendraient une conscience plus claire des vocables, des tours qui donnent au langage de l'animation, du mouvement.

Dans divers essais, Gourmont traite des sujets qui intéressent la psychologie, la littérature, le mystère de la création artistique. Il s'en prend aux faiseurs de livres qui prétendent enseigner l'art d'écrire ou qui même retouchent les textes des écrivains célèbres. Il estime que, si l'on peut apprendre à écrire correctement, on n'apprend pas à avoir un style.

L'activité intellectuelle, liée au fonctionnement de l'organisme, et qui se ralentit généralement dans les périodes d'affaiblissement physique, échappe pour une grande part à la conscience. « La création intellectuelle, imaginative, écrit-il, est inséparable de la fréquence de l'état subconscient. »

Gourmont met en garde le littérateur contre le cliché et le lieu commun, associations de mots ou d'idées qui ont perdu leur sens et leur valeur d'expression :

> Il y a deux manières de penser: ou accepter telles qu'elles sont en usage les idées ou les associations d'idées, ou se livrer pour son compte personnel à de nouvelles associations ou, ce qui est plus rare, à d'originales dissociations d'idées.

La dissociation des idées, voilà un procédé qui est cher à Gourmont, parce qu'il nous délivre des contraintes qui mettent obstacle à la pensée. Ce procédé se rattache à une méthode de travail fondée sur l'observation de ce qui est,

sur une juste méfiance à l'égard des affirmations hâtives par lesquelles l'esprit se dupe lui-même, et sur le sentiment du relatif, ce qui est vrai à un moment ne l'étant plus au moment suivant, car des phénomènes identiques sont entourés de circonstances variables.

Les actes, les comportements humains, Gourmont les apprécie rarement au point de vue de la morale. Si l'homme est un être social, soumis aux conventions de son milieu, il est encore bien plus soumis aux commandements de la nature. Une action que nous regardons volontiers comme consciente, volontaire, rationnelle, et que nous jugeons au nom de la raison, n'est souvent qu'une manifestation spontanée née de la constitution, de l'organisation interne de l'individu.

« L'homme est une colonie animale douée d'un système nerveux central, d'un centre de conscience et d'action au moins illusionnel. » Pour comprendre l'homme, il faut le replacer dans la nature. Gourmont pense que l'amour, chez l'homme, malgré des complications de sentiments proprement humaines, ne peut être mis à part, isolé de ce qu'il est chez les animaux. Il veut « situer la vie sexuelle de l'homme dans le plan unique de la sexualité universelle ». De ses recherches sur les mœurs des animaux, et notamment des insectes, est sorti ce livre si curieux, si propre à faire réfléchir le lecteur, à le faire revenir sur ses partis pris, *La Physique de l'Amour.*

Il s'y révèle une inclination particulière de Gourmont, qui s'est développée à mesure qu'il prenait des années, le goût de la science. L'observation, la recherche scientifique, les découvertes des savants ouvrent à l'esprit un champ illimité de spéculations et d'hypothèses. C'est cette inclination qui l'a conduit à créer, en 1904, avec Edouard Dujardin, la *Revue des Idées,* publication mensuelle qui n'a malheureusement vécu que quelques années et qui tendait à donner aux gens cultivés des aperçus sur l'état de la science, sur son orientation, sur ses perspectives. C'était une œuvre de haute vulgarisation, à laquelle collaborèrent des savants, obligés ainsi à faire l'effort nécessaire pour énoncer dans un langage clair des notions

générales sur leur spécialité. La disparition de la *Revue des Idées* a été une grande perte pour le public français, pour l'intellectualité française.

Vers le même temps où il animait cette revue de sa curiosité, de son désir de savoir, Gourmont était associé, près d'Edouard Ducoté et d'André Gide, à la direction de l'*Ermitage* qui, après avoir été un recueil surtout anthologique, élargissait le cercle de ses collaborateurs et donnait plus de place à la critique littéraire et philosophique.

Les dix dernières années de la vie de Gourmont sont jalonnées par des ouvrages de critique où, fort de ses connaissances, de ses réflexions, il s'applique à examiner les œuvres, les idées, à en saisir la portée, à en pénétrer le sens. Les sept volumes des *Promenades littéraires,* les trois volumes des *Promenades philosophiques,* sont inspirés d'un esprit de recherche qui conduit l'auteur à faire le tour de chaque sujet pour dégager une particularité qui contribue à éclairer le caractère d'un homme, l'intérêt d'un livre. Il ne se lance pas à travers l'histoire littéraire pour établir des classifications, des divisions, juger en vertu d'un principe, répartir l'éloge ou le blâme. Il prend un auteur et le regarde, comme un portraitiste son modèle, pour noter quelques indications essentielles sur sa personne.

Comme philosophe, ou plutôt comme critique philosophique, il n'a pas de système. Il constate des faits et il tire des conséquences des faits constatés, qu'ils soient d'ordre physique ou psychologique. Sur un ensemble de remarques qui aboutissent à des conclusions semblables, il imagine volontiers des hypothèses, qu'il est toujours disposé à modifier, ou même à abandonner, si un fait nouveau ébranle une opinion qu'il croyait fondée. Dans sa passion de connaître mieux, de savoir davantage, il ne renonce jamais à se contredire.

Quand il touche à des questions scientifiques, il étonne quelquefois les savants, car il se laisse entraîner à aller plus vite que la science. *L'Esthétique de la Langue française* avait donné quelque inquiétude à Gaston Paris, qui

estimait que le savant doit se borner à recueillir, à assembler des faits, alors que Gourmont s'était piqué d'indiquer des moyens d'embellir la langue en la rétablissant dans sa pureté. On peut d'autre part supposer que la *Revue des Idées* avait porté ombrage aux hommes de science, dont quelques-uns fondèrent une publication analogue, dirigée par eux, parce qu'ils supportaient mal de collaborer avec un écrivain indépendant.

L'attitude de Gourmont, pourtant, paraît parfaitement légitime. *L'Esthétique de la Langue française,* comme son titre le dit, était plutôt un livre d'esthétique que de philologie. Et, si le travail du laboratoire oblige à procéder lentement, à multiplier les expériences et à attendre leurs résultats, la critique, la spéculation philosophique ont le droit d'anticiper sur l'avenir, de lâcher la bride à l'imagination, à condition de ne pas confondre le réel et l'imaginaire.

Gourmont a toujours proclamé la nécessité de prendre la leçon des faits, de sacrifier aux vérités mises en lumière par la physique ou les sciences naturelles les jugements préconçus fondés sur des préférences sentimentales, des préceptes moraux ou des vues de l'esprit. Philosophiquement, il croit que tout change constamment, et en même temps il est persuadé que les forces qui mènent la vie sont permanentes. Essayant de dégager d'un ensemble d'études historiques et scientifiques une loi qu'il appelle « loi de constance intellectuelle », il déclare : « L'intelligence humaine s'est maintenue, à travers les siècles, invariable en son fond, en son pouvoir. » Non qu'il prétende trancher la question des origines de l'homme, nier les mutations qui ont pu amener l'espèce à son état actuel. La loi qu'il entrevoit s'applique à l'homme tel que nous le connaissons dans l'histoire et la préhistoire, non à ses lointains ancêtres.

Il a toujours opposé l'idée d'évolution, qui est d'ordre naturel, à l'idée de progrès qui est liée à un corps de préceptes et de doctrines d'ordre moral et sentimental. Il ne conteste pas la nécessité des lois qui régissent les sociétés, des usages qui règlent les rapports sociaux. Il

sait seulement que les lois et usages appartiennent au domaine du relatif, alors que le fait, l'expérience revêtent un caractère de fatalité devant lequel l'intelligence est forcée de s'incliner.

§

Pour saisir la personnalité de Remy de Gourmont, il convient, après la lecture de ses livres, de recourir au témoignage de ceux qui l'ont connu, ainsi qu'aux lettres, aux papiers qu'il a laissés. De 1920 à 1925, ses amis lui ont consacré un bulletin qui a pris le nom d'*Imprimerie Gourmontienne* par allusion à la profession de ces Gourmont qui, au xv[e] siècle, quittèrent le Cotentin pour devenir imprimeurs et graveurs à Paris. L'*Imprimerie Gourmontienne* débute par des carnets intimes datés de 1887 et se clôt, au dixième numéro, sur les discours prononcés, le 9 mai 1924, lors de l'inauguration d'une plaque sur la maison située 71, rue des Saints-Pères, où Gourmont habita de 1898 à 1915.

Comme il parlait avec difficulté, a écrit M. André Rouveyre, il n'aimait pas à faire de trop longues palabres (3).

Et M. Emile Magne:

Gêné peut-être par une légère difficulté de parole, Remy de Gourmont n'était pas bavard (4).

Ce trait de son tempérament apparaît sous un autre jour dans les souvenirs de son frère Jean de Gourmont. Ce dernier n'avait qu'une dizaine d'années lorsque Remy, son aîné de dix-neuf ans, écrivait ces « Lettres à Sixtine » qui furent conservées par la destinataire et publiées après la mort de l'auteur.

Je le revois, dit Jean de Gourmont, parlant avec une précipitation où les mots trop heurtés se pressaient: on eût dit que les mots trop lents ne pouvaient suivre le courant de sa pensée. Il hochait la tête par saccades rythmées pour faire jaillir

(3) André Rouveyre : *Retour à Remy de Gourmont;* Imprimerie Gourmontienne, n° 1.

(4) Emile Magne : *Remy de Gourmont bibliophile;* Imprimerie Gourmontienne, n° 5.

les mots arrêtés dans sa gorge par une contraction nerveuse (5).

Remy, alors attaché à la Bibliothèque Nationale, se trouvait en vacances à Geffosse, petite plage voisine de Coutances, dans une propriété de famille. Passionné pour la vie de la mer, il passait une partie de ses journées à se baigner, à paresser sur le sable ou à suivre les pêcheurs dans leurs courses.

Cet homme si réfléchi, qu'on se représenterait aisément comme un sédentaire ignorant de tout ce qui est étranger aux livres, aimait avec ferveur la campagne, le plein air, l'exercice. Dans sa jeunesse, il frappait par son apparence de force et son amour passionné de la nature:

> Remy, dit encore son frère, était alors dans toute la plénitude de son être et d'une telle beauté de visage qu'on ne pouvait pas ne pas en être troublé. Il donnait aussi l'impression d'une grande force physique et d'une grande puissance de travail. Levé tôt, il travaillait dans sa chambre jusqu'à midi et couvrait de son écriture précise et sans rature de nombreuses pages de papier.

Un de ses camarades de la Faculté de Caen, M. Emile Barbé, se rappelle qu'il était remarquablement alerte, marcheur intrépide, et qu'il parlait, non sans complaisance, de ses succès de barre fixe et de trapèze au lycée de Coutances.

Bien des années plus tard, quand on apercevait Gourmont, râblé, la tête bien d'aplomb sur un cou solide, il semblait annoncer une grande réserve de vigueur, par laquelle s'expliquaient l'abondance de son œuvre, la spontanéité de son style nourri, gonflé de sève.

Dès sa jeunesse, il développait sa pensée avec une aisance surprenante. Déjà, en 1887, il pouvait noter :

> Moi qui me vante d'écrire exactement ce que je veux écrire (6).

Beaucoup s'étonneront que depuis, au milieu de l'at-

(5) Jean de Gourmont: *Souvenirs;* Imprimerie Gourmontienne, n° 5.
(6) Remy de Gourmont : *Carnets intimes;* Imprimerie Gourmontienne, n° 1.

mosphère du symbolisme, il se soit appliqué à écrire difficilement. Mais c'est en somme une aventure assez commune, celle de l'écrivain qui, sous des influences extérieures, se crée à lui-même des difficultés qui gênent ses dons. Il s'est d'ailleurs expliqué plus tard à ce sujet :

> Je m'étais donné à dix-huit ans, au sortir du collège, une assez complète éducation philosophique et scientifique même. Croyez que ce fut une boussole qui m'empêcha de jamais me perdre. Je ne suis jamais tout à fait dupe de n'importe quoi.
>
> En relisant votre article pour le couper et le ranger, je trouve un passage qui m'invite à vous dire cela. Tout le monde s'y est trompé. J'ai subi le costume d'une époque, mais j'étais cuirassé au-dessous de la casaque (7).

Cet écrivain, qui n'est pas dupe, qui excelle à manier les idées, à les retourner, à les débarrasser du masque des sentiments et des opinions conventionnelles, est, dans sa jeunesse, tout vibrant de force, de sensibilité et de passion. Il ne faut jamais perdre de vue ce côté de son tempérament. C'est un être qui se donne de toute la violence de son cœur. Il est dévoré de la soif de se donner : aux exercices physiques, à la lecture, au travail et, par-dessus tout, à l'amour.

Les dernières années de sa vie ont été embellies par une amitié fervente pour cette « Amazone » qui lui a inspiré tant de pages ardentes. Mais il a débuté dans la littérature avec le roman de son amour pour cette *Sixtine* qui devait tenir tant de place dans son existence et lui assurer les soins d'une fidèle vigilance féminine. Sa carrière littéraire commence et finit par un cri d'amour. Auparavant, pendant qu'il demeurait à Coutances, à Caen, avant de quitter la Normandie pour Paris, son *Journal* nous révèle qu'il a eu une passion exaltée pour une jeune fille dont il a rêvé de faire sa femme.

De la violence même de la sensibilité est née, chez lui, la prééminence de la raison, de l'intelligence. Rien de plus fréquent que la réaction du caractère qui refoule les épanchements d'un tempérament sensible à l'excès et

(7) *Lettre à Henri Bachelin;* Imprimerie Gourmontienne n° 5.

aboutit à la froideur apparente. Pour maîtriser des mouvements intérieurs qui provoqueraient des désordres dans l'organisme et dans les sentiments et une intolérable souffrance, le meilleur moyen est de s'exercer à la résistance, d'arrêter toute expansion. Afin de se prémunir, de s'armer, Gourmont recourt à l'étude, aux livres, au travail du style et de la pensée.

Les grands sensibles sont souvent des cérébraux. Dans l'action, ils subissent des chocs qu'ils supportent mal et la réussite ne leur procure jamais une satisfaction égale à l'intensité de leurs désirs. Aussi, détournent-ils leur appétit de conquête vers une réalité fictive. Tout jeune, dans son *Journal,* Remy de Gourmont écrit déjà: « J'ai toujours vécu beaucoup plus de rêverie et d'espérance que de réalité (9). »

Le Dr Paul Voivenel, qui l'a soigné vers la fin de sa vie et qui était venu à lui, appelé par l'attrait d'une intelligence exceptionnelle, note qu'il avait « plus de tête et de muscles que de caractères vraiment sexuels », qu'il était plus cérébral que médullaire et que l'imagination, même en amour, avait pour lui plus de charme que l'action (10).

Aux blessures de sa sensibilité s'en ajoutait une autre plus cruelle, plus tragique, celle d'une de ces maladies qui, laissant les forces de l'homme intactes, l'attaquent dans son aspect extérieur, une tuberculose cutanée qui marquait ses traces sur le visage et sur le cuir chevelu. Il y eut une époque où il ne sortait plus guère que la nuit. Pour échapper à l'obsession de ce mal, il se livra désespérément au travail et se « cérébralisa » davantage.

« Gourmont fut certainement une des incarnations de l'intelligence française (11) », a dit Jean Royère; et Louis Dumur : « Il savait que la vérité est multiple et fugitive (12). »

Les jugements qu'on a portés sur lui s'accordent pour reconnaître sa lucidité et son ouverture d'esprit.

(9) *Journal inédit;* Imprimerie Gourmontienne, n° 6.
(10) Dr Paul Voivenel : *Remy de Gourmont vu par son médecin;* Edit. du « Siècle ».
(11) Imprimerie Gourmontienne, n° 7.
(12) Imprimerie Gourmontienne, n° 8.

Octave Uzanne l'a dépeint comme « le plus délicieux libre-échangiste qui se soit jamais développé dans le royaume de la pensée rebelle à tout esprit de frontière (13). »

Edmond Barthélemy a signalé sa curiosité « multiple et clairvoyante et si pleine d'équilibre » : « Il était, de son naturel, assez autoritaire... Dans ses dernières années, le goût des études scientifiques s'était considérablement développé chez lui. L'amour de la science paraissait exclusif dans son esprit (14). »

Pour M. G. Pagès, il était de la lignée des grands sceptiques. Ironique mais pas paradoxal. Pas indifférent non plus. Une sensibilité d'une nature bien cérébrale, « moins friande des sensations pour elles-mêmes que pour le retentissement qu'elles ont dans la pensée ». Bon sens, lyrisme contrarié par la lucidité de l'intelligence, individualisme forcené, goût de la liberté effréné, voilà ses traits essentiels, et il a enrichi la philosophie de deux excellentes notions : la loi de constance intellectuelle et la dissociation des idées (15).

M. Jules de Gaultier, Normand comme Gourmont, et d'une intellectualité voisine de la sienne, mais chez qui le philosophe prédomine sur l'artiste alors que c'est le contraire chez Gourmont, a discerné en lui l'ethnicité normande. Sa curiosité d'esprit et sa lucidité intellectuelle sont des qualités communes aux écrivains de sa province, un Fontenelle, un Saint-Evremont, un Flaubert, un Maupassant. Chez le Normand, la violence de la sensibilité, les élans passionnés sont compensés par une clairvoyance parfaite. Gourmont était réfractaire à tous les trompe-l'œil. M. de Gaultier insiste sur un autre trait qui tient à son origine ethnique: la mélancolie, le pessimisme, le désenchantement. Il éprouvait un sentiment d'absolue solitude intellectuelle (16).

(13) Octave Uzanne : *Souvenirs;* Imprimerie Gourmontienne, n° 2.

(14) Ed. Barthélemy : *Notes sur Remy de Gourmont;* Imprimerie Gourmontienne, n° 3.

(15) G. Pagès : *Notes sur Remy de Gourmont penseur;* Imprimerie Gourmontienne, n°s 5 et 6.

(16) Jules de Gaultier : *Remy de Gourmont et la mélancolie normande;* Imprimerie Gourmontienne, n° 1.

Certains inclinent à faire peu de cas de la raison, de la sagesse, et à les considérer comme des qualités négatives: opinion qui peut se soutenir si la sagesse et la raison s'accompagnent d'un tempérament froid et pauvre. Mais ce n'est pas le cas pour Remy de Gourmont, chez qui il y a un fond d'amertume, une puissance de retour sur soi-même, une passion intérieure qui agitent et soulèvent l'esprit et l'emportent, dans un désir jamais apaisé de voir, de sentir et de savoir.

§

Pendant les vingt années où Remy de Gourmont a « épilogué » au *Mercure*, exprimant en toute indépendance son opinion sur les événements, sur l'actualité, il s'est mis souvent en conflit avec ses contemporains trop enclins à accueillir leurs illusions. Il ne se lassait pas de railler le langage des hommes politiques, le voile trompeur qu'ils jettent sur les choses et, plus encore, le verbiage des petits politiciens sans mandat. Il savait que la vie se poursuit toujours avec la même rigueur, au milieu des mêmes surprises, des mêmes ignorances, des mêmes imprévisions. Lui qui adorait les bienfaits de la paix n'a jamais fait écho aux proclamations des pacifistes.

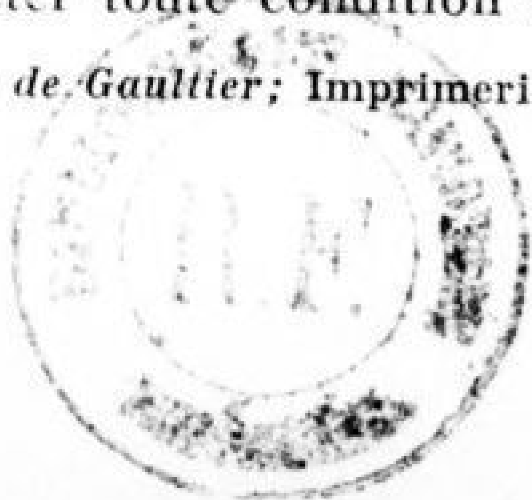
Cependant, la guerre de 1914, qui, au point de vue intellectuel, ne pouvait le surprendre, le bouleversa dans son être intime. Il était souffrant, affaibli, atteint du mal qui devait l'emporter l'année suivante. De la Manche, où il s'était réfugié pendant l'été de 1914, il écrivait à M. Jules de Gaultier :

> Je parlais un peu de la civilisation dans mes écrits. Où est-elle? Pour moi, c'est la fin, non du monde, mais d'un monde. Et, quoi qu'il arrive, quelle réaction!

Et il se rebellait contre les rodomontades, les légèretés de ceux qui conduisent l'opinion:

> Ce qui me fait le plus de mal en ce moment, c'est le ton des journaux, ces invocations au droit, à la justice immanente. Ah! mon cher ami, cela n'empêchera pas le canon d'avoir le dernier mot et de dicter toute condition qu'il lui plaira (17).

(17) *Lettres à Jules de Gaultier;* Imprimerie Gourmontienne, nº 1.



Ces quelques lignes peignent son attitude en face des événements, en face de l'opinion. A l'heure où des politiciens qui avaient juré qu'il n'y aurait plus jamais de guerre, changeaient de front et, le cœur léger, se réjouissaient qu'il y eût la guerre parce qu'« après celle-là il n'y en aurait plus jamais d'autre », il déplorait la grande calamité qui s'abattait sur le monde et demeurait assuré que la victoire resterait à la force.

C'est que ses conceptions n'avaient rien de systématique. Où d'autres affirment, il commençait par regarder. Si l'on prend un à un les éléments d'un problème, qu'on les considère avec attention jusqu'à ce qu'on se les représente avec netteté, on a déjà fait un grand pas vers la solution. Comme il avait beaucoup lu, beaucoup médité, il a pu traiter un grand nombre de questions en cherchant à dégager une parcelle de vérité: il se réservait toujours de revenir sur un sujet, de le reprendre, de modifier ou compléter sa pensée en tenant compte d'un fait nouveau.

Ses qualités les plus hautes, sa clairvoyance, l'équilibre de son jugement, la stabilité de son intelligence, sont justement celles qui peuvent détourner de lui les jeunes gens d'aujourd'hui. Ils préfèrent, peut-être à juste titre, s'abandonner au rythme de la vie actuelle, avec ses chocs, ses secousses, ses changements de but et d'horizon, plutôt que de demander à l'observation, à la réflexion, les règles d'une vaine sagesse qui les rendrait plus sensibles à l'angoisse du temps présent.

A défaut d'un guide, dont les conseils leur paraîtraient hors de saison, ils trouveront en Remy de Gourmont un informateur disert, perspicace, qui leur offrira des vérités particulières, des vues ingénieuses, des motifs de décision, d'abondants matériaux d'étude. Car son œuvre a une certaine portée encyclopédique jointe à un pouvoir de stimulant pour l'esprit, et nul ne l'abordera sans y apprendre beaucoup ni sans y puiser quelque ardeur pour étendre et pour renouveler ses idées.

MICHEL PUY.

FACE A FACE

—

LES SONGES

I

Comme un pauvre assoupi contre un porche d'église,
Je m'allonge parfois dans ton ombre indécise.

Et tout plein des longs maux que j'aurai dû souffrir,
J'incline amèrement au désir de mourir.

Mon regard cependant suit ta forme dormante,
Et soudain le passé s'éveille, ô mon amante!

Le souvenir en moi sonne de l'olifant.
« Debout, chasseur! » Et j'ai bondi comme un enfant.

Un appel au départ dans tes yeux étincelle
Et déjà je t'emporte en travers de ma selle.

Mon cheval réveillé cabre son encolure
Et le vent contre moi plaque ta chevelure,

Et tout s'éclaire et tout rayonne, et nous allons
Dans un déroulement de plaines, de vallons,

Où s'allonge la route, où les sabots résonnent,
—Où mourante et les yeux noyés, tu t'abandonnes!

II

Ah! laisse-moi ton front qui penche, laisse-moi
Tes deux mains et tes yeux mouillés d'un tel émoi!

Le dernier fruit se dore à l'abri des murailles :
Du bel été j'entends sonner les funérailles.

Déjà l'enfant n'est plus qui s'ébattait en moi
Et l'homme va mourir qui t'engageait sa foi.

Le vent tourne, cette eau s'enfuit... Nous avec elle!
Et l'automne à son tour part avec l'hirondelle.

Tout cela que nos mains assemblaient s'est fané
Et demain nous serons ce bouquet suranné!

Ah! laisse-moi tes yeux si beaux, ta lèvre avide,
Demain tes bras serrés n'étreindront que le vide.

Tu reviendras errer dans les lieux que j'élus
Mais le jardin changeant ne se souviendra plus,

Mais rien ne redira l'aventure éphémère
De celui qui mourut de t'aimer, Douce-Amère!

III

O mon oiseau meurtri, mon ramier, ma colombe,
Il est vrai que ton cœur chancelle aux coups du sort
Et que tes vœux blessés ne vont plus qu'à la tombe...
Ah! je pleure avec toi... Mais songe, songe encor

Au jour de la promesse unique et triomphante
Où tu venais, belle d'amour et de lin blanc,
Comme coule la source et comme l'oiseau chante,
Te coucher dans mes bras qui s'ouvraient en tremblant.

Le malheur a frappé, si lourd!... et le temps presse.
Mais mes bras sont ouverts, mon cœur ne peut changer.
Je puis encore muer ta peine en allégresse
Et t'ouvrir le pays où nul n'est étranger.

O mon enfant si belle et si folle et si sage!
Je puis à ton vol las et qui va défaillir
Restituer encor le suprême rivage
Où la fleur peut éclore et la source jaillir.

Le cœur te faut... Repose-toi sur mon épaule.
O mon unique amour, mon oiseau migrateur,
Quitte la plaine aride et les glaces du pôle.
Tout nous manque, il est vrai, mais reviens vers mon cœur.

C'est un cœur douloureux, plein de cendre et qui tremble,
Mais peut-être qu'un soir, soufflant sur le tison,
Nous en pourrons tirer le feu qui nous rassemble
Près de l'enfant chéri dormant dans la maison.

IV

Le soir tombe comme il tombait sur notre amour.
Je suis seul à porter cette chute du jour.

Je croyais ton amour, ton cœur inépuisables.
Les verrai-je tarir comme un puits dans les sables?

Les rires, les sanglots, les baisers et les cris,
Tu as tout vu, tu as tout su, tu as tout pris.

Laisse-moi ton visage au jour de ma détresse!
Vois-tu pas que le jour s'enfuit, que l'heure presse?

O marcheuse du soir tombant... Espoir doré,
Reviens, car l'heure approche où je m'endormirai.

Mon jour comme la neige fond... Demain peut-être
Tes yeux me chercheront et j'aurai cessé d'être.

Ton pas te portera partout, triste et rêvant.
Rien ne te répondra que le fifre du vent.

Et tu te souviendras de ma prière sourde
En voyant que l'eau pure a tari dans la gourde.

V

Souviens-toi de ce jardin
Qui dominait sur le fleuve,
Tandis qu'au clocher lointain
Sonnait l'heure antique et neuve;

Revois ce couchant doré
Où toujours tournait la ronde
D'un bel enfant enivré
Par tous les parfums du monde!

Le suprême espoir humain
Culminait sur cette cime
Et, doigts serrés, notre main
Etreignait l'instant sublime...

§

Ah! souviens-toi du jardin,
De l'heure et de la journée,
Et du suprême gradin
Où fut brusquement sonnée

Notre humaine destinée!

—

VERS LE JOUR

I

Nous sommes descendus des forêts et des cimes,
Porteurs de rameaux verts et de chants triomphaux,
Mais nous n'entrerons pas dans les cités sublimes
Et la mort va faucher nos rêves sous sa faux.

Mais peut-être là-bas, bien au delà du monde,
Est-il un havre clair, un lumineux repos
Où nous pourrons jeter notre ancre en eau profonde
Et reposer nos mâts frissonnants de drapeaux?

O Dieu de l'aventure unique, Notre Père,
Exauce tes enfants qui n'ont rien désiré
Que d'aborder un soir au rivage prospère
Et d'élever vers toi l'honneur d'un chant sacré.

II

Qu'ils étaient beaux, ces jours où nous accompagnions
De jeunes pas tendus vers ta bouche, ô Victoire!
Et maintenant vous êtes morts, mes compagnons,
Toi, Rêve de tendresse, et toi, Désir de gloire.

Les armes avaient fui d'entre vos bras perclus
Et vos yeux reflétaient un désespoir étrange...
Reposez donc, ô vous qu'on n'éveillera plus
Jusqu'au jour annoncé par la trompe de l'Ange.

Ce jour-là, — si l'écrit divin n'a pas menti, —
Debout dans une chair qui n'a pas cessé d'être,
Nous pourrons relever ce front appesanti
Et nous saurons enfin adorer *et* connaître.

Mais avant de renaître aux suprêmes vallons
Où tout sera pesé, Seigneur, dans ta balance,
Il faut mourir à vous, douces Illusions,
Déchirantes Beautés vers qui le cœur s'élance.

Pour moi, presque immergé dans ces noirs infinis
Et sachant qu'il n'est rien ici sur quoi l'on fonde,
Je vous étreins un jour encor, je vous bénis,
Clartés des cieux, larmes des yeux, beauté du monde!

III

Ce jour-là... Si du moins l'ombre que nul n'élude
Ne m'a pas emporté vers ses lointains îlots,
Amie, ah! souviens-toi de la mansuétude
D'un amour poursuivi par delà les sanglots.

Ce jour-là, si du moins l'ombre... — Mais non! Qu'importe!
Ne désespère pas, mon amour, mon enfant...
D'autres ont su pousser le verrou de la porte;
D'autres ont remonté l'escalier triomphant.

Si noir que soit le ciel et si long le voyage
Appelle, appelle-moi dans l'ombre... Pousse un cri.
L'Ange du dernier jour mènera le message
Et je me lèverai dans l'ombre au nom d'Henri.

IV

Et Dieu qui vient toujours quand l'homme sait l'attendre
Et qui rassemble en lui tous les trésors perdus,

Rallumera l'esprit dormant dans cette cendre,
Ranimera nos cœurs dans l'ombre confondus.

La jeune floraison de la saison clémente
Remontera soudain sous nos regards surpris
Et nos pas reprendront leur course, ô mon amante;
Nos corps se lèveront ainsi qu'aux jours promis,

Revivants, radieux, tout vêtus de jeunesse
Et ne conservant plus des longs maux endurés
Que ces vains souvenirs des nuits lourdes d'ivresse
Que disperse le jour sous ses carreaux dorés.

Tes mains se poseront entre mes mains joyeuses
Et ton front cherchera, dans mes bras grands ouverts,
Ce sein où tu connus la douceur des berceuses
Et ce cœur où ton cœur avait tout découvert.

Des larmes te viendront... des larmes? mais heureuses!
Et, pareille à l'enfant qui se fait consoler,
Oubliant les jours noirs sous leurs tombes herbeuses,
Tu laisseras l'amour après les pleurs couler.

HENRY DÉRIEUX.

LE LIGUEUR MALGRÉ LUI

—

Réfugié dans sa tour d'ivoire, le Français moyen Jean Durand se reposait de ses rudes campagnes au service des organisateurs de la paix et des hommes d'affaires américains (1), clôturées l'une et l'autre par deux faillites retentissantes: l'enterrement de la Victoire et la crise économique mondiale.

En congé de guerre depuis l'armistice et libéré de tous services civils par le chômage universel, Durand eût aimé s'adonner aux douceurs de la spéculation philosophique, à laquelle le prédisposait sa nature contemplative. Il eût pris plaisir à reméditer les livres sacrés de l'Orient et des vieux penseurs du Gange, ses compagnons d'autrefois, aux yeux de qui le monde n'est qu'un rêve de Brâhma, qu'une illusion où s'agitent dans le vide des fantômes et des spectres.

Mais les nuages qui s'amoncelaient à l'horizon politique le contraignirent une fois encore à déserter l'Empyrée des sages et à redescendre dans l'arène du monde, fût-elle illusoire.

Devant les menaces de l'avenir et le sort incertain de nos Institutions, le problème de l'irréalité du monde phénoménal passait au second plan de ses préoccupations. Le cri de ralliement de Charles Maurras: *Politique d'abord!* trouvait un écho dans son âme inquiète. Et pour sauver son pays de la débâcle, Durand résolut de consacrer à la politique ses loisirs forcés.

Soucieux de s'initier à une science nouvelle pour lui, il ne manquait pas de lire pieusement tous les journaux d'opinion, y compris ceux de la haute Banque, de l'Inter-

(1) Voir *Mercure de France* des 15 septembre 1934 et 1er juin 1935.

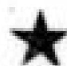
nationale ouvrière et des fonds secrets, et de participer à toutes les cérémonies et assemblées revêtant un caractère politique.

Lorsque novembre embrumait les rues de la capitale, il assistait au défilé des combattants nationaux, dits *fascistes,* devant la tombe du Soldat inconnu et à celui des combattants pacifistes (*sic*), mieux dénommés *antifascistes,* dans le vieux faubourg Antoine.

A l'ombre des frondaisons de mai, il contemplait du trottoir le long cortège des mêmes *fascistes,* fleurissant de fleurs blanches les statues de la Pucelle d'Orléans aux accents de la *Marseillaise,* et celui non moins long des communards, décorant de fleurs rouges le Mur des Fédérés, au chant de l'*Internationale.*

L'été venu, Durand se rendait de préférence dans les stations climatiques où des instituteurs publics, chargés par l'Etat de l'instruction nationale, s'assemblaient pour prêcher l'objection de conscience et le mépris de l'idée de patrie, fruit de l'imagination perverse d'industriels rapaces et sanguinaires.

Le même Durand ne manquait pas d'assister en témoin passionné aux meetings, tenus en plein air pendant la belle saison et dans les salles de bal l'hiver, où des tribuns proclamaient leur amour de la paix et de la liberté, en exaltant la guerre civile et la dictature des prolétaires; tandis que d'autres orateurs plus distingués cherchaient un remède à nos maux dans la résurrection de la Monarchie traditionnelle ou dans l'avènement d'un homme providentiel qui nettoierait les écuries de la République, opération sanitaire dont tous les partis politiques, à l'exception des dépositaires de l'assiette au beurre, reconnaissaient l'urgence.



Jean Durand demeurait perplexe devant un tel flot d'opinions contradictoires, se terminant toutes, il est vrai, par un même appel aux armes: *Guerre aux blancs! Guerre aux rouges! Guerre aux bleus-blancs-rouges! Guerre à la guerre et aux marchands de canons* (*sic*)!

Indécis, ne sachant à quel panache se rallier, Durand s'était enfermé chez lui à double tour, lorsque survint un événement imprévu qui allait le décider à sortir de l'inaction et à se plonger dans la mêlée.

Par une nuit froide de l'hiver déclinant, il entendit monter de la rue une sourde rumeur, puis une tempête de clameurs qui l'arracha à ses méditations. Ouvrant la fenêtre, il vit une foule en colère, et cette foule criait à tue-tête: *A bas les voleurs!* tandis qu'une nuée de policiers, échappée des chars de la préfecture, poursuivait à coups de matraques ceux-là même qui poussaient ce cri vengeur.

Durand, interdit, se frotta les yeux. C'était bien la première fois depuis le commencement du monde que les gendarmes volaient au secours des voleurs. Il courut aux nouvelles et apprit qu'un métèque, protégé par de hauts personnages du Parlement et de la Finance, avait escroqué six cents millions aux épargnants français, déjà à demi ruinés par la dévalorisation du franc et la conversion des rentes. Le misérable, un sémite d'origine slave, venait d'être appréhendé et *suicidé* en pleine fête du ski sur un versant des Alpes neigeuses. Et Paris, réveillé de sa torpeur, réclamait à grands cris l'arrestation des puissants protecteurs de l'escroc.

Durand, profondément honnête, ne parvenait pas à comprendre comment cet individu, repris de justice et métèque non déguisé, avait pu manier pendant si longtemps les leviers de commande du char de l'Etat, alors que, pour un simple emploi de gratte-papier, le même Durand, parisien de Paris, devait fournir à son employeur éventuel, outre son casier judiciaire et deux certificats de vaccin contre la variole et le typhus, une multitude de documents et autres paperasses.

Notre homme sympathisa tout de suite avec les manifestants, sans toutefois se mêler à la bagarre, non par crainte des coups, mais à cause de son respect inné et atavique de bourgeois français pour l'ordre social et les gens d'armes. Aussi demeurait-il calme, en dépit des

tempêtes, faisant confiance à ses gouvernants, assuré qu'il était du châtiment des coupables.

Précisément, lesdits gouvernants annonçaient par T. S. F. d'implacables représailles contre les écumeurs de l'épargne et leurs complices, *si haut placés fussent-ils*, puisque ces derniers se refusaient à faire *hara-kiri*.

Le jour du châtiment, attendu par un peuple frémissant, se leva enfin. Durand, qui se disposait à gagner les fossés de Vincennes pour assister à l'hécatombe des voleurs, apprit avec stupeur le verdict ministériel: le chef de la Sûreté publique était nommé administrateur des Funambules, aux lieu et place de l'occupant, révoqué de ses fonctions pour avoir accueilli dans son théâtre une pièce antidémocratique du préfasciste Shakespeare.

Alors Durand, jusque-là pacifique et ami de l'ordre, sentit sourdre en lui l'esprit de révolte et de violence. Prêt à mourir une fois de plus, comme à Verdun, pour la raison et pour l'honneur outragés, il résolut de passer à l'action et de se joindre aux combattants, sans le moindre espoir d'émarger à la caisse des marchands de canons et de l'industrie lourde, au profit de qui, disait-on, travaillaient les émeutiers.

Le soir venu, vers dix-huit heures, il suivit la foule, armé seulement d'un parapluie, et descendit en chantant la *Marseillaise* vers la place dite de la Concorde.

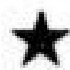
A tous les carrefours, des groupes décidés d'hommes et de femmes, appartenant pour la plupart aux infortunées classes moyennes, venaient grossir les rangs des manifestants. Ah! ils n'avaient, certes, rien des émeutiers professionnels, ces prétendus *fascistes*, ennemis des *libertés démocratiques*, ces travailleurs du bureau et de l'atelier, salariés à neuf cents francs par mois, pour qui la grève est une arme inopérante et prohibée, réservée aux privilégiés de la Sociale et aux fonctionnaires de l'Etat partisans du drapeau rouge. Ils venaient simplement réclamer la justice, pour laquelle ils sacrifiaient leur soupe du soir, gendarmes volontaires à la poursuite des malfaiteurs.

Bientôt ces justiciers improvisés envahirent l'ancienne

place de la Révolution. Souverainement calme et maître de lui comme aux Eparges, Durand emboîtait le pas du peuple en marche vers l'Obélisque. Il venait de dépasser la hauteur des chevaux de Marly, éclairés par la lueur rougeâtre d'un incendie, et avançait toujours, perdu dans la foule grondeuse, lorsqu'un peloton de gardiens *de la paix,* hurlant à la mort, l'entoura en brandissant des casse-têtes. Poussé par l'instinct de conservation, Durand leva son parapluie pour se protéger la figure et une volée de coups de matraques l'abattit sur le sol, à l'endroit même où périt Louis XVI. Les policiers s'encourageaient de la voix, en multipliant les invectives à l'adresse du vaincu qu'ils traitaient de: *Salaud! Fasciste! Inverti* (2)*!*

Mordant la poussière, Durand prit le parti de faire le mort pour se délivrer de ses agresseurs. Il entendait au loin le crépitement de la fusillade et se croyait revenu aux jours héroïques de Douaumont, où l'on mourait comme des mouches pour le droit et la liberté. Tout à coup, il se sentit tiré par les pieds: c'était un garde mobile qui l'invitait à monter dans un char préfectoral ou à déguerpir. Durand n'ignorait pas que les prisonniers civils risquent d'être passés par les armes, et il s'empressa d'adopter la seconde solution.

Il franchit les barrages, essuyant, sans autre dommage, deux charges de cavalerie, sabre au clair, et quatre feux de salve. Il en avait vu bien d'autres au *Chemin des Dames!* Et puis, les canons demeuraient silencieux; ce qui acheva de le tranquilliser.



Revenu chez lui, la face tuméfiée et le corps douloureux, Jean Durand se dit: « A la guerre, le bon soldat ne se fait pas tuer, il tue... Oui, le vieux cri historique: « Malheur aux vaincus! » demeure le plus vrai de l'histoire et le plus beau, après celui de Cambronne. Et puisque l'union seule fait la force, mieux vaudrait creuser sa tombe que de rester franc-tireur en de pareils moments. »

(2) Euphémisme pour un mot plus rude.

Sans plus tergiverser, il se décida à choisir, parmi les innombrables ligues qui sollicitaient son adhésion, le drapeau à l'ombre duquel il pourrait manifester publiquement ses opinions politiques, limitées pour l'heure à ce simple programme: la mise hors la loi des voleurs, si haut placés soient-ils.

Durant ouvrit l'annuaire des ligues. Il fallait faire un choix parmi ces légions, qui poussaient comme des champignons sur la terre française: Ligue civique, des combattants de la paix, des briseurs de grèves, des locataires de la région parisienne, des libres penseurs de France et des colonies, des travailleurs sans Dieu, des rouges chrétiens, des nudistes et naturistes français, des cocardiers de la Bastille, des coopératives de culture et d'organisation, etc...

Durand laissa tomber l'annuaire de ses mains et s'en remit au destin.

Dès l'aube du jour suivant, mû par une force irrésistible, il sortit de chez lui, la figure bandée, et marcha à travers les rues fiévreuses de la capitale, croisant à chaque pas d'autres victimes de la fureur guerrière des gardiens de la paix.

Durand se dirigea d'abord vers le siège du *Parti Moscoutaire*, non certes par attirance spéciale, mais parce que les bureaux dudit parti se trouvaient à proximité de son domicile.

Sur des calicots écarlates, tendus dans le vestibule, on lisait: *Guerre à la guerre!*

« Encore la guerre! » gémit Durand, qui eût volontiers fermé les portes du temple de Janus et voué la guerre aux gémonies, sans croire à l'efficacité d'une telle profession de foi ni à son opportunité, rien alors ne laissant présager l'imminence d'un conflit international. Mais puisqu'on devait à tout prix se battre, c'est aux voleurs qu'il entendait présentement faire la guerre, et il ne croyait pas se fourvoyer, en frappant chez les moscoutaires, chez ces farouches ennemis des vautours et des chacals de la société capitaliste, qui avaient — eux aussi

— conspué les voleurs, la veille au soir, tout en dévalisant les magasins.

N'étant ni prolétaire manuel, ni métèque, ni porteur de chèque, Durand reçut de l'oiseau rouge, gardien du seuil, un accueil discourtois.

Debout sur l'estrade, au fond de la salle décorée de drapeaux cramoisis, un intellectuel, né quelque part entre les Balkans et l'Oural, haranguait les catéchumènes. Et les jeunes recrues, tournées vers l'iconostase, où les casquettes prolétariennes des nouveaux saints de l'Eglise bolchevique remplaçaient les auréoles des anciens bienheureux, juraient fidélité à la patrie russe des travailleurs. Le poing droit levé, les néophytes murmuraient, à la manière des dévots récitant des litanies, les paroles rituelles : *Toujours prêts. Front rouge. Les Soviets partout!*

Profitant d'une accalmie, Durand s'approcha de l'un des officiants et lui demanda s'il pourrait, en s'affiliant à l'Internationale moscoutaire, continuer sa campagne contre les voleurs, fâcheusement interrompue la veille sur la place dite de la Concorde.

Un sursaut de colère secoua l'assemblée, qui se mit à hurler: *A bas la guerre! A mort le fasciste vendu aux marchands de canons!*

Durand, indigné, répliqua qu'il ne connaissait ni Krupp ni Schneider, et qu'au surplus, la sanglante Bellone n'avait rien à voir dans les scandales en cours. Il objecta à ses insulteurs qu'il était illogique de réduire à la rapacité des marchands de canons le vieux problème de la guerre, fléau dont l'apparition précéda de plusieurs millénaires celle des armuriers et autres arquebusiers, puisque nos aïeux du quaternaire, dépourvus d'armes et de munitions, se battaient jour et nuit à coups de mâchoires et de troncs d'arbres.

Sans en entendre davantage, les pacifistes brandirent leurs parabellums et Durand n'eut que le temps de prendre le large.

Passant du rouge vif au rose tendre, il dirigea alors

ses pas vers la ligue des ***Républicains modérés,*** partisans d'une République propre et honnête.

Ces bons Français, occupés à un tournoi d'éloquence, le reçurent avec courtoisie. Ils n'avaient pas désapprouvé le sursaut de l'indignation publique, sans toutefois y prendre part; car ils n'entendaient pas se solidariser avec les fauteurs de troubles, qui persistaient à conspuer les voleurs en détruisant les vespasiennes. Préférant à l'action directe le système de la persuasion, ils formaient des orateurs qui iraient semer le bon grain aux quatre coins du pays, leur instruction terminée, après un stage de plusieurs années à l'école dont ils étaient les élèves studieux. Durand, peu convaincu de l'efficacité d'une telle méthode, en ces temps agités que vivait le pays, s'en alla chercher fortune ailleurs.



Les jours passaient sans que l'horizon s'éclaircisse. Un haut magistrat, particulièrement renseigné sur l'identité des voleurs, venait de se suicider, au dire des gens bien informés du monde officiel, en se ligotant sur la voie ferrée, après s'être infligé le supplice du retournement des doigts, dans une crise de délire mystique. Les médecins légistes affirmaient qu'une piqûre anesthésiante, pratiquée en temps utile, avait permis au désespéré d'affronter sans trop d'épouvante le choc fatal.

Quoi qu'il en soit, cette disparition quasi miraculeuse ne facilitait pas les recherches. Il y avait bien une commission d'enquête, chargée de découvrir les responsabilités et d'enfoncer le fer rouge dans les plaies, sans considération des personnalités incriminées. Mais lorsque le principal témoin de l'accusation se présenta devant les commissaires, une scène déchirante éclata, qui compromit l'instruction. Au moment d'entrer dans la voie des confidences, l'infortuné témoin s'écroula en larmes au pied du tribunal de l'Inquisition, et le président, cédant à un fâcheux sentiment d'humanité qu'eût méprisé Torquemada, s'empressa de lever la séance, aux applaudissements des commissaires.

La nuit s'épaississait. Les voleurs, assurés qu'un dieu les protégeait, continuaient à courir les grand'routes, et l'on parlait, à mots couverts, d'une nouvelle escroquerie de douze cents millions, qui s'apprêtait à fondre sur le dernier carré des épargnants français.

Chose curieuse, le cri de *Vive la justice!* devenait séditieux; et Durand constatait avec surprise que les plus farouches partisans de l'étouffement des scandales se recrutaient maintenant dans le milieu politique qui avait, au début du siècle, manifesté avec tant d'énergie son amour de la vérité, lors du procès criminel d'un officier accusé de trahison.

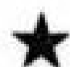
Plus que jamais, dans de telles conjonctures, Durand sentait l'impérieux besoin d'agir.

Ayant dépassé la quarantaine, il s'estimait trop âgé pour s'inscrire aux *Jeunesses nationalistes,* bien que d'alertes septuagénaires en fissent bravement partie. Son goût modéré pour l'uniforme l'écartait également de ces cohortes qui exigent de leurs adhérents le port d'une chemise de couleur.

D'autre part, il n'osait demander asile aux puissantes légions des *Croix de guerre,* malgré ses vaillants services au front où il s'était battu comme un lion, parce qu'il ne portait d'autres décorations que les vulgaires médailles commémoratives, et cela en raison de son caractère peu ambitieux et médiocrement doué pour l'intrigue.

Les *Pieux démocrates* ne l'attiraient guère. Ces défenseurs imprévus de la démocratie, rebelles à toutes violences et résolument soumis aux pouvoirs établis, quels qu'ils soient et quoi qu'ils fassent, confondaient dans une même bénédiction les voleurs et les volés et reprochaient à ces derniers de manquer de charité chrétienne.

Quant à la jeune ligue des *Fourches en l'air,* il se jugeait peu qualifié pour y tenir une place, même modeste, étant mal instruit de l'agriculture.



Il fallait pourtant en finir. Pendant que d'obscurs comparses moisissaient en prison, le gros gibier prenait la

fuite ou consentait à passer en jugement pour recevoir, avec l'absolution plénière, les excuses et les félicitations du pays légal.

Durand eût volontiers frappé à la porte de l'*Action nationale,* dont les phalanges pouvaient à bon droit se vanter d'avoir, les premières, déclenché l'offensive contre les escrocs. Il admirait les lucides doctrinaires du nationalisme intégral et la fougueuse jeunesse qui pourchassait, à la manière des mousquetaires d'autrefois, les forbans et les fantoches, les traîtres, profiteurs, songe-creux et autres polichinelles de l'Anti-France. Mais un souvenir pénible l'arrêta sur le seuil. Il se souvenait de la mésaventure d'une humble ménagère, frappée des foudres ecclésiastiques pour avoir consulté les recettes de cuisine de l'organe royaliste, malgré la défense du Nonce apostolique.

Et comme il n'avait plus le temps matériel de solliciter une autorisation de la Nonciature, Durand préféra s'adresser à la ligue des *Droits du citoyen,* persuadé de trouver enfin dans ce milieu impartial une aide morale pour la croisade qu'il entendait poursuivre contre les détrousseurs de l'épargne.

D'austères vieillards au chef branlant, flanqués de quelques jeunes Turcs, épuisaient l'ordre du jour consacré à la défense des prolétaires immigrés, menacés d'expulsion pour port d'armes et destruction à coups de revolver des vitrines de nos magasins, à celle des objecteurs de conscience, incarcérés pour refus de porter l'uniforme de l'armée du crime, et à celle enfin des instituteurs révolutionnaires, contrariés dans leur indépendance d'hommes libres, à qui les *fascistes* reprochaient de cracher sur le drapeau tricolore pendant les heures de récréation.

La requête de Durand fut mal accueillie par le Conseil, tout occupé de ces graves événements qui mettaient en péril *les libertés démocratiques.* Le président, un vénérable octogénaire, conçu au temps où Flaubert méditait le personnage d'Homais, fit claquer son dentier et marmotta, en désignant le croisé de l'honneur outragé, des

paroles ténébreuses auxquelles l'assemblée unanime fit écho en criant: *A bas la calotte!*

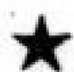
Durand eut beau démontrer à l'aréopage que les prêtres, moines et bonnes sœurs n'avaient pas trempé dans les récents scandales et que la Congrégation, coupable jadis de certaines rapines, demeurait cette fois hors de cause, rien n'y fit.

Sans se décourager, cependant, Durand voulut chercher refuge dans la ligue des *Victimes du Fisc,* dont la longue expérience des combats contre les collecteurs d'impôts avait sensiblement développé les qualités stratégiques. Mais comme il était en chômage et rayé pour ce motif du rôle des contributions directes, les *Victimes du Fisc* lui refusèrent l'intronisation souhaitée, bien qu'il eût pris soin de leur communiquer le dossier des avertissements et sommations de payer que lui signifia son percepteur au temps de la prospérité économique.

Notre homme n'avait plus qu'une ressource, et il se reprochait de n'y avoir pas songé plus tôt: fonder lui-même une ligue qu'il baptisa aussitôt: *Ligue contre les voleurs et leurs complices, si haut placés soient-ils,* ou plus simplement, pour obéir à la mode des initiales: la L. C. L. V. E. L. C. S. H. P. S. I.

Les adhésions affluèrent en grand nombre, car ce groupement d'honnêtes citoyens présentait l'avantage de ne pas afficher d'opinions révolutionnaires.

Non sans mal, Jean Durand avait atteint son premier objectif sur le chemin du redressement national. Il pouvait désormais, perdu dans les rangs de la ligue qu'il venait de fonder, requérir sur l'air des *lampions* l'incarcération et la mise à mort des malfaiteurs publics, en tous lieux et en toutes circonstances, spécialement lors des fêtes nationales, commémorations, centenaires, meetings, défilés et autres réjouissances populaires.



Or, il arriva qu'au moment où Jean Durand retrouvait sa sérénité naturelle, une formidable offensive, menée par les politiciens de gauche, s'organisa contre les ligues

de droite, dites *fascistes,* qui réclamaient l'arrestation des voleurs et la désinfection des hautes sphères. Celle que venait de fonder Durand rentrait indiscutablement dans cette catégorie.

Deux fronts se dressaient l'un contre l'autre. Les ligueurs de droite criaient: *Vive la Nation!* sur la place de l'Etoile, et ceux de gauche: *Vive l'Etoile rouge!* sur la place de la Nation. On n'y comprenait plus rien. Aux cris de: *A bas les voleurs!* poussés par les droites, les gauches répondaient: *Vive le pain, la paix et la liberté!* Et les deux camps adjuraient le gouvernement de mettre un terme au complot de l'adversaire, en dissolvant ses ligues.

Bien qu'il aimât lui aussi le pain, la paix et la liberté, Durand voyait sa tête mise à prix et son nom figurer sur la liste des otages à brûler vif au grand soir de la révolution.

Au fond, ses ennemis n'avaient pas tort de le traiter de fasciste, tout au moins ceux, peu nombreux il est vrai, qui conservaient le culte des idoles démocratiques. Durand était fasciste sans le savoir, puisqu'il plaçait l'intérêt de la Nation au-dessus de celui des individus qui la composent provisoirement et qu'il préférait à la licence et à l'égalité la discipline et la hiérarchie, sans lesquelles il n'entrevoyait ni justice, ni vraie liberté.

Comme tous les hommes, ses frères, Durand avait pris parti dès avant sa naissance, dans le sein maternel. Il comprenait maintenant qu'il était *né* fasciste, comme d'autres naissent libertaires ou démocrates. Aussi attachait-il de moins en moins d'importance aux tentatives de conversions des prédicateurs, estimant qu'il est rarement possible de détourner l'homme de son penchant congénital, qui le pousse à droite ou à gauche, par une décision irrévocable, élaborée dans les entrailles de sa mère.

Mais Durand, bien que fasciste, chérissait la paix pardessus tout. Il avait cru un instant, dans son ingénuité, que l'union sacrée de tous les Français contre les voleurs hâterait l'heure de la réconciliation nationale; et voici qu'il assistait, consterné, à la levée en masse, sur

le sol de son pays, de deux armées ennemies, prêtes aux luttes fratricides, tandis qu'un long voile d'oubli tombait sur les scandales.

Alors, pris d'un immense découragement, Jean Durand rentra chez lui et s'absorba dans une profonde méditation. Puis il conclut, en vrai fasciste cette fois, que si le monde est *une machine à faire des dieux,* comme l'affirme le philosophe Bergson, il importe que ces dieux prennent le commandement et fassent marcher au pas cadencé ceux — beaucoup plus nombreux — qui ne sont encore que des ébauches de dieu futur, des pantins désarticulés. Sinon, ces pantins finiront par détruire la machine et incendier le théâtre.

HENRI VALENTINO.

DEUX AMOURS D'ACHILLE

—

I

DÉDAMIE

On avait éteint toutes les lampes : les servantes, dans la salle basse, tissaient à l'aveuglette les fils d'une trame inattendue, qui devenait celle des Parques; les ampoules ne versaient plus de lumière sur les épaules d'Achille. La robe noire de Misandre ne se distinguait plus de la robe rouge de Dédamie; la robe blanche d'Achille était verte sous la lune. Depuis l'arrivée de cette jeune étrangère où toutes les femmes flairaient un dieu, la crainte s'était introduite dans l'Ile comme une ombre couchée sous les pieds de la beauté. Le jour n'était plus le jour, mais le masque blond posé sur les ténèbres; les seins de femmes devenaient des cuirasses sur des gorges de soldats. Dès que Thétis avait vu se former dans les yeux de Jupiter le film des batailles où succomberait Achille, elle avait cherché dans toutes les mers du monde une île, un roc, un lit assez étanche pour flotter sur l'avenir. Cette déesse agitée avait rompu les câbles sous-marins qui transmettaient dans l'Ile l'ébranlement des batailles, crevé l'œil du phare aguichant les navires, chassé à coups de tempêtes les oiseaux migrateurs qui portaient à son fils les messages de frères d'armes. Comme les paysannes mettent des robes de fille à leurs garçons malades pour dépister la Fièvre, elle l'avait revêtu de tuniques de déesse qui dérouteraient la Mort. Ce fils, infecté de mortalité, lui rappelait la seule faute de sa jeunesse divine : elle avait couché près d'un homme sans prendre la précaution banale de le changer en dieu. On retrouvait en

lui les traits de ce père grossier, revêtus d'une beauté qu'il ne tenait que d'elle, et qui devait un jour lui rendre plus cruelle l'obligation de mourir. Gainé de soie, voilé de gazes, empêtré de colliers d'or, Achille s'était faufilé par son ordre dans la tour des jeunes filles; il venait de sortir du collège des Centaures : fatigué de forêts, il rêvait de chevelures; las des gorges sauvages, il rêvait à des seins. L'abri féminin où l'enfermait sa mère devenait pour cet embusqué une sublime aventure : il s'agissait d'entrer, sous la protection d'un corset ou d'une robe, dans ce vaste continent inexploré des Femmes, où l'homme n'a pénétré jusqu'ici qu'en vainqueur, et à la lueur des incendies de l'amour. Transfuge du camp des mâles, Achille venait risquer ici la chance unique d'être autre chose que soi. Il appartenait pour les esclaves à la race asexuée des maîtres; le père de Dédamie poussait l'aberration jusqu'à aimer en lui la vierge qu'il n'était pas; les deux cousines seules se refusaient de croire en cette fille trop pareille à l'image idéale qu'un homme se fait des femmes. Ce garçon, ignorant des réalités de l'amour, commençait dans le lit de Dédamie l'apprentissage des luttes, des râles, des subterfuges; son évanouissement sur cette tendre victime servait de substitut à une joie plus terrible qu'il ne savait où prendre, dont il ignorait le nom, et qui n'était que la Mort. L'amour de Dédamie, la jalousie de Misandre refaisaient de lui le dur contraire d'une fille. Les passions ondoyaient dans la tour comme des écharpes de brise : Achille et Dédamie se haïssaient comme ceux qui s'aiment; Misandre et Achille s'aimaient comme ceux qui se haïssent. Cette ennemie musclée devenait pour Achille l'équivalent d'un frère; ce rival délicieux attendrissait Misandre comme une espèce de sœur. Chaque onde passant sur l'Ile apportait des messages; des cadavres grecs, poussés en pleine mer par des vents inouïs, étaient autant d'épaves de l'armée naufragée faute du secours d'Achille; des projecteurs le cherchaient au ciel sous un travesti d'astre. La gloire, la guerre, vaguement entrevues dans les brumes de l'avenir, lui apparaissaient maintenant comme des

maîtresses dont la possession l'obligerait à trop de crimes : il croyait échapper, au fond de cette prison de femmes, aux sollicitations de ses victimes futures. Une barque, grosse de rois, fit halte au pied du phare éteint qui n'était qu'un écueil de plus : Ulysse, Patrocle, Thersite, avertis par une lettre anonyme, avaient annoncé leur visite aux princesses; Misandre, complaisante tout à coup, aidait Dédamie à fixer des épingles dans la chevelure d'Achille : ses larges mains tremblaient comme si elles venaient de laisser choir un secret. Les portes grandes ouvertes firent entrer la nuit, les rois, le vent, le ciel plein de signes. Thersite soufflait, fatigué par l'escalier de mille marches, frottant entre ses mains ses genoux pointus d'infirme : il avait l'air d'un roi qui, par lésine, se serait fait son propre bouffon. Patrocle, hésitant devant ce furet caché à l'intérieur des Dames, tendait au hasard ses mains gantées de fer. La tête d'Ulysse faisait penser à une monnaie usée, rognée, rouillée, où se voyaient encore les traits du roi d'Ithaque : la main en auvent sur les yeux, comme au sommet d'un mât, il examinait les princesses adossées au mur comme une triple statue de femme; et les cheveux courts de Misandre, ses grandes mains secouant celles des chefs, son aisance, la lui firent prendre d'abord pour la cachette d'un mâle. Les marins de l'escorte déclouaient des caisses, déballaient, mêlées aux miroirs, aux bijoux, aux nécessaires d'émail, les armes qu'Achille sans doute allait se hâter de brandir. Mais les casques maniés par les six mains fardées rappelaient ceux dont se servent les coiffeurs; les ceinturons amollis se changeaient en ceintures; dans les bras de Dédamie, un bouclier rond avait l'air d'un berceau. Comme si le déguisement était un mauvais sort auquel rien n'échappait dans l'Ile, l'or devenait du vermeil, les marins des travestis, et les deux rois des colporteurs. Patrocle seul résistait au charme, le rompait comme une épée nue. Un cri d'admiration de Dédamie le désigna à l'attention d'Achille, qui bondit vers cette épée vivante, prit entre ses mains la dure tête ciselée comme le pommeau d'un glaive, sans s'apercevoir

que ses voiles, ses bracelets, ses bagues, faisaient de son geste un transport d'amoureuse. La loyauté, l'amitié, l'héroïsme cessaient d'être des mots servant aux hypocrites à travestir leur âme : la loyauté, c'étaient ces yeux demeurés limpides devant cet amas de mensonges; l'amitié serait leurs cœurs; la gloire leur double avenir. Patrocle rougissant repoussa cette étreinte de femme : Achille recula, laissa pendre ses bras, versa des larmes qui ne faisaient que parfaire son déguisement de jeune fille, mais donnaient à Dédamie une raison nouvelle de préférer Patrocle. Des œillades, des sourires interceptés comme une correspondance amoureuse, l'air penché du jeune enseigne à demi naufragé sous une houle de dentelles, changèrent le désarroi d'Achille en jalousie furieuse. Ce garçon vêtu de bronze éclipsait les images nocturnes que Dédamie conservait d'Achille, autant qu'un uniforme primait à ses yeux de femme le pâle éclat d'un corps nu. Achille se saisit maladroitement d'un glaive qu'il lâcha sur-le-champ, se servit pour serrer le cou de Dédamie de ses mains de fille, envieuse du succès d'une compagne. Les yeux de la femme étranglée jaillirent comme deux longues larmes; des esclaves intervinrent; les portes, se refermant avec un bruit de milliers de soupirs, étouffèrent les derniers hoquets de Dédamie; les rois déconcertés se retrouvèrent de l'autre côté du seuil. La chambre des Dames s'emplit d'une obscurité suffocante, interne, qui n'avait rien à voir avec la nuit. Achille agenouillé écoutait la vie de Dédamie s'échapper de sa gorge comme l'eau du goulot trop étroit d'un vase. Il se sentait plus séparé que jamais de cette femme qu'il avait essayé, non seulement de posséder, mais d'être : devenue de moins en moins proche à mesure qu'il resserrait son étreinte, l'énigme d'être une morte s'était ajoutée chez elle au mystère d'être une femme. Il palpait avec horreur ses seins, ses flancs, ses cheveux nus. Il se leva, tâtant les murs où ne s'ouvrait plus aucune issue, n'osant appeler Patrocle, de peur de l'obliger à rentrer dans cette tour pleine de pièges, sûr d'avoir laissé fuir l'unique chance d'être un dieu. Les

astres, la vengeance de Misandre, l'indignation du père de Dédamie s'uniraient pour le maintenir enfermé dans ce palais sans façade sur la gloire : ses mille pas autour de ce cadavre composeraient désormais l'immobilité d'Achille. Des mains presque aussi froides que celles de Dédamie se posèrent sur son épaule : stupéfait, il entendit Misandre lui proposer de fuir avant que n'éclatât sur lui la colère de ce père tout-puissant. Il confia son poignet à la main de cette fatale amie, régla son pas sur celui de cette fille à l'aise dans les ténèbres, sans savoir si Misandre obéissait à une rancune ou à une gratitude sombre, s'il avait pour guide une femme qui se vengeait ou une femme qu'il avait vengée. Des battants cédaient, puis se refermaient : les dalles usées s'abaissaient doucement sous leurs pieds, comme le creux mou d'une vague; Achille et Misandre continuaient de plus en plus vite leur descente en spirale, comme si leur vertige était une pesanteur. Misandre comptait les marches, égrenait à haute voix une sorte de chapelet de pierre. Une porte enfin s'ouvrit sur les falaises, les digues, les escaliers du phare : l'air, salé comme le sang et les larmes, jaillit au visage de l'étrange couple, étourdi par cette marée de fraîcheur. Avec un rire dur, Misandre arrêta le bel être ramassant ses jupes, déjà prêt à bondir, lui tendit un miroir où l'aube lui permettait de trouver son visage, comme si elle n'avait consenti à le mener au jour libre que pour lui infliger, dans un reflet plus effrayant que le vide, la preuve blême et fardée de sa non-existence de dieu. Mais sa pâleur de marbre, ses cheveux ondoyants comme la crinière d'un casque, son fard mêlé de pleurs collant à ses joues comme le sang d'un blessé, rassemblaient au contraire dans ce cadre étroit tous les futurs aspects d'Achille, comme si ce mince morceau de glace avait emprisonné l'avenir. Le bel être solaire arracha sa ceinture, défit son écharpe, voulut se débarrasser de ses mousselines asphyxiantes, mais craignit de changer en dégoût le dévouement de Misandre, s'il avait l'imprudence de se laisser voir nu. Un instant, la plus dure de ces deux femmes divines se pencha sur le monde, hési-

tant si elle ne prendrait pas sur ses propres épaules le poids du sort d'Achille, de Troie en flammes, et de Patrocle vengé, puisque aussi bien le plus perspicace des dieux ou des bouchers n'aurait pu distinguer ce cœur d'homme de son cœur. Prisonnière de ses seins, Misandre écarta les deux battants qui gémirent à sa place, poussa du coude Achille vers tout ce qu'elle ne serait pas. La porte se referma sur l'ensevelie vivante : lâché comme un aigle, Achille courut le long des rampes, dégringola des marches, dévala des remparts, sauta des précipices, roula comme une grenade, fila comme une flèche, vola comme une Victoire. Les pointes du roc déchiraient ses vêtements sans mordre sa chair invulnérable : l'être agile s'arrêta, dénoua ses sandales, offrit à ses plantes nues une chance d'être blessées. L'escadre levait l'ancre : des appels de Sirènes se croisaient sur la mer; le sable agité par le vent enregistrait à peine les pieds légers d'Achille. Une chaîne, tendue par le ressac, amarrait au môle la barque déjà toute trépidante de machines et de départ : Achille s'engagea sur ce câble des Parques, soutenu par les ailes de ses écharpes flottantes, brandissant son miroir dans le geste d'une Vérité qui ne serait qu'à moitié nue. Un bond hissa sur l'arrière de la barque cuirassée ce garçon, pareil en tout à l'image idéale qu'une fille se fait d'un dieu. Les marins s'agenouillèrent, s'exclamèrent, saluèrent de jurons émerveillés l'arrivée de la Victoire. Patrocle tendit les bras, crut reconnaître Dédamie; Ulysse secoua la tête; Thersite éclata de rire. Personne ne se doutait que cette déesse n'était pas femme.

II

PENTHÉSILÉE

Une nuit, ou plutôt un jour imprécis, tombait sur la plaine : on n'aurait pu dire en quel sens se dirigeait le crépuscule. Les tours ressemblaient à des rochers, au pied de montagnes qui ressemblaient à des tours. Cas-

sandre hurlait sur les murailles, en proie à l'horrible travail d'enfanter l'avenir. Le sang collait, comme du fard, aux joues méconnaissables des cadavres; Hélène peignait sa bouche de vampire d'un fard qui faisait penser à du sang. Depuis des années, on s'était installé là-bas dans une espèce de routine rouge, où la paix se mélangeait à la guerre comme la terre à l'eau dans les puantes régions de marécage. La première génération de héros qui avaient reçu la guerre comme un privilège, presque comme une investiture, moissonnée par les chars à faulx, fit place à un contingent de soldats qui l'acceptaient comme un devoir, et bientôt comme un sacrifice. L'invention des tanks ouvrit d'énormes brèches dans ces corps qui n'existaient plus qu'à la façon de remparts; une troisième vague d'assaillants se rua contre la mort; ces joueurs, misant à chaque coup leur maximum de vie, moururent enfin comme on se suicide, frappés par la bille en pleine case rouge du cœur. Le temps était passé des tendresses héroïques où l'adversaire était le revers sombre de l'ami. Iphigénie était morte, fusillée par ordre d'Agamemnon, convaincue d'avoir trempé dans la mutinerie des équipages de la Mer Noire; Pâris avait été défiguré par l'explosion d'une grenade; Polyxène venait de succomber au typhus dans l'hôpital de Troyes; les Océanides agenouillées sur la plage n'essayaient plus d'écarter les mouches bleues du visage de Patrocle. Depuis la mort de cet ami qui tout à la fois avait rempli le monde et l'avait remplacé, Achille ne quittait plus sa tente jonchée d'ombres : nu, couché à même la terre comme s'il s'efforçait d'imiter ce cadavre, il se laissait ronger par la vermine de ses souvenirs. De plus en plus, la mort lui apparaissait comme un sacre dont seuls les plus purs sont dignes : beaucoup d'hommes se défont, peu d'hommes meurent. Toutes les particularités dont il se souvenait en pensant à Patrocle : sa pâleur, ses épaules rigides, un rien remontées, ses mains toujours un peu froides, le poids de son corps croulant dans le sommeil avec une densité de pierre acquéraient enfin leur plein sens d'attributs posthumes, comme si Patrocle n'avait été vivant

qu'une ébauche de cadavre. La haine inavouée qui dort au fond de l'amour prédisposait Achille à la tâche de sculpteur : il enviait Hector d'avoir achevé ce chef-d'œuvre : lui seul aurait dû arracher les derniers voiles que la pensée, le geste, le fait même d'être en vie interposaient entre eux, pour découvrir Patrocle dans sa sublime nudité de mort. En vain, les chefs troyens faisaient annoncer à son de trompe de savants corps-à-corps dépouillés de l'ingénuité des premières années de guerre : veuf de ce compagnon qui méritait d'être un ennemi, Achille ne tuait plus, pour ne pas susciter à Patrocle des rivaux d'outre-tombe. De temps à autre, des cris résonnaient; des ombres casquées passaient sur le mur rouge : depuis qu'Achille s'enfermait dans ce mort, les vivants ne se montraient à lui que sous forme de fantômes. Une humidité traîtresse montait du sol nu; le pas d'armées en marche faisait trembler la tente; les pieux oscillaient dans cette terre qui ne donnait plus prise; les soldats réconciliés luttaient avec le fleuve s'efforçant de noyer l'homme : Achille pâle entra dans ce soir de fin de monde. Loin de voir dans les vivants les précaires rescapés d'un raz de mort menaçant toujours, c'étaient les morts maintenant qui lui paraissaient submergés par l'immonde déluge des vivants. Contre l'eau mouvante, animée, informe, Achille défendait les pierres et le ciment qui servent à faire des tombes. Quand l'incendie, descendu des forêts de l'Ida, vint jusque dans le port lécher le ventre des navires, Achille prit contre les troncs, les mâts, les voiles insolemment fragiles, le parti du feu qui ne craint pas d'embrasser les morts sur le lit de bois des bûchers. D'étranges peuplades débouchaient de l'Asie comme des fleuves : gagné par la folie d'Ajax, Achille égorgea ce bétail sans même y reconnaître des linéaments humains. Il envoyait à Patrocle ces hordes destinées aux chasses de l'autre monde. Les Amazones parurent; une inondation de seins couvrit les collines du fleuve; l'armée frémissait à cette odeur de toisons nues. Toute sa vie, les femmes avaient représenté pour Achille la part instinctive du malheur, celle dont il

n'avait pas choisi la forme, qu'il devait subir, ne pouvait accepter. Il reprochait à sa mère d'avoir fait de lui un métis à mi-chemin entre le dieu et l'homme, lui ôtant ainsi la moitié du mérite qu'ont les hommes à se faire dieux. Il lui gardait rancune de l'avoir tout enfant mené aux bains du Styx pour l'immuniser contre la peur, comme si l'héroïsme ne consistait pas à être vulnérable. Il en voulait aux filles de Lycomède de n'avoir pas reconnu dans son travesti le contraire d'un déguisement. Il ne pardonnait pas à Briséis l'humiliation de l'avoir aimée. Son glaive enfonça dans cette gelée rose, trancha des nœuds gordiens de viscères; les femmes hurlantes, enfantant la mort par la brèche des blessures, s'empêtraient comme des chevaux de corrida dans l'échevellement de leurs entrailles. Penthésilée se dégagea de ce monceau de femmes piétinées, dur noyau de cette pulpe nue. Elle avait baissé sa visière pour qu'on ne s'attendrît pas en regardant ses yeux : elle seule osait renoncer à la ruse d'être sans voiles. Carapacée, casquée, masquée d'or, cette Furie minérale ne gardait d'humain que ses cheveux et sa voix, mais ses cheveux étaient d'or, de l'or sonnait dans cette voix pure. Seule d'entre ses compagnes, elle avait consenti à se faire couper le sein gauche, mais cette mutilation n'était qu'à peine sensible sur cette gorge de dieu. On traîna par les cheveux les mortes hors de l'arène; les soldats firent la haie, muant le champ de bataille en champ clos, poussant Achille au centre d'un cercle où le meurtre était pour lui la seule issue. Sur ce décor khaki, feldgrau, bleu horizon, l'armure de l'Amazone changeait de forme avec les siècles, de teinte selon les projecteurs. Avec cette Slave qui faisait de chaque feinte un pas de danse, le corps-à-corps devenait tournoi, puis ballet russe. Achille avançait, puis reculait, rivé à ce métal qui contenait une hostie, envahi par l'amour qu'on trouve au fond de la haine. De toute sa force, il lança son glaive, comme pour rompre un charme, creva la mince cuirasse qui interposait entre cette femme et lui on ne sait quel pur soldat. Penthésilée tomba comme on cède, incapable de résister à ce viol

de fer. Des infirmiers s'élançaient; on entendit crépiter la mitrailleuse des prises de vues; des mains impatientes écorchaient ce cadavre d'or. La visière levée découvrit, au lieu d'un visage, un masque aux yeux aveugles que les baisers n'atteignaient plus. Achille sanglotait, soutenait la tête de cette victime digne d'être un ami. C'était le seul être au monde qui ressemblait à Patrocle.

MARGUERITE YOURCENAR.

REVUE DE LA QUINZAINE

LES POEMES

Noël de la Houssaye : *Eloges des Statues,* Charles Courmont. — Fernand Lot: *Instants d'affluence.* — George Bonnamour : *La Cendre des Jours,* La Caravelle. — Fernand Lame : *Derniers poèmes,* La Revue des Poètes. — J.-R. Fiechter: *Les chants du Carmel,* Corrêa. — Jean Cayrol: *Ce n'est pas la mer,* Cahiers du Fleuve. — Edmond Humeau: *L'Amour en fête,* Les Cahiers du Journal des Poètes.

Auteur du *Premier Livre* et du *Second Livre des Odes Pindariques,* d'un *Boccage des Valois,* du *Verger d'Arsinoë,* M. Noël de la Houssaye, qui eût envié le destin, la langue des poètes du XVIe siècle, se donne l'illusion du passé qu'il aime en composant des poèmes comme il les eût écrits s'il avait vécu leur contemporain. Dans les **Eloges des Statues,** l'archaïsme volontaire est tempéré de locutions familières et de dictions aisées dont l'usage ajoute au charme des tours plus anciens. Il y a là quelque chose qui apparaît moins guindé, d'autant que la technique du vers est moins serrée, elle aussi. Auprès des statues du célèbre Narcisse napolitain:

Tu ris d'être vivant,
D'écouter dans le vent
La Nymphe... et de prétendre
Au seul cristal mouvant...
Et de savoir t'attendre!

et de l'Antinoüs de Bénévent, pour une sigille [ainsi dit-il], de terre cuite d'origine carthaginoise, il compose des poèmes à forme d'ode traditionnelle, mais il n'en est pas le prisonnier. Témoin les pièces intitulées *Stances, Intérieur, Enigme, De Gloria,* et cette *Dédicace* au souvenir du poète Georges Hain:

Chère AME, à toi ces fleurs! Tant de fleurs te sont dues,
Tant de jeux, tant de pleurs, pour bercer ton sommeil,

Que j'ai cueilli ces mots dans les champs du soleil
Et que je mêle en eux mes larmes éperdues.

Il y a mieux ici que le caprice d'un raffiné, le sentiment profond des pertes amies, et déjà un peu l'attente attristée de l'inévitable.

Dans **Instants d'Affluence,** par M. Fernand Lot, certains quatrains — chaque poème est un quatrain — ont cette puissance secrète d'évocation ou de suggestion que l'on trouve aux poèmes japonais que l'on a tant cherché à imiter durant quelques années. Je trouve aux quatrains de M. Lot un charme infiniment plus subtil parce que, précisément, il ne s'est pas soucié de rivaliser avec qui que ce soit. Il est lui, et lorsqu'une influence est perceptible, elle est subie et non désirée, et c'est, garantie de réserve et de précision, celle du Jean Moréas des *Stances,* celle plus subtile encore et plus insaisissable, dans sa diaphanéité suggestive, de Stéphane Mallarmé. *Carpe Diem:*

Cueille le jour et mets-le dans un vase,
Tige feuillue et fleurs de fruits mêlées.
Qu'il vive un peu, — au moins toute ta vie.
Et s'il se peut, qu'il dure davantage.

Je vois mal ce que le poète gagne, dans des poèmes qui valent par l'exactitude d'une impression à suggérer, lorsqu'il renonce à l'appui de la rime, et j'avoue, pour ma part, que ma satisfaction est plus complète à lire, conclusion ou « morale » du recueil, le quatrain *Ame.*

Tout passera, mon cher amour, oiseaux et villes,
Et ces larges pays que nous voulons connaître,
Et la mer, les cieux mêmes! Tout... hormis peut-être
Ce pur rayon de pleurs qui joint nos cœurs mobiles.

Certes je m'explique, j'admets toute liberté, mais dans le ciselement d'un joyau menu, une technique la plus rigoureuse prend tout son prix.

C'est une joie d'ouvrir un recueil de vers dont les pages initiales sont un hommage au souvenir des poètes, ses aînés, que l'auteur a connus, qu'il fréquentait. **La Cendre des**

Jours, de George Bonnamour, s'ouvre sur des portraits, *in memoriam,* de François Coppée, de Jean Moréas, de Théodore de Banville, de Paul Verlaine. Trois autres portraits de même sorte y sont joints: *le Tribun,* dédié à Aristide Briand, un ami très cher qui collabora avec M. George Bonnamour et dont il vient d'apprendre la mort, et enfin *En lisant Gérard de Nerval,*

> Poète vagabond, Prince de la Bohème,
> Pauvre toujours, et fier, et digne de toi-même,
> Doux rêveur égaré...

C'est ainsi partout et toujours, la muse de M. George Bonnamour est simple et marche d'une allure modeste; elle ne tient pas qu'on la remarque. La *Musa Pedestris* a pour avantage de ne chercher jamais, quand elle est naturelle et sincère, à s'en faire accroire. Elle se donne pour ce qu'elle est, on en pensera ce qu'on voudra. Ce n'est pas, en tous cas, maladresse chez M. G. Bonnamour que ce manque d'envolée lyrique, souffle ou emphase, mais une préférence réfléchie. Ses poèmes abondent en phrases longuement déroulées sur un ensemble de dix ou quinze vers, sans aucun embarras, sans hésitation, et ce n'est pas un mince mérite d'y réussir, *le Billet Doux,* la fin de *Nativité,* par exemple:

> Derrière leurs volets, les heureux de la vie
> L'écouteront gronder en tremblant de terreur,
> Mais lui, devenu Roi de cette multitude,
> Dont il devra subir jusqu'à la lassitude
> Les excès, la fureur et les vains engouements,
> Entouré de bourreaux, conscients ou déments,
> N'ayant fait, au total, que changer de misère,
> Rongé par le remords, captif qui désespère
> De voir tomber un jour les murs de sa prison
> Et qui redoute, hélas! avec quelque raison,
> Par un juste retour de ces sortes de choses
> Qu'un supplice succède à tant d'apothéoses,
> Il vivra dans la peur d'un fatal attentat
> Ou d'un gibet dressé sur quelque Golgotha!

Quelquefois le poète est plus familier et admet quelque humeur plaisante, comme aux derniers vers de la *Lettre de Cauterets,* qui est, entre les autres, en son genre, un morceau parfait.

Fernand Lame était, de son vivant, un universitaire remarqué, ami des lettres, et fort apprécié, paraît-il, par Jean Richepin qui annonça son unique volume, *Toiles et Bronzes* « par son buccin ». Il connut le succès d'une matinée littéraire où « d'impeccables diseurs » interprétaient ses vers. Ce volume est épuisé. Aujourd'hui la Revue des Poètes et ses amis ont la pensée de publier les **Derniers Poèmes** qu'il ait écrits, surtout pendant les années d'une maladie qui l'empêcha de poursuivre son labeur de professeur au lycée et à la Faculté des Lettres de Dijon. On ne peut que rendre hommage à la piété de ceux qui restent fidèles à son souvenir. L'art, l'inspiration manquent un peu à ce recueil, correct, appliqué, d'élève attentif à l'enseignement des Muses, mais à qui la force et la personnalité lyriques font défaut.

> Maintenant que, sorti de son obscur sommeil,
> Brille dans le ciel neuf l'orbe neuf du soleil,
> Je voudrais voir, aux champs où le bourgeon éclate,
> Poindre du blé naissant la tête délicate,
> Et sur l'arbre, éveillé d'une trompeuse mort,
> Fleurir, rose et neigeux, l'espoir de fructidor.

C'est moins savant que Delille, mais cela procède de son système, fort heureusement périmé.

M. J. R. Fiechter, s'inspirant de versets bibliques dans ses **Chants du Carmel,** s'écrie:

> Je vois une telle pourriture
> Au fond de toutes les créatures,
> J'exècre tant ma propre nature
> Que je hais même mon écriture,
> Témoin muet de mon imposture...

Sans doute il exagère, car je ne sais s'il s'en impose à lui-même, il ne s'impose guère encore à autrui. Je me l'imagine assez jeune, et, s'il vit, comme je crois, en Egypte, peu rompu aux mélodieuses subtilités, aux ressources infinies de la langue française. C'est un élève en train d'acquérir les moyens de s'exprimer. Je souhaite, lorsqu'il y parviendra, qu'il trouve à son recueil futur un titre aussi impressionnant.

La rhétorique ancienne apprenait, autour d'une pensée

le plus souvent banale, à construire, à enchaîner des phrases ronflantes et rouleuses de mots bien sonores. Une rhétorique nouvelle, et qui donne déjà certains signes d'épuisement, nous a étonnés tout d'abord, lorsque, butée à un mot choisi au hasard, elle relie d'une façon plus arbitraire que logique, mais avec toute l'audace d'une ignorante fatuité, d'autres vocables, indépendants de leur sens propre, simplement parce que le premier mot prononcé, on ne sait pourquoi, suggère les autres au souvenir. Des poètes ingénus et nouveaux sont assez volontiers partisans de cette facile originalité. M. Jean Cayrol montre bien dans certaines parties de **Ce n'est pas la mer** que sa nature foncière l'amènerait au respect des traditions fâcheuses, peut-être autant que des bonnes, mais il a lu, il lit ses contemporains, et je ne l'en blâme pas, loin de là. Il a le tort de chercher un peu trop à faire comme eux, et son livre incertain, malgré de fraîches qualités, est hybride et déconcerte.

Chez M. Edmond Humeau, qui porte **l'Amour en Tête** sans qu'il en soit grisé, plus de sûreté le soutient et le guide. Il crée des images selon des procédés en vogue, mais du moins il a eu souci de se rendre maître des procédés. Il est étrange que les livres de ces poètes libérés des anciennes entraves, à ce qu'ils se figurent, et dont l'œuvre en ferait souhaiter la persistance, se ressemblent entre eux à tel point qu'il est, presque toujours, malaisé de les distinguer entre eux. Avec le talent vigoureux dont fait montre, quand il lui plaît, M. Edmond Humeau, il doit être possible, semble-t-il, de dégager d'un tel ensemble un peu confus une vraie originalité.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Charles Silvestre : *La roue tourne*, librairie Plon. — Odette Valence : *Colons sans colonie*, Flammarion. — Karen Bramson : *Lueur dans les ténèbres*, Flammarion. — O. P. Gilbert: *Fièvre blanche*, Gallimard. — Francis de Miomandre: *Le Zombie*, Ferenczi. — Marion Gilbert: *L'Ornière*, Ferenczi. — Claude Orly : *L'erreur*, Albin Michel. — Mémento.

Les derniers ouvrages de M. Charles Silvestre amorçaient un renouvellement. L'auteur s'y débattait avec sa matière, parfois maître d'elle, parfois surmonté par elle. Le pathétique, là-dedans, c'était l'ouvrier; mais on restait dans l'in-

certitude: peu d'hommes sont de force à jouer deux personnages différents. C'est fait, cette fois, et **La roue tourne** annonce, peut-être, un de nos plus originaux prosateurs. Il n'est ni tout à fait vériste, ni tout à fait idéaliste, mais des vérités qu'il rehausse ou déforme, il dégage une vérité idéale, une vérité de second plan, globale et stylisée, dont il faudra se servir quand on voudra expliquer notre époque. Qu'on voie, par exemple, page 72, comment l'ingénue Simone perçoit la vie moderne: ce sont les chatoiements de M. Jean Giraudoux, mais non plus sur un ru léger — à fond d'or, il est vrai — sur la masse dense d'un grand fleuve. L'ingénue Simone, donc, puisque ingénue il y a, est la fille d'une drôle de mère, et se trouve tout entourée de prétendants. Le seul vers lequel elle se penchera, consentira d'incliner sa blancheur (on ne peut la posséder, car elle est moins corps que fluide aérien, vapeur qui danse) sera le plus vieux, le plus terne, le plus humble: le poète, celui qui, comme elle, ignore les choses d'en bas. Sous cette pure idylle, les forces matérielles s'intriguent et se tortillent comme grouillement de vers: cette mère — magnifique — et de non moins magnifiques gagneurs d'argent, les gens « sensés ». La roue tourne, aimantée alternativement par ces deux pôles: le bon sens à visées pratiques, et la déraison désintéressée. Pas un de nos sentiments, pas une de nos beautés et de nos laideurs qui ne reçoive, au passage, un fulgurant zig-zag de lumière. J'ai apparenté ces éclairages brusques à ceux de Sand. Mais s'il me fallait, cette fois, trouver une filiation à la nouvelle manière de l'auteur, si français que soit son art, je dirais: Botticelli.

Le héros de Mme Odette Valence, dans **Colons sans colonies**, appartient à la famille des jeunes premiers de M. Paul Morand, du temps que l'auteur de *Lewis et Irène* donnait dans le paulmorandisme: forts buveurs de cocktails, danseurs consommés, dansant leur vie comme une enfance sans tuteurs. Autour d'eux, le monde se faisait pénétrable comme un nuage: serviteurs stylés et machinerie scientifique, argent facile, tâches professionnelles peu astreignantes. Ayant supprimé la pesanteur terrestre, ils bondissaient dans l'illimité, vaguement en quête d'une règle — d'une hyper-règle —

qu'ils n'avaient, au fond, aucune envie de trouver. C'étaient proprement des néroniens. Mme Valence nous explique que celui de son livre l'était devenu à cause des colonies où il avait pris naissance et grandi, parmi la démesure. Rentré dans l'étriquement de l'Europe, il y apporte des humeurs de fauve en cage. Une règle s'offre bien, sous les espèces d'une petite bourgeoise de France, et, par intermittences, il fait effort pour s'adapter à elle. Mais aucune ivrognerie ne se guérit, à un certain degré, ni celle de l'alcool, ni celle de l'individualisme exaspéré. Il n'a qu'une ressource: se tuer. De la façon dont le roman était parti, c'était logique, et c'est correctement amené. Néron est de tous les temps et de tous les climats. Pas de petit d'homme qui n'en contienne le germe. Refoulé à l'ordinaire, il n'a liberté de s'épanouir qu'à dates fatidiques, quand il y a un gros abcès à débrider. Son jeu joué, il s'effondre: le dieu virtuel retombe au malade ou subit la contrainte sociale. Les héros de l'An II engraissent, dorés sur tranches, en maréchaux de l'Empire; en Russie, un homme de trente ans, ses ardeurs éteintes, devient vieillard; ceux qui avaient vingt ans, chez nous, aux Saturnales de l'Armistice, quand croulaient nos gérotoncraties, peinent durement, s'ils n'ont été rejetés de la zone des grandes activités ou oisivetés brillantes, pour assurer à leur âge mûr des garanties à l'ombre d'une gérontocratie nouvelle, plus exclusive, plus jalouse, plus féodale. Des coteries se sont hissées à l'élite; pas un type de surhomme n'a surgi. En ce qui concerne les colonies, mises ici en cause ,je ne les crois pas si nocives. A qui naît fort et sain, elles ajoutent; elles ne font mal qu'aux mal venus. Autrement dit, ce qu'a traité Mme Odette Valence, avec tout le talent souhaitable, n'est pas généralité, mais cas d'exception.

Autre roman néronien: **Lueur dans nos ténèbres,** par Mme Karen Bramson. Il est mené avec une grande sûreté de main, un grand souci d'aller plus loin que la noce chic de Londres, pas très différente de celle de Paris: monotonie du péché, les sermonnaires ont usé ce thème jusqu'à la corde. Ce qui diffère, c'est la méthode pour fracturer l'au-delà. Les Français la trouveront primaire; elle est spécifiquement

anglo-saxonne, anti-latine, et sœur de celle d'Annie Besant dans la mystique (avec les mêmes ressouvenirs hindouistes), de Maxwell dans l'électro-magnétisme, de Disraëli dans la politique. Un empirisme entêté, où nous essayerions de la logique ou de la fantaisie; il faudrait aller chercher dans les ombres de la préhistoire les raisons de ce désaccord foncier. Quoi qu'il en soit, la jeune Anglaise fêtarde, fille de colonial (encore!) en qui s'est réincarné le sombre génie de la reine Elisabeth, tue son amant, un beau métèque aux cheveux bleus, désole son père, sombre dans le désespoir, et nous n'en sommes pas plus avancés. Je n'attendais pas que Mme Bramson soulevât le voile d'Isis, mais qu'elle nous aidât à mieux connaître nos ignorances et nos impuissances; je lui en veux un peu de n'y avoir pas tâché plus sérieusement.

La sorcellerie antillaise répond, comme la bête à l'ange, au Karma brahmaniste. Elle est génératrice d'horreur, et l'Européen y perd pied; le vol de chauve-souris de l'irrévélé le frôle, il ne sort jamais indemne de ces rencontres. Pour avoir imprudemment amené sa femme à Haïti, en recrudescence de la magie nègre (elle a ses hauts et ses bas), le capitaine de vaisseau Lorcy — dans **Fièvre blanche,** par M. O.-P. Gilbert — gâte leur amour, se diminue lui-même, abîme une belle amitié. Un de ses sous-ordres, qui débutait avec foi, se désoriente; un vieux curé missionnaire se fait massacrer. Rien ne nous est dit de « ce qui ne doit pas être dit ». Mais l'air saturé de maléfices qu'on respire à leur voisinage, comme il ôte l'assurance aux acteurs du drame, nous casse les nerfs. On est plus humilié que le commandant Lorcy, le héros de Mme Odette Valence, l'héroïne de Mme Karen Bramson. Ils tentaient l'escalade du divin, niable après tout, surtout dans les voies par où ils l'abordent; ici, nous pataugeons dans une obscurité *créée par des hommes,* impuissants devant des forces *déchaînées par des hommes.* Cette race, en cherchant à tâtons la liberté, a inventé le démoniaque; tout notre savoir s'émousse dessus comme un sabre sur l'eau courante. C'est palpable. Ce doit être incompréhensible, et nous ne comprenons pas. On est pris d'un vertige que les plus effroyables exhibitions du Grand-Guignol n'atteignent pas.

Le Zombie, par M. Francis de Miomandre, est un être humain, vivant ou mort (mais, dans ce cas, rappelé de la tombe) que le sorcier noir dépersonnalise à son profit, et qu'il emploie à ses fins. Imaginez un tel sorcier à Paris; un blanc ainsi soumis à son empire; une jeune fille assez portée vers l'irréel pour s'éprendre de ce fantôme animé et lui insuffler la super-existence de l'amour, un minimum de véridicité plausible sur tout cela, et figurez-vous le conte de fées délicieux, reposant, hors de nos miasmes, qu'a pu tisser la fantaisie de M. Francis de Miomandre... Les voilà, les vraies routes du seul divin, du seul pays de l'esprit qui nous soit accessible.

Dans un pays, derrière **L'Ornière** d'un chemin creux qu'on voit de son château normand, Mlle Alnin de la Mazure a été violée, un soir d'orage, par son voisin le hobereau Fortembosc. Cette vilaine action amènera la ruine du bonhomme et le triomphe de la petite châtelaine qui risquait, sous telle fouaillée, de tomber au rang d'ancienne-riche-nouvelle-pauvre. Elle passe des marchés, s'adonne à l'élevage, *gagne beaucoup d'argent.* Elle rajuste, pour son compte, ce que la guerre a coupé en deux: fortune et haute bourgeoisie. Ce viol, ces gros sous remués avec l'âpreté des côtes de la Manche, la « race » qui n'est race que grâce à ces gros sous lui permettant de se hisser par-dessus la canaille, ce sont des matériaux aussi bons que d'autres à bâtir un roman. Je ne sais pourquoi j'éprouve quelque gêne de les trouver employés dans l'œuvre de Mme Marion Gilbert. Certaines causes nobles ne veulent pas, pour leur défense, de certaines armes. Qu'un talent, à leur service, noble aussi, soit obligé par la bassesse du temps d'y avoir recours, on en conclut malgré soi qu'elles sont perdues. Elle n'aura pas d'enfant, ni du viol, ni ensuite, la victime victorieuse. Son triomphe stérile confirme l'agonie de ce qu'elle représentait.

Et voici **L'Erreur,** par M. Claude Orly, « ou la double méprise », comme on eût ajouté au XVIIIe siècle. En effet, Nicole Saurier et le substitut Saurier, son mari, qui pourraient vivre si tranquilles, empoisonnent leur existence en se vouant à la réhabilitation d'un bagnard qu'ils estiment innocent et dont on apprend, à l'avant-dernière page, qu'il est réellement coupable. Les pages qui amènent à ce dénouement-surprise sont

très « Misérables » du père Hugo. Elles ont l'air, aussi, d'un éclat de rire enragé sur les sensibleries que lesdits *Misérables* ont injectées, pendant plus de cinquante ans, à la pensée française.

Mémento. — *Une fourmi ouvrière,* par Mme Neel Doff (Au Sans Pareil) se compose d'esquisses des paysans des Flandres, de leurs enfants, surtout. Le trait est d'une magistrale finesse. Peiner, pâtir, être à plaindre, voilà le destin de ces pauvres gens. — Les mots d'enfants ressemblent aux mots historiques: les trois quarts sont inventés ou arrangés après coup. Il en est d'exquis dans *Arabelle* par Mme Marie-Anne Commène (Gallimard), biographie d'une petite fille corse, et ensuite récit à la Mérimée des amours de sa compagne, un peu plus âgée qu'elle. L'unité du livre serait, par dessous cette bifurcation, dans le néronianisme commun à l'enfant impubère et à l'amoureuse. Deux superbes sauvagesses. L'aînée tue son amant qui a contrevenu à son code intransigeant... Avec cette raideur, cet aigu dont nous voilà entichés, on campe de beaux types littéraires, mais on prépare — on nécessite — le retour à la jungle.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Madame Sans-Gêne, quatre actes de Victorien Sardou, à la Comédie-Française.

Au printemps dernier, lors de la reprise à l'Odéon de *Divorçons,* rêvant un peu sur le théâtre de Sardou, je me demandais ici même s'il n'y avait point ,dans la production de cet auteur si fécond, quelque petit ouvrage privilégié qui fût digne de persister dans le répertoire de la Comédie-Française. Je ne m'attendais guère alors de voir, sitôt après, **Madame Sans-Gêne** s'y installer.

C'est avec une extrême curiosité que j'ai assisté à la représentation de cette célèbre comédie. Je ne l'avais auparavant vue qu'une seule fois, il y a très longtemps, dans mon enfance, à la création de la pièce par Réjane, lors de la première série de ses représentations. J'en gardais un souvenir confus, inégal, comme une peinture à demi effacée, où certaines parties se sont totalement abolies, tandis que d'autres conservent intacte leur fraîcheur primitive. Et comme, dans ce grand intervalle de temps, je n'ai pas eu l'occasion de la lire, et qu'il ne m'en restait qu'une idée fort vague, je me demandais, comme tout le monde, si la

Comédie-Française était qualifiée pour reprendre cette pièce, qui avait triomphé à l'ancien Vaudeville de Porel, et qui depuis avait continué sa carrière sur le boulevard.

L'événement semble avoir démontré qu'il fallait répondre affirmativement à cette question, puisqu'en effet la pièce rencontre la réussite dans le nouveau cadre où elle s'établit. Mais, puisque la question s'est posée, et puisque l'on a, depuis, dit maintes fois que *Madame Sans-Gêne* se trouvait déplacée sur cette auguste scène, je me sens invité à rechercher s'il y a des traits où se distinguent des autres les ouvrages qui sont destinés à la Comédie-Française.

Si l'on considère que la Comédie-Française est avant toutes choses une troupe d'acteurs, on peut dire qu'une pièce lui convient quand elle rentre dans les possibilités d'interprétation de cette troupe. C'est l'une des plus riches que l'on puisse rencontrer où que ce soit; on la voit constituée d'éléments dont le moins qu'on puisse dire — si on a le dessein d'être équitable et de ne flatter personne — c'est que leur valeur moyenne se rencontre à un niveau très élevé.

Malgré son étendue et sa qualité, on ne doit cependant pas croire que cette troupe puisse tout aborder. Ses moyens d'expression trouvent leurs limites dans la destination qu'elle s'est donnée à elle-même, en se constituant. La Comédie-Française, en effet, s'est consacrée à un art sérieux (si l'on permet que je confère au mot *sérieux* le sens même auquel on songe, lorsque l'on oppose l'opéra bouffe à l'opéra sérieux). Il en résulte que les grands acteurs bouffons, qui sont la joie d'une époque, ne sauraient être admis dans ses rangs.

Peut-être serait-il plus facile, ou tout au moins plus prompt, de citer des acteurs bouffons que de définir le genre où ils s'exercent. Et si je cherche des noms de comédiens de cette sorte, c'en est d'autrefois qui me viennent d'abord à l'esprit: ceux qui étaient en vogue dans ma jeunesse: Baron, Brasseur, Guy, Lavallière, correspondent exactement à cette idée d'un art bouffe qui, semble-t-il, ne saurait être pratiqué à la Comédie, malgré la part de bouffonnerie qu'on trouve chez Molière même. Mais cela, c'est une autre question.

Cette évocation accomplie, il faut un effort d'imagination pour discerner que certains acteurs tiennent aujourd'hui les mêmes emplois que les illustres que je viens de citer: Koval, Michel Simon, Arletty, Mistinguett, qui joua précisément *Madame Sans-Gêne,* Pauline Carton, appartiennent exactement à cette grande catégorie des bouffons, et l'on ne pourrait admettre, malgré leur très grand talent, qu'ils s'adjoignissent à la troupe dont nous parlons.

Ceci étant posé, il va de soi que le genre où excellent ces artistes, et qui est la comédie légère, généralement mêlée de couplets, ne pourrait en aucune sorte convenir à la Comédie-Française, alors même que l'on aura établi chez elle une fosse d'orchestre.

A côté des acteurs bouffons, il en est d'autres qui ne peuvent pas non plus se joindre aux Comédiens-français. Ce sont ceux dont le registre est tellement étendu qu'il va de la bouffonnerie au sérieux. Telle était précisément Réjane, qui joignait à la plus profonde humanité un côté de fantaisiste non indigne d'une bouffonne. Telle est aussi Jeanne Granier, qui, douée de tout ce qu'il faut pour jouer une partie du répertoire de la Comédie-Française, peut aussi bien faire un numéro de revue ou tenir pendant toute une soirée un personnage à accent étranger — ce qui frôle la bouffonnerie, et qui m'amène à dire qu'une pièce comme *Education de Prince,* de Donnay, où l'un des protagonistes parle avec un accent ne saurait convenir à la Comédie. Ce qui nous donne déjà deux catégories d'ouvrages qui répondent à la question posée.

Quant à *Madame Sans-Gêne,* comédie dont on ne cache point qu'elle fut spécialement écrite pour Réjane, n'a-t-elle pas été composée de telle sorte que les moyens bouffons de cette admirable artiste y trouvassent l'occasion de se manifester. On soutiendrait difficilement le contraire, et par conséquent, en appliquant les petites règles que nous venons de formuler, on devrait être amené à dire que dans la mesure où *Madame Sans-Gêne* est une pièce bouffe ou bouffonne, elle ne saurait convenir à la Comédie. Cependant, puisque la Comédie possède à l'heure présente, en Mme Dussane, une artiste qui, — tant par la fréquentation habi-

tuelle des bouffonneries molléresques que par une intelligence qui lui permet de faire tout ce qu'elle veut, — est à même de s'attaquer à ce rôle redoutable, elle aurait eu grand tort de ne pas en saisir l'occasion. Mais il ne faudrait pas que l'heureux succès de cette tentative créât un précédent trop souvent imité, et je crois qu'on ne doit pas oublier à l'avenir que ce qui a été écrit pour des bouffons ne saurait paraître dans le Temple.

Ne devrait pas y paraître, non plus, ce qui est dénué d'un certain style littéraire. Encore qu'il ait été trente ans académicien, je ne crois pas qu'on puisse dire de Sardou qu'il soit un très bon écrivain. Il lui manque un certain sentiment de la langue, sans lequel celui qui se mêle d'écrire ne saurait jamais être pris en très grande considération. C'est un point que je me propose d'étudier avec plus de soin le jour où j'en aurai le loisir, et où j'aurai été mis à même de lire son théâtre, dont la publication d'ensemble vient, je crois, d'être entreprise pour la première fois.

Il me semble cependant que cet auteur, encore qu'il ne soit pas doué d'un grand style, n'est jamais incorrect, ce qui est déjà beaucoup. Surtout si l'on considère que dans ces derniers temps, parmi les auteurs que la Comédie a accueillis, on en vit qui, quels que fussent leurs mérites d'homme de théâtre — je ne nommerai personne — étaient de fort mauvais écrivains, usant d'un langage non seulement critiquable, mais positivement ignoble. En sorte qu'on peut se demander si aujourd'hui le manque de tenue littéraire constitue encore un trait qui autorise à dire qu'un ouvrage sera déplacé chez Molière. J'avoue que c'est là, de beaucoup, ce qui me semble le pire, et je préférerais voir alterner avec *Madame Sans-Gêne* une opérette de Duvernois, auteur qui du moins a du style, plutôt qu'un de ces ouvrages à prétention, dus à la plume de l'un des auteurs à qui je pense.

Ceci dit, je ne crois pas avoir épuisé la question de savoir à quoi se distinguent les ouvrages dont on peut dire qu'ils ne sont pas Comédie-Française. A peine ai-je entamé ce sujet qui n'est pas dénué d'un petit intérêt de curiosité byzantine. Peut-être le hasard me fournira-t-il l'occasion d'y pénétrer un peu plus avant.

PIERRE LIÈVRE.

PHILOSOPHIE

Julien Pacotte: *La pensée technique*, Alcan, 1931; — *La connaissance*, ibid., 1934. — M. Hirschkopf: *La renaissance spirituelle de l'humanité*. Presses Universitaires de France, 1934. — Eugène Dévaud: *La pédagogie scolaire en Russie soviétique*. Desclée-de Brouwer, Paris, 1932. — Patrice Georgiadès: *De Freud à Platon*, Bibl. Charpentier, Fasquelle, 1934. — Emile Lubac, *Le cycle de l'inconscient*. Alcan, 1934.

M. **J. Pacotte,** penseur belge, docteur ès sciences, considère la mathématique comme la fonction par excellence de la raison. Après s'être demandé, dans un ouvrage antérieur (*La pensée mathématique,* Alcan), à quelles conditions les mathématiques s'appliquent à la nature, il en est venu à poser le problème de la valeur de la technique: celle-ci n'est pas seulement science appliquée, mais aussi condition de savoir; il faut donc faire une place à la logique de l'action et à l'humanisme dans la théorie de la connaissance. L'étude de M. Pacotte sur l' « idée de science de la technique » a paru dans la *Revue Philosophique;* elle s'éclaire, dans l'ouvrage sur *La connaissance,* des jugements exprimés par l'auteur sur l'ensemble des fonctions théoriques. On a été injuste, en général, envers la technique, sous prétexte qu'elle a valeur d'outil. Mais elle est aussi un fait. Pourquoi ne considérerait-on pas ce fait comme un objet de science pure? A la différence des physiciens et des naturalistes, « historiens et sociologues reconnaissent dans la technique une activité qui peut être étudiée d'une manière spéculative comme toute autre activité humaine » (145).

Science et technique, M. **Hirschkopf,** venu à la réflexion par la médecine et par le spectacle de la crise contemporaine, les regarde comme issues de la raison. Mais la paix est en danger. Elle ne saurait être sauvée que par une renaissance spirituelle de l'humanité, qui requiert une même religion pour tous les peuples. D'où cette singulière formule: « La religion ne peut être qu'une et scientifique » (73). En effet, nous concevons que la volonté divine s'identifie à l'évolution de la nature et de l'histoire ou au progrès. Idéal d'un judaïsme libéral et rationaliste.

Beaucoup plus explicitement, l'idéal soviétique est technicien autant que rationnel. Il n'isole ni la pensée, ni le savoir, de l'organisation sociale: « Lutter et construire », ce sont

deux buts indiscernables, tandis que la tradition rationaliste et révolutionnaire en France demeura longtemps critique et négative. L'obédience catholique de M. **Dévaud** ne l'empêche pas de rendre hommage à la sincérité de la « religion du travail productif »; elle est même édifiée par l'intense mystique de ces communistes qui en même temps honnissent la croyance au divin. « Le travail constitue le moyen de contact entre la société et la nature »; il n'est pas un *agir*, mais un *faire;* il fonde la société. Nous livrons ces adages à la méditation de M. Pacotte. Il y trouvera une mentalité qui efface systématiquement l'opposition entre le travail intellectuel et le travail physique; technicien et communiste doivent devenir termes synonymes. Aussi la science de la technique doit-elle être, pour les sectateurs de Lénine et de Staline, la science du communisme.

C'est dans l'ordre de la technique mentale que nous introduit **P. Georgiadès,** en un exposé brillant, dédié à Mario Meunier ainsi qu'au docteur Allendy. La première moitié décrit avec enthousiasme la méthode psychanalytique; la seconde retrouve chez Platon certains thèmes essentiels de cette méthode. Ce qu'il faudrait surtout montrer, c'est que l'anamnèse est salvatrice en tant que régressive, de même que l' « analyse » nous libère de nos anxiétés en nous révélant notre saine nature, après débrouillage de nos « complexes ». L'auteur signale quel rôle joue l'inconscient dans la distinction des trois âmes — au sein desquelles la raison n'est qu'une « petite partie ». Il rappelle la fonction des mythes et des symboles, en particulier de ceux qui concernent Aphrodite et l'Amour. De même que pour Freud la Libido est d'essence mâle bien qu'elle apparaisse chez les deux sexes, Eros domine la sexualité, comme l'indique cette fable qui le présente épris, non du corps féminin, mais de l'âme, Psyché; comme l'atteste l'amour platonique, où, dit M. Georgiadès, l'ardeur des amitiés masculines devait stimuler la vertu, grâce à l'enthousiasme pour l'intelligence et le beau, mais non sombrer dans l' « inversion ». L'examen de l'intérêt qu'éprouvaient les anciens pour les songes est poussé assez loin. Chemin faisant, la psychanalyse réussit presque à réconcilier Aristote avec Platon, l'esprit pouvant, nous assure l'auteur, être tour

à tour nominaliste ou réaliste suivant qu'il se sert de ses réminiscences individuelles ou collectives (111).

Comme le psychiatre Minkowski, le philosophe **E. Lubac** scrute l'inconscient non selon le biais de l'automatisme, à la façon de Pierre Janet, non par exploration psychanalytique, à la façon des freudiens, mais en utilisant les intuitions bergsoniennes. Notre comportement à l'égard de la *durée* ne nous vaut-il pas quelque prise sur l'immense stock inconscient de la mémoire? D'où — si nous comprenons bien, car M. Lubac, malgré de grandes souplesses de style, demeure souvent sibyllin — un dynamisme conscience-subconscience qui admet une foule de degrés. Cette notion a déjà fait l'objet d'un ouvrage antérieur, *Les niveaux de conscience et d'inconscient et leurs intercommunications* (1929). Dans *Le Cycle* on nous présente un processus qui s'achemine du donné au donné à travers le non-donné, franchissant le passé vécu. Nous trouvons là, empruntées à la pensée de Bergson, non seulement la doctrine de la mémoire, mais celle du corps, en tant qu'intermédiaire entre la durée et l'actualisation. Nous sera-t-il permis de souhaiter que l'auteur ne se contente pas de théoriser, de « métaphoriser », mais qu'il essaie ses hypothèses dans la pratique psychologique? Combien elles en seraient clarifiées et soit justifiées, soit infirmées, il semble superflu d'y insister.

P. MASSON-OURSEL.

PSYCHOLOGIE

G. Dumas: *Nouveau Traité de Psychologie*, tome IV, 1934. Alcan.

On a dit déjà que les tomes consécutifs du **Nouveau Traité de Psychologie** de M. G. Dumas n'apparaissent qu'avec « une sage lenteur »... Le tome IV a manifesté particulièrement cette « sagesse », car il se fit attendre encore plus longtemps. Comment cela sera-t-il pour les suivants?

Il est consacré aux fonctions et aux lois générales de l'activité mentale et de l'organisation psychique. M. H. Piéron y a écrit, avec sa maîtrise habituelle, les chapitres sur l'attention et sur l'habitude et la mémoire, et M. H. Delacroix sur l'association des idées. Les lecteurs y trouveront tout ce qu'on sait actuellement sur ces fonctions et comment la psy-

chologie moderne les envisage. Ensuite, une nouveauté: M. Revault d'Allonnes a fait un long exposé de sa théorie du « schématisme » mental, et M. Dumas a traité de la *symbolisation,* sujet très important et habituellement négligé dans les traités et manuels de psychologie.

Dans la deuxième partie, M. Ch. Blondel a écrit le chapitre sur l'activité automatique et l'activité synthétique de l'esprit, en accompagnant son exposé de judicieuses « réflexions critiques ». M. P. Janet a exposé sa doctrine connue de la « tension psychologique »; M. G. Poyer a traité du travail intellectuel et de la fatigue et, enfin, M. Ed. Claparède, spécialiste de la question, a fait un magistral exposé sur le sommeil.

Tous ces articles, bien qu'écrits par des savants de tendances souvent divergentes, répondent bien au but du Traité, à savoir: donner au lecteur tout ce qu'on sait actuellement sur telle question et ne donner que cela. Et même la terminologie particulière de certains auteurs ne parvient pas, heureusement, à cacher la trame même des phénomènes dont traite l'auteur et qu'il baptise parfois d'un terme à lui. Ainsi, M. Revault d'Allonnes met sa « schématisation » à peu près partout, à toutes les sauces. Pour lui, « la psyché commence avec elle et continue avec elle » (p. 257). En somme, les cent pages de son article (cent!) constituent un petit manuel de psychologie « schématiste ». Mais, très vite, le lecteur s'aperçoit de quoi il s'agit: l'auteur n'emploie pas, au cours de son exposé, une seule fois le terme « abstraction ». Partout où il s'agit de l'abstraction, il parle de la « schématisation ». Empressons-nous de dire que la schématisation existe et que c'est un procédé très important de l'esprit et qu'on est pleinement justifié de lui réserver une bonne place dans un traité de psychologie. Seulement, elle n'est qu'une *espèce particulière* de l'abstraction: abstraction des rapports, de la structure interne, de la loi, du plan d'action, etc. (Il est curieux de noter, à ce propos, que l'auteur a oublié de citer l'un des meilleurs exemples de schémas mentaux, celui des joueurs d'échecs à l'aveugle, mis en lumière par Binet.)

L'auteur a extrêmement élargi le sens de ce terme, mais

cela, répétons-le, ne nuit pas, car on le voit (1). Logiquement, le chapitre sur l'abstraction aurait donc dû précéder celui sur la schématisation et *aussi celui sur la symbolisation,* qui est l'objet d'un excellent exposé de M. Dumas. Car M. Dumas a parfaitement raison d'affirmer qu'on ne doit employer ce terme — le symbole — que dans son sens rétréci, comme analogie des rapports entre le symbole et la chose symbolisée, c'est-à-dire comme une espèce particulière d'abstraction. Mais n'insistons pas trop, car toutes ces fonctions s'interpénètrent et se développent « pari passu », comme le disait Spencer.

Ce chapitre sur la symbolisation montre (y compris sa très intéressante subdivision, le symbolisme en littérature) qu'un exposé peut garder un caractère scientifique, tout en étant privé de formules mathématiques et de tables de chiffres.

La vieille « association des idées » n'est pas à la mode. M. H. Delacroix ne lui consacre que vingt pages. Mais il y dit tout l'essentiel. Nous insisterions peut-être un peu plus sur l' « association systématique » de Paulhan, surtout parce que de toutes récentes recherches de la physiologie cérébrale (Graham Brown) paraissent confirmer son existence et son importance.

Nous n'avons rien à dire au sujet des autres articles (de MM. P. Janet, Poyer, Blondel et Claparède). Tout au plus pourrons-nous remarquer que la critique de M. Claparède, de la conception de Pavlov du sommeil, ne tient pas compte de tous ses travaux. Mais c'est trop spécial pour être traité ici. Nous attendons le volume suivant de ce grand Traité, en souhaitant qu'il ne suive l'exemple de son prédécesseur, c'est-à-dire qu'il ne tarde pas trop.

W. DRABOVITCH.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Pierre-P. Grassé : *Parasites et Parasitisme,* Collection Armand Colin. — La culture des organes.

C'est déjà un vieux souvenir pour moi: les leçons, si riches de faits et d'idées, sur le Parasitisme, professées par

(1) D'autre part, l'auteur reconnait que ce qu'il appelle « effet » se confond avec les réflexes conditionnés.

Alfred Giard dans la Chaire d'Evolution des êtres organisés, à la Sorbonne. Ce Maître savait enthousiasmer ses élèves. La question du Parasitisme apparaissait comme ayant une réelle portée biologique et même philosophique.

Il est évident que les parasites, qui vivent aux dépens d'autres êtres vivants, dérivent de formes libres. L'étude des parasites fournit d'excellentes preuves de l'Evolution organique. Chez les parasites, à côté de déchéances organiques plus ou moins prononcées (perte de l'appareil circulatoire, réduction du système nerveux et atrophie des organes des sens, réduction ou absence du tube digestif), il y a *toujours* une intensification des processus de reproduction et de multiplication. La Sacculine, Crustacé qui vit implanté sur des Crabes, n'est plus finalement qu'un sac à œufs; le Ténia, qu'une interminable chaîne de segments bourrés d'œufs. Un animal qui engendre beaucoup d'œufs s'y prend souvent de bonne heure; aussi, il est assez fréquent de voir les parasites se reproduire à l'état de larve (*progénèse, pédogénèse*); c'est en particulier le cas des Vers Trématodes, tels que la Douve du foie.

Il est vrai qu'on observe également une production énorme d'œufs chez des animaux non parasites, entre autres chez les Termites et chez certains Poissons. D'autre part, dans les divers groupes du Règne animal, il n'est pas rare de rencontrer des formes qui sont dégénérées, sans avoir adopté la vie parasitaire. Les déchéances organiques présentées par les parasites ne sont pas forcément une conséquence de leur mode de vie.

Les choses peuvent se concevoir ainsi:

Au début, l'évolution qui a conduit à la formation des divers types d'animaux était une évolution *progressive*; l'évolution organique était comme une sorte de lutte contre la loi physique de la dégradation d'énergie; mais une telle lutte ne peut se prolonger indéfiniment, et tôt ou tard à l'évolution progressive doit succéder une évolution *régressive* ; actuellement des groupes entiers d'animaux, aussi bien chez les Vertébrés que chez les Invertébrés, présentent des stigmates de dégénérescence, ou même sont en voie de disparition. C'est parmi les formes dégénérées, simpli-

fiées, qu'ont dû se recruter les formes fixées et parasites: incapables de vivre seules, elles se seraient associées à d'autres pour capter en quelque sorte l'énergie qui leur faisait défaut.

Il y a, parmi les faits du parasitisme, une riche matière à réflexions.

Pierre Grassé, zoologiste fort distingué, dans un ouvrage qui vient de paraître dans la collection Armand Colin et qui est intitulé **Parasites et Parasitisme,** paraît ne pas beaucoup aimer les considérations théoriques.

Sans hésitation, nous avons préféré le grain des choses à la paille des mots.

Il y a incontestablement beaucoup de faits dans le livre du professeur Grassé, mais, pour les mettre en valeur, montrer leur intérêt, on est forcé de les rattacher à une idée générale. Dans le domaine du parasitisme, les documents abondent, et la principale difficulté du sujet traité réside dans le choix des faits; or, pour un choix judicieux, il importe d'avoir des idées, et non simplement faire preuve d'érudition. Le lecteur d'ailleurs, aura souvent peine à utiliser les faits accumulés dans les divers chapitres du livre de Grassé qui, pour être compris, demandent déjà de sérieuses connaissances zoologiques.

On peut cependant glaner çà et là des vues intéressantes, en particulier sur la physiologie des parasites, et sur les actions réciproques entre le parasite et son hôte. On a fait jouer un rôle important à certaines cellules du sang dans les défenses organiques des Vertébrés et des Invertébrés: c'est la fameuse théorie de Metchnikoff, la phagocytose. Les phagocytes s'attaqueraient aux parasites. Grassé montre que la réaction phagocytaire des Arthropodes, vis-à-vis des Parasites, s'avère très faible.

Grassé insiste sur les rapports du parasitisme avec les phénomènes sociaux, et en particulier sur la *phorésie.* Lesne a créé ce nom pour l'habitude qu'ont certains Insectes de se faire véhiculer par d'autres auxquels ils se fixent activement et auxquels, par ailleurs, ils n'empruntent rien; aujourd'hui le terme a reçu une plus grande extension et s'applique à tous les animaux présentant cette habitude.

Il y a également un paragraphe sur le parasitisme social, l'esclavagisme chez les Insectes sociaux, le *clepto-parasitisme* ou parasitisme basé sur le vol des provisions accumulées par d'autres.

Grassé, avec raison, repousse les considérations finalistes, et fait observer, pour conclure:

> Le Ténia, qui produit des toxines diminuant la vitalité de son hôte, travaille contre lui-même. Le microbe, le Protozoaire, qui provoquent la mort de leur hôte, sont inadaptés. Comme le bûcheron qui s'assoit sur la branche qu'il scie, comme le montre Catoblepas, qui se ronge les pieds, ils préparent leur propre perte.

§

On fait grand bruit en ce moment autour d'un article paru récemment dans la revue américaine *Science* sur la **Culture des organes.** On réalisait déjà la *culture des tissus*, d'après la technique de Carrel. Un minuscule fragment d'un tissu emprunté à un embryon d'Oiseau ou de Mammifère, placé dans une petite quantité d'un mélange de sérum sanguin et de suc embryonnaire, devient le siège d'une active prolifération cellulaire; si on pratique des repiquages successifs, la culture donne des milliers de générations, qui ne présentent, même après de nombreuses années, aucun signe de vieillissement; on en conclut à l'immortalité potentielle des cellules de notre corps.

Depuis longtemps, les physiologistes ont tenté de maintenir en vie des organes détachés de l'organisme. Un cœur de Grenouille isolé peut continuer à battre pendant plusieurs jours dans un milieu salin approprié; de même un cœur de Chien, en établissant à l'intérieur de l'organe un courant de sérum artificiel chauffé à 38°. Une expérience, très cruelle, est celle de la survie d'une tête de Chien séparée du corps, et ne conservant que quelques connexions artérielles et nerveuses.

Lindbergh, le célèbre aviateur, a imaginé un appareil ingénieux qui permet d'établir dans les artères d'un organe détaché une circulation artificielle avec un rythme de pulsations déterminé, et de régler les pressions maxima et minima; le liquide qui circule et qui contient des quantités

appropriées de produits de désintégration des albumines, d'hormones et de vitamines, est doué de propriétés « excito-croissantes ». Dans ces conditions, non seulement l'organe isolé continue à vivre, mais encore il peut s'accroître; en cinq jours le poids d'un ovaire est passé de 90 à 284 milligrammes, et a donné trois œufs mûrs. Voilà qui ouvre des perspectives insoupçonnées pour la physiologie et même la médecine.

GEORGES BOHN.

ANTHROPOLOGIE

John Cameron : *The Skeleton of British Neolithic Man, including a comparison with that of other préhistoric periods and more modern times*, London, Williams and Norgate, 8° ill.

Comme on le voit par le sous-titre, le livre très sobrement écrit, mais avec enthousiasme, par John Cameroun sur l'**Homme néolithique de la Grande-Bretagne** dépasse fortement les limites indiquées. Toute l'étude est conduite sur des observations directes, notamment du célèbre crâne de Trent et des autres collections ostéologiques anglaises et écossaises; il y en a aussi d'irlandaises, mais il semble qu'on ne puisse y avoir accès. Et comme la « Jeune Irlande » a des politiciens en grand nombre, mais peu de savants, sauf ceux dont les travaux peuvent aider au nationalisme régnant (comme dans l'Allemagne de maintenant), la lacune reste à combler. Par contre l'auteur a pu étudier de près les trouvailles faites dans les Baléares et utiliser non seulement les documents connus, mais aussi des découvertes encore plus ou moins inédites du pourtour de la Méditerranée.

Si on veut bien oublier un moment les désignations modernes de peuples et de nations, il est de plus en plus évident que malgré sa situation insulaire, la Grande-Bretagne a été habitée par des populations ostéologiquement et anatomiquement parentes de celles qui ont colonisé ce que j'appellerais volontiers la « presqu'île européenne », que je commence au Rhin, ou tout au moins à deux ou trois cents kilomètres du Rhin. Pour l'homme paléolithique, trop loin de nous déjà, nous avons peu de raccords directs: mais les hommes néolithiques survivent dans nos civilisations modernes psychiquement et corporellement, les neuf-dixièmes

des électeurs et des électrices, là où il y en a, sont encore au stade prédateur des néolithiques. Un livre comme celui-ci, méticuleux, enseigne à faire fi des classements littéraires oriflammés de prétentions historiques.

Pour le moment je ne vois pas de synthèse en France sur nos ancêtres directs; on peut donc prendre le livre de John Cameron comme modèle. Ce qui me gêne, dans cette analyse, c'est que si déjà peu de lecteurs sont renseignés sur les divers types préhistoriques français, italiens, espagnols et nord-africains, qui sont nos ancêtres, moins encore vont pouvoir repérer les allusions aux découvertes des Iles Britanniques. Je les énumère donc sans insister sur les détails, en suivant l'ordre de leur étude par l'auteur:

1° Squelettes néolithiques découverts à Coldrum, Kent, en 1910, dans un monument mégalithique, sans bronze ni fer. A front protubérant, à nez droit sans dépression, donc du type plastique dit grec idéalisé, à capacité cranienne normale et tendance à la brachycéphalie, avec occiput asymétrique. Donc tout autre chose que l'Anglais moyen moderne.

2° Les squelettes du type dit River-Bed, depuis Huxley (1861), dits aussi type de Trent, brunis par les dépôts de la rivière.

3° Squelettes de Tilbury; tous trop fragmentaires; mais ce qui en reste est typique.

4° Le crâne de Bournemouth découvert en 1932, à environ 2 m. 50, trouvé en place; à bosse occipitale correcte; très régulier vu d'en haut; cet homme de 25 à 30 ans a dû, je crois, être très proche de nous.

La comparaison avec plusieurs milliers de crânes des XVIe-XXe siècles prouve que la capacité cranienne, c'est-à-dire la possibilité des qualités intellectuelles, était déjà à peu de chose près celle des hommes et femmes les plus intelligents modernes; mais le diagramme de la p. 59 semblerait prouver une chute à partir de l'Age du Bronze. Le problème est seulement: Quel est le rapport de la capacité aux circonvolutions, à la teneur en matière grise et au nombre des terminaisons nerveuses? Ce diagramme extraordinaire suscite du moins des problèmes d'un autre ordre qu'anatomique seu-

lement. Je renvoie ici le lecteur à d'autres du même type, concernant d'autres éléments caractéristiques, ou plutôt d'autres rapports, pour observer seulement que les maxima tombent tout le temps, relativement, à l'Age du Bronze.

Entre tous les éléments d'appréciation, celui des mâchoires est très important, quant à l'insertion et l'angle, l'écartement et la hauteur. On a expliqué ces variations, soit par les changements de nourriture (crue et cuite), réagissant sur les insertions musculaires, soit même par l'apparition de la parole. L'auteur se contente de signaler les hypothèses; mais je considère qu'une telle application de la théorie des adaptations évolutionnistes est un roman finaliste. L'homme, pour parler, adapte sa mâchoire et sa langue; mais il le fait pour autant de langues qu'il doit parler, même cliquées; ce n'est pas l'outil qui fait la main, au contraire. La phonétique expérimentale a fait justice de ce finalisme. Mais je dois dire que (p. 121), l'auteur ne s'est pas laissé prendre par le sophisme.

Non moins importantes pour le classement des races anciennes sont les dents. John Cameron dit que celles des hommes néolithiques britanniques sont parfaitement « modernes », à tous points de vue, mais sans aucune carie, cependant revêtues d'une forte couche de tartre; même à ce moment on constate déjà la pyorrhée. Mais les incisives servaient encore à couper, comme chez les Esquimaux actuels, au lieu que, grâce à la cuisson, elles servent moins de nos jours que les molaires.

Par contre, il faut constater une différence pour l'inclinaison du fémur; mais déjà, à l'époque néolithique, la station debout était la règle; Walmsley situe la modification d'attitude à partir de l'homme de Cro-Magnon. Plus caractéristique est la platymérie du fémur néolithique britannique; d'excellentes photos montrent ces différences; mais je ferai grâce au lecteur non spécialisé de la discussion consécutive. Il s'agit d'un domaine où John Cameron s'est assuré la maîtrise et rejette la théorie de Manouvrier, selon laquelle cette différence est due à l'habitude de vivre accroupi. Puis viennent des études très soignées du tibia, de l'astragale et d'autres os encore, notamment de l'humérus. Il compare les

humérus britanniques à ceux qui ont été découverts à Minorque en 1931 dans un monument mégalithique de l'âge du cuivre. La plupart fortement recourbés, au point qu'on croit d'abord à du rachitisme. Mais les insertions musculaires ont prouvé que cette population était saine et très vigoureuse.

L'explication serait qu'elle faisait preuve, dès le jeune âge, d'une activité musculaire spécialisée que l'auteur crut être d'abord la navigation à la rame, sur des galères: mais les galériens mourant à leur banc étaient jetés à l'eau. D'autres détails anatomiques (cf., pp. 214-218) ont prouvé que ces hommes travaillaient énormément de l'épaule et selon un mouvement circulaire; John Campbell ne voit guère que la fronde (les Baléares sont d'ailleurs nommées du grec *ballein*, qui signifie *lancer*), qui corresponde aux données anatomiques. Tout ce passage est vraiment intéressant, pour l'élégance de la démonstration et la preuve anthropologique qu'il apporte à des textes anciens, parfois d'une interprétation difficile.

Cette étude des humérus des Minorquains a ensuite permis à l'auteur d'expliquer certains caractères des humérus des néolithiques britanniques; autrement dit, les déformations caractérisées découvertes en Grande-Bretagne font conclure que là aussi l'emploi de la fronde se pratiquait dès le jeune âge et finissait par déformer soit un seul bras, soit souvent les deux; en tout cas les frondeurs minorquains étaient ambidextres, ce qui fera plaisir à mon ami le Dr Herber, de Sète, qui s'occupe de ce problème depuis bien des années.

L'étude de la clavicule et de l'épine dorsale termine l'étude analytique. Mais pour classer ses variétés humaines dans les cadres connus, l'auteur a parfaitement raison de reprendre la formule d'Huxley, oubliée pendant un demi-siècle et qui redevient, sous la plume des ologénistes, le mot d'ordre de nos sciences: « les différents groupes européens ne sont pas des races fixées, mais des variations inconstantes en voie de formation » (cf. en outre p. 246).

Conclusion, que je suis hélas obligé de résumer: l'Anglais moderne, dans la marmite à pot-au-feu dite Grande-Bretagne, n'est ni néolithique, ni Alpin, ni Saxon, ni Germain, ni Celte, mais une combinaison de toutes sortes de types raciaux dont

il a hérité soit un caractère, soit un autre, dominant ou subordonné, et où ne se discerne l'action ni de l'hérédité mendélienne, ni de l'hérédité vague; bref qui tend à faire un type ostéologique, anatomique, physiologique et psychique nouveau plus ou moins fixé. Ce qui ne les a pas empêchés de conquérir le monde.

Dont avis aux racistes de tous pays, même allemands.

A. VAN GENNEP.

SCIENCES OCCULTES ET THÉOSOPHIE

Arthur Miles: *Le culte de Çiva,* « superstitions, perversions et horreurs de l'Hindouisme », Paris, Payot.

Rien ne remplit d'une juste indignation comme le parti pris systématique, raisonné, calculé, surtout quand le parti pris vise tout un peuple et quand il affecte, sous l'enveloppe d'une savante documentation, l'hypocrite gravité de la sagesse.

Il est difficile, du reste, d'expliquer normalement l'effort considérable que décèle le livre de M. Arthur Miles pour prouver que l'Inde est un pays à tous points de vue détestable, où deux cents et quelques millions d'hommes ne possèdent pas, à eux tous, le plus petit élément de vertu, ou même de qualité humaine. L'affirmation n'est pas, bien entendu, formulée avec cette simplicité, ce qui irait contre la raison, mais elle découle de l'ensemble du livre et, quand on referme **Le culte de Siva,** l'œuvre de M. Arthur Miles, on est pris de cette lassitude triste qu'on éprouve en présence de tout grand labeur engendré par l'incompréhension et par la haine.

C'est au moyen de l'injure que M. A. Miles proclame la déchéance totale de l'Inde, et dès les premières lignes. La danse de Çiva « donne lieu à l'orgie la plus immonde de la terre ». Parlant d'une confrérie çivaïte, il note que ses membres « sont connus par leurs habitudes repoussantes et leurs ignobles nourritures ». Et un peu plus loin : « Ils se nourrissent de cadavres et d'excréments... » Il y a deux mille fillettes dans les maisons de prostitution de Calcutta. (M. Miles ne dit pas si les clients de ces maisons sont uniquement hindous, et s'il n'y a pas parmi eux bon nombre de vertueux Euro-

péens.) L'Inde n'a vraiment que le culte du Lingam. « L'immonde hystérie sexuelle tourmente l'Inde entière. » Et s'il y a quelque part des penseurs mystiques, « la plus grande partie de leur méditation n'est qu'une autre forme de sensualité ». Et ailleurs, voulant parler des Hindous, il dit : « Ces peuplades en proie à une sorte de folie érotique... » Parlant de recherches théosophiques sur les formes pensées : « Il serait intéressant de savoir où mène pareille bêtise. » Et il conclut : « Il faudrait à n'importe quel prix arrêter dans l'Inde l'assouvissement des passions impures. » (Pourquoi M. Miles ne songe-t-il pas à l'assouvissement des passions impures dans son propre pays?)

Tous les autres points de vue sont examinés de la même façon. Une longue énumération des sciences occultes de l'Inde, et des superstitions grossières pratiquées par la partie du peuple encore inculte, essaie de diminuer la grandeur de la religion hindoue et la beauté de sa philosophie. S'il parle des femmes de l'Inde, par exemple, le mot « mégère » revient sans cesse : « Ce sont souvent des créatures bovines, qui passent dans l'existence comme des animaux », dit ce subtil observateur. « Les femmes ne font pas la moindre attention à la propreté. » Toutes les danses sont érotiques, accompagnées de grognements et de chansons « qui ne laissent rien à l'imagination », de même que tous les Brahmanes « ont les cheveux pleins de poux et le corps couvert de plaies ».

En vérité, il conviendrait peut-être de ne pas s'occuper d'un livre où n'apparaît à aucune page ce désintéressement dans le jugement qui est la noblesse de l'écrivain. Mais ce livre n'est pas le seul de son espèce. Avant lui, d'autres, du même ordre, ont paru et ont été traduits. Ils sont le signe d'un état d'âme particulier.

Certes, ils n'expriment à aucun degré la pensée des Anglais instruits et clairvoyants à l'égard de l'Inde. Ceux-là, en apprenant à connaître ce pays, ont mesuré sa valeur spirituelle et lui ont rendu hommage. Mais la fureur de M. A. Miles — car c'est d'une sorte de rage haineuse qu'il semble possédé — est significative. On peut dire qu'il y a une réaction contre l'Inde dans les pays d'Occident. On a trop parlé de l'éléva-

tion de sa pensée. Ceux qui ne sont pas à même de comprendre cette élévation préfèrent la nier, et ils appuient leur négation sur les superstitions, les croyances puériles des couches profondes de l'Inde, que n'a touchées encore aucune lumière.

Mais si l'on voulait juger de la valeur de l'Angleterre ou de la France, commencerait-on par un tableau détaillé des superstitions qui règnent dans les villages perdus de la Bretagne et de l'Irlande? L'Inde est immense et contient toutes les mesures de l'esprit humain. S'il y a des fakirs qui font danser des serpents, il y a aussi des sorciers dans nos campagnes. Il y a des tireuses de cartes dans nos villes, et elles ont même parfois pour consultants les hommes qui nous dirigent.

Il y a, dans l'irritation qui anime ceux qui parlent de l'Inde en ce moment, autre chose que l'orgueilleux mépris de l'Occidental pour toute supériorité qui vient de l'Orient. Ce mépris, chacun l'a appris au collège. Il est le résultat d'une surprenante ignorance, qui fait que nous n'étudions que l'histoire, la religion, la philosophie de la petite partie de la planète que nous habitons. On peut passer son baccalauréat, sa licence, entrer à Normale sans rien connaître de l'Inde et de la Chine. C'est une chose curieuse de parler sur l'Orient avec un homme distingué de notre temps et de voir qu'il ignore totalement, par exemple, le nom de l'empereur Akbar, qui a eu pourtant au XVIe siècle une influence sur l'humanité presque aussi grande que celle de Napoléon. L'homme distingué n'est du reste pas pris en flagrant délit d'ignorance. Il sourit de ce nom barbare, de ces bizarres choses dont on lui parle. A quoi bon connaître l'histoire des « païens »?

Le mouvement qui se dessine contre l'Inde a une cause plus profonde. Il a ses racines dans la haine de l'esprit. « L'Inde n'a pas d'histoire », dit M. A. Miles. Il veut dire que l'Inde n'a pas dressé des armées, qu'elle ne s'est pas défendue, qu'elle a subi le destin sans réagir par la force, se contentant de trouver sa puissance dans la spiritualité de ses élites. Or, à l'heure où chacun sent que, peut-être demain, s'élèvera le grand conflit entre les races d'Orient et celles d'Occident, il ne faut pas que l'Inde puisse revendiquer une supériorité

quelconque d'ordre spirituel. Il faut que personne n'ait de remords quand la loi du plus fort jouera avec la cruauté inexorable qu'elle a toujours eue. Pour cela commence une propagande misérable, basée sur le mensonge.

Lutter contre cette propagande sera difficile. La bonne foi n'a jamais que de faibles armes. On publie et l'on traduit des livres comme celui de M. Miles. On ne publiera pas les œuvres révélatrices des philosophes de l'Inde. Et il semble qu'à mesure que nous avançons, on ait de moins en moins besoin de ces œuvres, parce que la pensée pure ne joue plus dans le monde qu'un rôle qui va s'affaiblissant.

MAURICE MAGRE.

LES REVUES

La Revue Universelle : Remy de Gourmont vu par M. Lucien Corpechot et revu par un autre. — *La Vie:* la superstition de l'inédit. — *La Nouvelle Revue Française:* proclamation de M. Léon-Paul Fargue: la Poésie qu'on prétend morte est vivante; son ennemie est la littérature; un poème d'une poétesse nouvelle. — Rectification. — Mémento.

Déjà vingt ans que Remy de Gourmont n'est plus parmi nous! Il y demeure sous la vivante espèce de ses livres. Ils lui ont valu à l'étranger une gloire d'écrivain, de philosophe, d'encyclopédiste. Elle prépare l'établissement de son immortalité chez nous. Sa grande et mobile sagesse (par ses retours même, par cette sorte de bégaiement de sa parole qui, dans ses écrits, devenait des contradictions nées de ce que la vie des idées et des faits ne cesse d'éclairer une intelligence active et saine) constituait une force dont aurait besoin notre temps de folie basse, sans ailes ni généreuse illusion. Sinon tout, beaucoup de choses d'aujourd'hui révolteraient Gourmont, plus encore que naguère, lorsque ses *Dialogues des Amateurs* et ses *Epilogues* tentaient de faire justice des sottises individuelles ou collectives de l'homme.

Il me souvient en particulier d'un Gourmont qui partageait avec Paul Roinard (il cachait alors son trop glorieux prénom de Napoléon, offensant pour l'anarchiste dont il se croyait le prototype) la direction des *Essais d'Art libre.* La rédaction, sans bureau, se réunissait dans une brasserie du faubourg Saint-Honoré, près la rue Royale. Alfred Jarry, très sage sorbonnard, y fréquentait, attentif à ne payer que sa

propre consommation, l'air timide d'un jeune bourgeois de province. Gabriel Randon parlait haut. Léon-Paul Fargue, les cheveux drus en désordre, comme ceux du Rimbaud de Fantin-Latour, décochait au futur Jehan Rictus les fléchettes d'un sarcasme suraigu. Edmond Girard, l'éditeur de la revue, employé au ministère de la Marine, une tête de souris aux petits yeux bordés de rouge, poète d'une *Neigefleur* dialoguée pour le théâtre, semblait admirer par prescience dans Lucien Hubert, alors auteur du *Missel pour les jolies païennes* et étudiant en sinologie, le Garde des Sceaux d'hier et de demain qu'est l'actuel sénateur des Ardennes. Gourmont roulait des cigarettes bossuées et maigres, très vite consumées. Il essayait, par la douceur, d'imposer pour le prochain sommaire des textes étrangers au combat social préconisé par Roinard, et qui tendissent vers un Beau durable. Il usait d'une ironie délicate, des moyens d'un sûr lettré. Cela changeait en taureau furieux le rimeur de *Nos Plaies,* déjà méconnu et qui l'oubliait sous l'influence des rosâtres « absinthe-grenadine » dont il infligeait le déluge à son estomac étonnamment capable. Les deux directeurs finissaient par s'entendre. Gourmont l'emportait toujours, soutenu au moment décisif par Girard. L'alliance opposait deux Normands résolus à un troisième Normand devenu tendre, jeté dans les utopies par sa boisson couleur de corail pâle. Le Théâtre d'Art de Paul Fort avait joué *Théodat,* de Gourmont, et une adaptation à la scène du *Cantique des Cantiques,* par Roinard. C'était un lien entre les deux auteurs. Ils n'empêchèrent la disparition prématurée des *Essais d'Art libre.* Cependant Girard avait publié *Le latin mystique, Lilith,* les *Portraits du Prochain Siècle* qui, en cet an 1935, sont d'une lecture fort divertissante et instructive.

Mais, c'est assez de tribut à l'anecdote. D'elle relève aussi le fait que nombre des paroles de Gourmont retenues par M. Lucien Corpechot et par lui fixées dans ses « Souvenirs d'un journaliste » dont une nouvelle série commence (*La Revue Universelle,* 1er septembre) — reproduisent, à une virgule près, tel ou tel des *Epilogues* de notre philosophe, et non pas « à peu près textuellement », comme le déclare le mémorialiste.

Celui-ci, involontairement sans doute, tout en reconnaissant la diversité de Remy de Gourmont, ne se le rappelle pour l'information des lecteurs d'une revue nettement royaliste et nationaliste, que partisan des idées conformes à une telle politique.

M. Corpechot, s'il juge Gourmont, se place sous l'autorité d'hommes qu'il place plus haut dans son admiration. Il écrit en effet:

M. Charles Maurras m'a subitement éclairé un jour que, nous promenant sur l'Esplanade du château de Versailles, nous évoquions les fantômes de notre jeunesse :

— Remy de Gourmont, me dit-il, n'avait pas le goût de servir.

C'est vrai! Et servir c'est la marque même de la noblesse.

. . . .

Je me souviens que Quinton lui ayant déclaré un jour que la *Physiologie de l'amour* était un livre sans valeur scientifique, il se fâcha tout rouge, et tout bégayant nous fit un discours bref mais net sur les rapports du génie et de la sexualité.

Quelques lignes après ces dernières, M. Corpechot confesse:

Mes souvenirs me présentent peut-être un Gourmont à l'usage de mes préférences! En réalité, je crois qu'on peut décrire ce curieux homme sous les aspects les plus différents et tous vrais néanmoins!

Aussi, peut-on objecter que si « le goût de servir » manqua à Remy de Gourmont, la remarque sous-entend ou implique: une cause politique. Rarement, écrivain *servit* mieux le style et la liberté de pensée. Et il eut mille fois raison de « se fâcher tout rouge », d'entendre René Quinton nier toute « valeur scientifique » à un ouvrage de vulgarisation d'un mérite indiscutable, et dont le titre exact est: *La Physique de l'Amour.*

Ceci est mieux:

Gourmont était un aristocrate: il donnait du ton et du style à tout ce qu'il touchait. Aristocrate, il l'était certainement par sa naissance, par son éducation, par sa culture, par son mépris pour ces sottises oratoires et sonores qui sont l'évangile de la démo-

cratie, par son dédain des idées reçues, son amour du beau, par ses préférences intellectuelles.

. . . .

Je n'ai pas besoin de dire qu'il n'était dupe d'aucun des lieux communs du bavardage politique.

Oui, quel que fût le parti du bavard.

Nous lisons encore:

Gourmont se faisait gloire de son scepticisme. Vigny disait: seul le silence est grand. Gourmont aimait à citer ce propos; il ajoutait: seul le scepticisme est noble... Il faut loger dans l'hôtellerie de son cerveau des idées contradictoires et posséder assez d'intelligence désintéressée, assez de force ironique pour leur imposer la paix...

. . . .

Il ne faudrait pas croire que ce solitaire fut sans influence sur son temps. Le *Mercure* était entre les deux guerres la lecture préférée des étudiants, la revue la plus accréditée auprès de la jeunesse des écoles. Avocats, médecins, fonctionnaires disséminés en province en demeuraient les abonnés. Il leur apportait en de petites villes assoupies le souffle spirituel de la Montagne Sainte-Geneviève. Ainsi Gourmont, qui en était l'âme, participait à la vie intellectuelle de la bourgeoisie française. Il y entretenait une sorte de voltairianisme tout à fait dans la tradition de la classe moyenne et qui l'empêchait de prendre au sérieux les sottises de la Loge...

Cette influence-là s'est effacée... Gourmont reste honoré dans une petite chapelle de philosophes et de lettrés; mais il est ignoré de la jeunesse pratique et sportive d'aujourd'hui et peut-être bien que son ironie à l'endroit du progrès, sa haine des machines et son goût des spéculations intellectuelles que j'ai tenté de mettre en évidence seront pour elle un objet de scandale.

Nous pensons au contraire qu'après cette « jeunesse pratique et sportive » viendra une jeunesse moins curieuse des records de vitesse d'un coureur et plus attentive aux jeux de l'esprit. Cette jeunesse aimera dans Gourmont un nouveau Montaigne. Elle trouvera des disciplines littéraires dans *Le Problème du Style*. Elle se passionnera pour la forme et pour le fond de *Sixtine*. *Le Pèlerin du Silence* lui sera un émerveillement. Elle prendra un plaisir léger à *Une nuit au Luxembourg* et à *Un cœur virginal*. Elle puisera dans *La Culture des Idées*, *Le Chemin de velours*, les *Promenades Philosophiques*, la nourriture et les exemples qu'offrent à

l'appétit spirituel des jeunes hommes les classiques de tous les âges.

§

La Vie (1er et 15 septembre) donne un exemple typique de la superstition de l'inédit.

Nul doute que Leconte de Lisle est un poète de grande classe; Léon Cladel, un romancier robuste; Mlle Judith Cladel, un écrivain parfaitement honorable. Mais quel avantage intellectuel, sentimental ou quelconque, tirera-t-on d'avoir pris connaissance de ces deux billets dont on n'apprend même pas à quelle occasion fut écrit le second?

On célèbre en ce moment le centenaire de Léon Cladel, à qui *La Vie* consacrait récemment encore un article. Voici deux billets que nous communique sa fille, notre collaboratrice Judith Cladel, elle-même écrivain de grande race :

Paris, le 16 septembre 1876.

Mon cher ami,

Je vous remercie cordialement du beau présent que vous me faites et de la dédicace très bienveillante que vous y avez mise (1). Personne n'admire plus que moi, soyez-en convaincu, vos mâles et savantes qualités d'écrivain et la bonne trempe de votre cœur.

Tout à vous :

LECONTE DE LISLE.

Paris, 25 mai 1879.

Mon cher ami,

Je vous remercie de votre bon souvenir et de votre beau livre. Vous êtes un excellent écrivain et un vigoureux esprit que j'aime et que j'admire sincèrement.

Tout à vous.

Votre confrère et ami :

LECONTE DE LISLE.

§

M. Léon-Paul Fargue publie dans **La Nouvelle Revue Française** (1er septembre) une « Introduction à quelques poèmes », qui est d'une verve de la meilleure veine. C'est d'abord une véritable proclamation: la Poésie est vivante, bien vivante, quand on la prétend morte:

Morte, elle est morte. La poésie est morte. Tous les fossoyeurs du radicalisme, de la mode, de la passementerie, du Jockey-Club ou de la pêche à la ligne l'affirment, le prouvent, le constatent, le publient, le tintamarrent, le bavent. La poésie est morte.

(1) Un exemplaire d'*Ompdrailles-le-Tombeau-des-Lutteurs*, en édition de luxe illustrée par Rodolphe Jullian. (Note de *La Vie*.)

Ils sont allés à l'enterrement, ces gaillards. Ils l'ont vue fermer l'œil, mettre la tête sous l'aile, hoqueter. Ils l'ont entendue appeler les prêtres de l'Académie, les ordonnateurs de l'Ecole de Guerre, les pleureurs officiels. On ne la regrette guère, d'ailleurs. Elle était bien malade, la pauvre. Elle ne se vendait plus. On l'accueillait de moins en moins chez les vivants. De toute façon, elle n'aurait pas fait long feu. Cela vaut mieux pour elle. Du moins, la malheureuse s'est éteinte sans douleur.

La poésie est morte. Bon. D'accord. Je n'ai, en ce qui me concerne, jamais été touché par le moindre faire-part. Aucun cimetière ne m'a révélé de tombe. La poésie est morte? Mais, b.... de bigorneaux, vous le répétez comme vous répétiez ces phrases de pesage ou de générales : « Il n'y a plus d'enfants. » « L'Allemagne paiera. » « C'est charmant, c'est formidable! » Ouais. Cela donne du ton.

Celui de M. L.-P. Fargue est excellent. Il le soutient avec une fort admirable facilité. Sa préface aux poèmes qu'il découvre avec un enthousiasme très chaleureux aboutit à cette profession:

...la poésie est ce qui supporte le moins la littérature. La poésie n'a qu'une ennemie : la littérature. Le poème n'a qu'un ennemi, c'est le grammairien. La fantaisie? Mais ni le porte-plume ni l'encre ne la peuvent supporter. Non, les poèmes d'Elisabeth de Vautibault sont beaux, tout simplement, j'ai gardé ce mot pour la fin à dessein, parce qu'ils sont poèmes, parce qu'ils refusent d'être autre chose qu'un rendu exquis et essentiel, parce qu'ils sont d'une dignité de pyramide et d'une précision d'atome, enfin, parce qu'ils sont réussis jusque dans les recoins de leurs cellules, et que Poésie n'accepte pas ce qui est manqué.

Qui n'aurait l'eau à la bouche, après la lecture des pages d'où sont extraites les lignes ci-dessus? D'autres, à propos de la nouvelle poétesse, ne citaient pas moins que « ces colons de grande classe »: « Poe, Rimbaud, Lautréamont, Mallarmé, Valéry, Claudel, Schwob ».

Or, voici l'un des poèmes de Mme Elisabeth de Vautibault:

PETITE DÉBAUCHE

« Quand une affaire mûrit, dit le voyageur de commerce, l'autre succède... »

Et la fresque aux raisins sur le mur du café envahit le plafond et couronna la caissière. Un rideau de filet se plia, fit du vent.

Trois savants et les mouches furent contents. On réclama à grande bonhomie les horaires, les noms d'ici des petits esphoradium januci dans les pots.

« Buvez le vin. Soyez joyeux » —

Sur la place, l'architecture, une vieille se confondirent lentement. Prirent place au rang des mœurs. Considérèrent d'un point de vue doux la loi sur l'ivresse publique.

C'est peut-être précisément parce qu'on ne s'y attendait pas que la servante ouvrit sa jupe pour montrer :

Une histoire — la page de garde — quelconque. Une blonde tordue en toutes petites vrilles pointues, sèches.

Une poussière gaie sur un costume de pêche (pour faire rustique), un effort prodigieux pour être intelligent, convenable, « ni soi, qu'elle dit, ni autrui ».

La servante s'assit — et la fleur du pays succomba là-dessous.

§

RECTIFICATION: Dans ma revue des *Revues* (*Mercure* du 1er septembre), n° 893, pages 388 et 389) un lapsus, dont je m'excuse, m'a fait attribuer à M. Albert Thibaudet « La vie et les œuvres d'Edmond About » que publiait *la Revue de Paris*. L'auteur très heureux de cet ouvrage de critique à documentation solide est M. Marcel Thiébaut.

MÉMENTO. — *La Revue de Madagascar* (juillet), publication de grand luxe offerte par le Gouvernement général de l'île : « Le graphite et le mica », étude de M. André Savornin. — Un poème malgache, de M. J.-J. Rabearivalo. — « Vieilles images du temps jadis », de M. R. Decary. — « La légende du lac d'Andraikiba », contée par M. Louis Mattei. — « Première impression du Sud malgache », de MM. Marius-Ary Leblond. — « Napoléon de Lastelle », par M. le docteur Fontoynont.

Les Primaires (août). — « L'Eglise met du vin dans son eau », par Mme Elsa Rothgemunde.

Dante (septembre-octobre). — Le « Carmen Sæculare » d'Horace, traduit par M. Xavier de Magallon. — M. F. Gentili di Giuseppe: « Sur un autographe de Théo. Gautier ». — M. F. Boyer : « Les débuts de Stendhal dans la carrière consulaire ».

La Revue hebdomadaire (31 août). — Mme Rose Celli : « Un village au soleil ». — « Aux frontières de l'Abyssinie et du Soudan », par M. Mac Connel.

L'Alsace française (30 août). — M. A. Curvers : « Un foyer français de spiritualité : Pontigny-le-Vieux. »

La nouvelle Revue Critique (septembre). — « Jean Vignaud », par M. Pierre Bathille. — « Un Chinois, poète français », par M. Ph. Gariel. — « Crépuscule au théâtre », par M. L. Le Sidaner. — « Défense de la philologie », par M. F. Closset. — « Bacchantes », poème violent signé: d'Huc Dressler.

La Revue de Paris (1er septembre) commence « Brumes », un nouveau roman de Francis Carco. — *** : « L'armée française ». — « Le musée du Trocadéro », par M. Jean Babelon.

La Kahena (juillet à septembre). — « Marius Scalési », par M. Camille Bègue.

La Grande Revue (août). — « Proverbes kurdes », publiés par Mme Lucie Paul-Margueritte et le docteur Kamuran Bedir Khan. — « Notes sur Valéry », par M. G. Gruau. — « Six mois à l'Armée du Salut », par M. G. Vaudelin. — « Vacances anciennes », poème de M. Maurice Fombeure.

Cahiers Léon Bloy (juillet-août). — « Félix Jenewein, l'abbé Jacob Deml et Léon Bloy », par M. Georges Rouzet. — Fragments d'un journal du peintre Henry de Groux. — « La dinde de Noël 1887 », par M. P. Arrou.

Revue des Deux Mondes (1er septembre). — « Houat et Hœdic », par Mme Madeleine Desroseaux.

La Revue de France (1er septembre). — M. le général Baratier : « Force et faiblesse de notre armée ». — Lettres inédites de Lamartine (1843).

Le Bourgogne d'Or (juillet). — « Une morale à deux », étude critique de Mme Andrée Petibon sur « La Vie et ses rongeurs », de Mme Aurel.

Eurydice (juillet-août). — « Amori et Morti sacrum », poème de M. F.-P. Alibert. — Fragments d'une ode de M. Pierre Pascal. — « Emile Sicard et le Vieux-Port », par M. X. de Magallon.

Heures Perdues (septembre). — Poèmes de MM. R. Fauchois, A. Lebey et Milhyris. — « Les chefs-d'œuvre italiens à Paris » et autres articles de M. Jean Desthieux, critique indépendant des mœurs, des œuvres et des hommes.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Le Festival de Vichy. — Combien de fois, ici même, n'ai-je point déploré que la France ne fît rien de comparable aux festivals de Bayreuth, de Munich et de Salzbourg? Cette inertie semblait inexplicable au moment où les pays de

l'Europe Centrale faisaient tant d'efforts pour attirer chez eux, l'été venu, tous ceux qui s'intéressent à la musique. Le tourisme et l'art vont fort bien de compagnie: nous le voyons chaque année, et l'oublirions-nous que les affiches, les journaux, les prospectus envoyés à domicile, la radiodiffusion nous le rappelleraient. Les agences allemandes et autrichiennes se montrent fort habiles et savent toutes ce que nous persistons à ne pas comprendre: la valeur marchande de l'art.

Jusqu'ici nous essayions de justifier notre intertie par des raisons qui, il le faut reconnaître, n'étaient pas toutes sans fondement: il ne suffisait pas de grouper en un faisceau tous ceux qui s'intéressent — ou qui ont intérêt — à l'organisation des fêtes musicales. Encore fallait-il obtenir des concours financiers certains: inutile, en effet, de mettre en mouvement tant d'hommes et tant de choses pour n'offrir aux gens qu'un spectacle et des auditions médiocres. Or ce n'était pas l'Etat français qui, dans cette période de restrictions et d'économies, aurait pris à sa charge l'organisation de festivals. On ne pouvait même lui demander de prêter les sommes permettant de mettre en marche les divers services de préparation et de propagande. Alors, que faire? Monter une société privée? Mais qui eût aventuré des capitaux dans une affaire qui ne peut être rémunératrice avant un assez long délai — en supposant même qu'elle le fût jamais? L'Allemagne et l'Autriche qu'on nous donne en exemple ont compris depuis longtemps ce que nous paraissons bien décidés à ne comprendre jamais dans notre République Athénienne, et c'est que la musique, c'est que l'Art, c'est que la vie spirituelle d'un peuple importent à son existence et contribuent à son rayonnement dans le monde infiniment plus que tant et tant de choses de la vie matérielle ou politique.

Eh bien, un grand espoir nous est venu cet été, et c'est Vichy qui nous le donne.

Il existe une *Coopération Internationale des Compositeurs,* fondée par M. Richard Strauss, qui en est le président. M. Albert Roussel et M. Adriano Lualdi en sont les vice-présidents. Cette « coopération » a fort à faire. Comme l'a dit

excellemment M. Albert Roussel en son discours, « à une époque où les relations internationales sont de plus en plus fréquentes, et où, par une sorte de contraste paradoxal, les échanges artistiques deviennent de plus en plus difficiles en raison des barrières qu'élèvent entre eux les Etats européens, il est nécessaire que les musiciens se réunissent de temps en temps, pour faire, eux aussi, leur tour d'horizon, confronter leurs doléances et leurs revendications, et tenter de dégager de leurs conversations, de leurs échanges de vues, cet esprit d'entente et de compréhension réciproque, sans lequel nous devrions nous résigner à des manifestations incomplètes de cet art pourtant universel qu'est la musique. C'est dans une ville à laquelle tous les pays du monde viennent demander le bienfait de ses eaux, que le conseil permanent se réunit cette fois-ci. Nous ne saurions trop exprimer notre gratitude à la Compagnie Fermière de Vichy, à la Direction artistique du Théâtre du Casino, qui nous ont si gracieusement offert, pour nos réunions et nos concerts, une somptueuse hospitalité dans le cadre merveilleux de cette station universellement célèbre et ce magnifique orchestre dirigé par les chefs de haute valeur que sont Philippe Gaubert, Paul Bastide, Emile Cooper, Louis Fourestier. Si nos esprits n'étaient déjà et tout naturellement disposés à la plus aimable entente, l'atmosphère de sympathie créée par un milieu aussi favorable suffirait à les y amener ».

On ne saurait mieux dire: il fallait pour créer en France ce qui existe ailleurs — une « capitale d'été de la musique » (le mot est de M. Carol-Bérard, secrétaire général et délégué français du Comité) — pour créer en France ce qui nous manquait jusqu'alors, il fallait à la fois un prétexte, une raison déterminante, et aussi l'appui financier qui, jusqu'alors, n'avait pu être trouvé. La raison actuelle a été la réunion du Congrès, la présence à Vichy autour de MM. Richard Strauss, Albert Roussel, Alfred Bachelet, Jacques Ibert, Gustave Samazeuilh, Darius Milhaud, Paul Le Flem, Carol-Bérard, de cinquante musiciens étrangers, dont beaucoup ont dirigé leurs œuvres aux concerts organisés pendant le Congrès. Or, pour une telle réunion, pour la mise en œuvre d'une telle entreprise, si difficile, si délicate, pour sa réus-

site, ne fallait-il pas découvrir ce que très peu de villes étaient susceptibles d'offrir, surtout en cette période de crise? Que Vichy en tire avantage, que cela soit, comme on dit, une excellente publicité pour la Compagnie Fermière, tant mieux. Pourquoi blâmerions-nous les Français d'entendre leurs intérêts aussi bien que les étrangers comprennent les leurs? Le meilleur « mécénat » — le meilleur parce qu'il est le plus durable — est celui qui donne à Mécène des profits matériels en même temps que des satisfactions morales et par là lui permet d'être large, prodigue même. Ainsi cette réunion internationale sert l'intérêt national. Ainsi le cadre d'une ville d'eaux cosmopolite, offrant aux musiciens théâtre admirablement agencé, orchestre des meilleurs, troupe excellente, corps de ballet soigneusement choisi, réunit-il les meilleures conditions de succès: l'auditoire s'y recrute tout naturellement. Ajoutez à cela que Vichy est comme Salzbourg un centre d'excursions incomparable, ce qui n'est point non plus à dédaigner. M. Georges Baugnies, administrateur de la Compagnie Fermière, et M. René Chauvet, directeur artistique du Casino, méritent tous les éloges, non seulement pour l'accueil qu'ont trouvé près d'eux musiciens et critiques venus à Vichy à l'occasion du festival, mais encore pour la qualité des représentations et des concerts qui ont été donnés. Il serait injuste de ne pas dire aussi que MM. Gustave Samazeuilh et Carol-Bérard ont montré un goût, une compétence et un dévouement parfaits dans leur collaboration avec M. René Chauvet pour la préparation du festival.

Celui-ci fut en tous points réussi et nous garderons un souvenir inoubliable de certains concerts, de ces représentations de *Salomé*, de *Quand la cloche sonnera*, d'*Angélique*, de *Gwendoline*, de la *Forza del Destino*, de la *Péri*, de la *Valse*.

La représentation de *Salomé* offrait un attrait exceptionnel en raison de la présence de l'auteur au pupitre. L'orchestre tint à honneur de donner une exécution non seulement irréprochable, mais encore passionnée et merveilleusement nuancée. L'interprétation était confiée à Mme Lily Djanel, qui vient d'être engagée à l'Opéra de Paris, mais que nous

n'avions pas eu l'occasion d'entendre. Mme Lily Djanel est une des meilleures artistes qui ont tenu le rôle. Par la qualité de sa voix, par l'art et la sûreté de son chant, par sa beauté, par sa danse, par ses attitudes, elle est d'un bout à l'autre de cet ouvrage écrasant telle que l'on peut rêver l'héroïne du drame. Le personnage est complexe, énigmatique. Il y a en Salomé un mélange de pudeur et de volupté qui rend l'interprétation fort difficile. Il suffit de peu de chose pour la fausser complètement, soit qu'on l'incline vers la luxure, soit qu'on y mette trop de froideur. Mme Lily Djanel joint à ses qualités de cantatrice et de tragédienne une simplicité et un naturel qui donnent, sans la forcer jamais, leur exacte valeur aux audaces du rôle. Elle a partagé avec M. Richard Strauss les acclamations sans fin et les rappels d'une salle en délire. MM. Lapelleterie, dans Hérode, Louis Richard, dans Jokanaan, Mme Abby Richardson, dans Hérodias, complétaient une distribution remarquable.

M. Bachelet a dirigé *Quand la cloche sonnera*, et comme Mme Djanel la veille, Mme Balguerie a partagé le succès non moins éclatant du compositeur dont elle était la principale interprète. Dire de Mme Balguerie qu'elle est une admirable artiste est une banalité. Elle s'est surpassée à Vichy dans *Quand la cloche sonnera* et elle a bien contribué à aviver nos regrets de n'avoir pu réentendre depuis longtemps cette belle œuvre, si dramatique et si puissante. Pourquoi n'est-elle pas reprise à l'Opéra-Comique où elle a été créée? Mystère. Mais voilà qui montre l'utilité de festivals comme celui-ci puisqu'ils peuvent servir à réparer, dans une certaine mesure, l'injustice de certains abandons.

Gwendoline est une de ces œuvres, célèbres, mais qu'on n'entend jamais. Vichy nous l'a rendue avec une distribution magnifique qui réunissait, sous la baguette de M. Bastide, Mme Marthe Nespoulous, Gwendoline émouvante, José Beckmans, Harald plein de vaillance et Saint-Cricq, excellent en Armel. Les mânes de Chabrier ont dû tressaillir d'aise.

La place me manque pour donner le détail des autres représentations et des concerts. Je me borne à dire que *la Péri*, dirigée par M. Fourestier et dansée par Mlle Lorcia et

M. Serge Péretti, fut rendue avec une rare perfection; que l'*Angélique*, de M. Jacques Ibert, dirigée par l'auteur et jouée par Mme Maguy Gondy, MM. Tubiana, Vieulle, Marvini, reste à Vichy comme à Paris et en tous lieux du monde, un chef-d'œuvre d'humour musical; que M. Emile Cooper a conduit *la Valse*, de M. Maurice Ravel (dansée par le ballet de Vichy), avec cette ferme souplesse que connaissent les habitués des concerts parisiens.

J'ajouterai que les programmes unissaient aux noms des maîtres comme Richard Strauss, Paul Dukas, Debussy, Vincent d'Indy, Guy Ropartz, Florent Schmitt, Maurice Ravel, ceux d'une cinquantaine de compositeurs français et étrangers; que l'intelligente composition de ces concerts a permis de réentendre des ouvrages qui figurent trop rarement aux programmes parisiens, comme le très beau *scherzo* de la *Symphonie* de M. Paul Le Flem.

Et maintenant, il reste seulement à souhaiter que le succès considérable de ce festival incite les organisateurs à persévérer: nul doute que leurs efforts et leur dévouement ne portent les meilleurs fruits.

RENÉ DUMESNIL.

ART

Deux morts : Paul Signac, Frantz Jourdain.

Paul Signac. Vers les années 84 et 85 du précédent siècle, l'impressionisme, sans avoir atteint son point culminant ni conquis toute sa gloire, avait drainé vers lui les sympathies de l'élite littéraire, l'enthousiasme des jeunes écrivains, et gagnait des adeptes parmi les jeunes peintres et apprentis peintres. Une influence de Manet, Degas et Monet pointait dans les Salons, diluée par des Gervex, consciencieusement conciliée avec des résultantes de l'enseignement académique par des Duez, des Butin, des Beraud, éclairant de modernisme les cimaises et parfois d'agréables recherches de couleurs. Mais ce n'étaient là qu'accommodations et saluts à l'aube d'une mode nouvelle, petites curiosités timidement satisfaites au-dessus desquelles il faut mettre l'effort consciencieusement luministe tout de suite, du côté des Salons, d'Henri Martin. Mais des jeunes gens qui n'éprouvaient,

pour le futile enseignement de l'Ecole, aucun respect, et pour qui la peinture n'apparaissait point comme le fructueux exercice d'une carrière jalonnée de concours et de médailles, allaient droit aux maîtres nouveaux leur demander leurs avis et leur assentiment. Les plus doués, à cette heure-là, étaient Seurat et Signac. Seurat admirait surtout Renoir, et Signac était entraîné vers Guillaumin. Je ne veux point dire que ces admirations étaient exclusives et que les nouveaux venus ne se faisaient point, de tout l'impressionnisme, une idée juste. Certes Seurat, dès les premiers paysages, est préoccupé de Pissarro, et Signac n'est point sans avoir, aux primes débuts, regardé de près Raffaelli. Mais les affinités les portaient surtout, Signac vers la fougue de Guillaumin et Seurat vers l'étude de belles scènes de Renoir et le grand portrait de Mme Charpentier, une des pages capitales de l'impressionnisme et qui remuait fort les esprits. Une des différences entre Seurat et Signac est dès l'abord que Seurat est un peintre de figures qu'il encadre de paysages (sauf ses heures de paysagiste pur) et que Signac, quoique tenté par la figure qu'il aborda en quelques essais, est toujours un paysagiste. Seurat plus inquiet de variété et qui pendant sa période de trois ans tout donnés à l'étude du dessin, a souvent abordé en blanc et noir des effets de nuit, pensera plus tard, avec Whistler, que la nuit est le réel domaine du peintre et il en voudra redire les silences troués de bruit et de lumière (la *Parade*), et les étincellements (le *Chahut,* le *Cirque*).

Il n'y a pas de séries d'études de nuit chez Signac. Il vit dans un perpétuel ensoleillement; Seurat est méthodiquement un méditatif. Passé la brève période de son enchantement coloriste de la *Baignade,* il aborde la peinture en mathématicien. Il invente la technique du pointillisme, la démontre, en prouve la valeur. Il suit un tempérament de logicien qui, volontiers, va jusqu'au bout de son raisonnement en poussant les choses à l'extrême. Signac est un tempérament d'improvisation qui se discipline, et longtemps cette soumission à la règle choisie, cette volonté de fidélité à la doctrine acceptée est suivie sans dérogation. C'est une longue victoire de la logique et du choix. Auparavant, d'ad-

mirer si passionnément la technique de Seurat, après les premières marines et les rues du village de Saint-Briac, il a une très belle série, dans la première manière de l'impressionnisme, études d'Asnières, gazomètres, pont sur la Seine vue dans l'aveuglante lumière de midi et peut-être la plus caractéristique de ces toiles, un coin de fête foraine, vue au plus haut degré de la chaleur du jour, la terre rissolée de soleil, les baraques et les manèges long-voilés de bâches, avec une profonde impression de solitude épandue sur ce décor de fête dont les orgues et les violons se sont, sous la chaleur forcenée du jour, interrompus. A ce moment, qui est celui de la claustration de Seurat dans le blanc et noir, Signac n'a pas la fièvre du dessin. Ce n'est que plus tard qu'il commencera, en préparations à ses paysages, sa belle série de grands dessins.

Au moment de l'enthousiasme premier pour le pointillisme, Signac essaya de modeler le dessin avec des points. Il ne s'obstina pas, pas plus qu'il ne pointilla ces aquarelles qui devaient lui servir de dérivatif à une technique picturale absorbante; là où sa nature d'improvisateur doué pouvait se donner libre cours. Entre deux saisons de paysages pointillistes, très modelés, poussés au faîte de la couleur, il revint à l'étude de la figure. Une grande Arcadie, aux figures hiératisées, représente son désir de bonheur fraternel pour tous et de meilleur devenir humain. Le ton général en est un peu pâle, selon les indications de Puvis de Chavannes, sur la douceur d'éclat nécessaire à la peinture murale. Les figures sont belles, l'harmonie agréable, l'ordonnance juste. La tentative était réalisée de la façon la plus honorable. Il ne la renouvela pas et se remit à peindre la mer et le fleuve, tous les grands estuaires et Notre-Dame, avec sa belle entente du décor, son faste lumineux et cette radieuse poésie immobile qui caractérisent sa manière. Le Musée gardera de lui des Bosphores, des ports de La Rochelle, des estuaires de la Meuse à Dordrecht, d'étonnants Marseilles dominés par la silhouette de Notre-Dame de la Garde, des Seines, des points de Bretagne, de l'ordonnance la plus ornementale dans leur magnifique lumière.

On ne saurait retracer, même furtivement, la vie de Paul

Signac, sans signaler son rôle dans la création et la vie des Indépendants; cela se souligne par la coïncidence avec la date de sa mort d'assez vives campagnes en faveur de ce que ses partisans assez empressés appellent le Salon Unique. La tentative de fermer la porte à nombre de peintres en revenant à la mode ancienne d'un seul Salon officiel trouve des adeptes surtout chez les peintres, ce qui est pour eux se prononcer en dépit des leçons du passé et de l'histoire. Un fait domine la question. C'est que tout ce qui a compté dans la peinture à la fin du dernier siècle avait figuré au Salon des Refusés, organisé en 1863, avec l'appui de l'administration des Beaux-Arts, elle-même, écœurée de ce que toute la sévérité du jury des Artistes français montrait de partialité intéressée. Le mot d'ordre était d'exclure de toute commande ceux qui n'accomplissaient pas les rites de soumission officielle devant quelques médaillés d'une désolante médiocrité.

La même guerre que l'on faisait à Manet, ou Monet, on la faisait à Rodin. La partie la plus entêtée des Artistes français faillit amener un suicide du Salon. Ce ne fut qu'une scission. Meissonnier lui-même comptait parmi les partants. Auparavant, un bon peintre, Dubois-Pillet avait eu l'idée d'une association purement professionnelle. Il ne s'agissait point d'avoir du talent et de tenter de le prouver. Il suffisait de vouloir exposer et de faire les frais de cette décision par le paiement d'une cotisation. C'était plus que la liberté. La tentative n'aurait pas eu de lendemain si, précisément, les néo-impressionnistes Seurat, Signac, Dubois-Pillet, Lucien Pissarro ne s'étaient trouvés là. Degas, qui présidait aux expositions impressionnistes, ne voyait pas d'un œil tout à fait bienveillant les pointillistes. Les néos se firent donc une citadelle dans cette organisation des Indépendants. Ils y apportaient le combat et la vie. Des adeptes étaient venus se joindre à Seurat et à Signac: Augrand, Luce, Henry Cross, Gausson; puis des sympathisants, comme le douanier Rousseau. C'était assez pour que l'effort de ce petit groupe attirât le visiteur, créât la discussion et assurât une forte répercussion à l'exposition des *Poseuses*, du *Chahut*, de Seurat, de *La Rochelle* de Signac, de son *Arcadie*, aux prolétaires

de Luce, à ses paysages de banlieue etc... L'élite de la peinture actuelle a débuté aux Indépendants, et Signac, en qualité de président, était toujours là pour veiller au bon accueil à tout artiste de talent pour l'agréger au noyau résistant des Indépendants.

Après les Indépendants vint le Salon d'Automne. Le Salon d'Automne s'est composé d'anciens indépendants qu'effarouchaient certains voisinages d'amateurs insuffisamment éclairés, avec ceux des artistes du Salon des A. F. ou de la Société Nationale soucieux de milieux moins fermés. Nouveauté! Le Salon d'Automne faisait appel aux décorateurs dont l'art était dédaigneusement écarté des deux Salons existants. C'était très peu d'années auparavant qu'une vive campagne de presse avait forcé les chefs de maisons de commerce d'art décoratif à laisser signer les artistes de l'art décoratif et mettre le nom de leurs collaborateurs dans les vitrines où ils exposaient le résultat des travaux des artistes. Parmi les chefs de cette campagne figurait, au premier rang, **Frantz Jourdain.** Personne n'ignore les facultés combatives de F. Jourdain. Elles ne s'exerçaient pas que dans le domaine de l'art et de la critique d'art. On sait qu'en 1870, engagé volontaire (il eût pu échapper à tout service militaire en optant pour la nationalité belge) il gagna la médaille militaire qui lui était au moins aussi chère que la plaque de Grand Officier que lui valurent, en fin de vie, des efforts continus pour créer et améliorer le Salon d'Automne. Il ne fut pas, sans doute, dans son art d'architecte, un grand créateur, encore qu'il ait fait preuve toujours d'un curieux modernisme et l'une large entente des conditions nouvelles de l'architecture, les problèmes nouveaux soumis à l'art des architectes n'étant plus des églises ou des beffrois, mais des gares et des grands magasins. Il y apportait une théorie de l'ornementation polychrome destinée à orner de spacieuses proportions et des essais de magasins, tels la Samaritaine, de grandes passerelles comme certaine, décorée à l'Exposition de 1900 de grands oiseaux symboliques, affirma sa valeur. Mais F. Jourdain fut surtout un animateur. Quoique fort occupé par son métier d'architecte dont il acceptait toutes les obligations et les besognes, il avait, non pas

un violon d'Ingres, mais tout un orchestre d'instruments variés dont il jouait fort bien: romancier, critique, pamphlétaire, historien d'art, critique littéraire. Les poètes symbolistes se souviennent encore, parmi les incompréhensions que soulevaient leurs débuts, de l'accueil amical, enthousiaste même que leur accordait Frantz Jourdain dans ses chroniques. Il écrivait son livre *Les Décorés* (*Ceux qui ne le sont pas*), qui résume l'histoire de l'élite picturale de la fin du siècle dernier. On peut lire avec intérêt l'*Histoire de l'habitation humaine,* qu'il publia. Mais surtout, il faut songer à l'effort incessant, dont l'apparente continuité, faite des maillons de mille démarches, créa le Salon d'Automne, put le faire durer, parer à ses déficits, lui susciter des amitiés, faire d'une organisation de mouvement une stabilité, d'une émeute une institution presque d'Etat, modifier des principes de juxtaposition des œuvres d'art, de façon à y être imité par les autres organisateurs de Salons. Enfin il laisse sa mémoire attachée à la création d'un mouvement d'art durable, parce qu'il avait la claire perception de ce qui était le beau.

GUSTAVE KAHN.

L'ART A L'ETRANGER.

L'Association d'Expansion et d'échanges artistiques. — Expositions d'art français à l'étranger: Prague, Bruxelles. — L'art français du XVIIIe siècle à Copenhague. — Les expositions du Gouvernement Général de l'Algérie.

Depuis plusieurs années s'organisent fréquemment, à l'étranger, de belles **expositions d'art français.** On s'est heureusement rendu compte que nos peintres et nos sculpteurs étaient, au fond, d'excellents ambassadeurs. L'Association d'expansion et d'échanges artistiques, présidée par M. Henri de Jouvenel, et le bureau d'action artistique de la Direction des Beaux-Arts s'occupent officiellement de ces manifestations. Leur activité a été particulièrement efficace depuis la fin de la guerre, et si on établissait la liste des expositions au succès desquelles ils ont contribué, on arriverait à un total impressionnant. Il n'y a pas eu seulement la quantité, il y a eu aussi la qualité. Nous n'avons pas la prétention, dans cette brève chronique, de rappeler tout ce qui a été fait au cours de ces dernières années; pour donner une idée

de la grande utilité de ces deux organismes, il nous suffira de nous limiter à l'année 1935. Ç'aura été certainement une des plus brillantes pour notre expansion artistique.

Il y a d'abord eu, au début de l'année, une importante manifestation à **Prague,** où on a eu l'idée très heureuse de présenter un bel ensemble de notre sculpture contemporaine. On n'avait pas pensé, jusqu'à présent, à offrir aux étrangers une exposition exclusivement consacrée à la sculpture; et pourtant, quelle admirable école est la nôtre! Rarement, au cours de notre histoire, nous avons eu une pareille floraison de talents — et de grands talents. En dehors de la trinité Bourdelle-Maillol-Despiau, combien d'artistes qui continuent la tradition de nos meilleurs statuaires du XVIIIe et du XIXe siècle! La presse tchécoslovaque a été pleine d'admiration pour l'Exposition de Prague qui a largement contribué à mettre en valeur ce qui, dans l'art français contemporain, est de la qualité la plus indiscutable.

Un autre fait important, c'est la participation de la France à l'Exposition de **Bruxelles.** On sait que les Belges ont réservé, dans cette Exposition, une grande place aux manifestations artistiques. Un palais tout entier est consacré à cinq siècles d'art ancien wallon qui forment un ensemble d'un intérêt passionnant. Il est également possible de passer en revue cinq siècles d'art français, depuis Philippe de Champaigne jusqu'à M. Henri Matisse, en s'arrêtant à quelques œuvres capitales comme les cinq toiles de Chardin appartenant à la Collection Cherrier, *la Vue de Villeneuve-lès-Avignon* de Corot, et *la Belle Zélie* d'Ingres.

L'idée de réunir quelques œuvres caractéristiques de l'impressionnisme au Palais des Beaux-Arts a été particulièrement heureuse; on n'a pas eu souvent l'occasion de rendre à l'école française de la fin du XIXe siècle et du début du XXe un hommage aussi éclatant. Manet, Monet, Pissarro, Renoir, Van Gogh, Cézanne, Gauguin, Toulouse-Lautrec, Degas, Sisley sont très admirablement représentés, et une assemblée d'œuvres pareilles fait grand effet. Les administrateurs du Palais des Beaux-Arts de Bruxelles, qui ont déjà organisé tant d'expositions du plus large intérêt, ont donné

cette fois encore une haute idée de leur goût et de leur sens de la présentation, qui est parfaite.

A l'Exposition de Bruxelles, l'art moderne a tout un palais où sont représentées quinze nations — de façon assez inégale d'ailleurs (l'Italie n'a, par exemple, envoyé aucune œuvre de quelques-uns de ses meilleurs peintres, Severini, Tozzi, Campigli, de Pisis). Quoi qu'il en soit, c'est un panorama vivant, curieux et parfois pittoresque, dominé par plusieurs toiles de grande qualité que l'on rencontre surtout dans les sections belge, française et danoise (car il y a, à Bruxelles, un ensemble danois qui révèle une école contemporaine riche de talents variés).

§

Bruxelles est donc, cette année, le centre de très belles manifestations artistiques. La Hollande a organisé, de son côté, deux magnifiques expositions : celle de Ver Meer et de son époque à Rotterdam, et celle de Rembrandt à Amsterdam. Si on songe en outre à l'admirable exposition de l'art français du XVIIIe siècle, à Copenhague, on voit quel beau circuit artistique on aura pu faire en 1935, de la Belgique au Danemark.

On nous permettra d'insister quelque peu sur ce qui a été fait à **Copenhague,** car la réalisation de cette exposition du XVIIIe siècle a été remarquable. C'est une société danoise très vivante, la « Foreningen Fransk Kunst », qui en a pris l'initiative. Son président, M. Wilhelm Hansen, dont on connaît l'admirable collection d'art français qui est la parure de sa résidence des environs de Copenhague, avait déjà, il y a sept ans, assuré le succès d'une importante manifestation artistique consacrée à la gloire du XIXe siècle français, « de David à Cézanne ». Cette fois, il a présidé à la constitution d'un très bel ensemble de notre XVIIIe siècle, avec l'aide des commissaires français, MM. Grappe, Boucher et Huyghe. L'idée se justifiait assez par l'intérêt que le Danemark témoigna à nos artistes, il y a deux siècles : n'est-ce pas à un sculpteur français, Lamoureux, que l'on doit la statue équestre de Christian V qui se dresse en face du palais de Charlottenborg, qui est, d'ailleurs, le cadre somp-

lueux de l'exposition organisée par la « Foreningen Fransk Kunst »?

Les Danois et les Français ont magnifiquement fait les choses. A Charlottenborg, 24 salles sont consacrées à l'art français, de Largillière à David. Il y a là environ 300 tableaux et 300 dessins qui caractérisent de la façon la plus complète les diverses tendances de ce XVIIIe siècle qui rayonna, comme notre XIXe, sur l'Europe entière. On y voit aussi de nombreuses sculptures, bien des meubles, de riches boiseries et de belles tapisseries : le copieux catalogue comprend 1.100 numéros; je crois que l'époque de Louis XV et celle de Louis XVI ont été rarement à pareil honneur.

On est accueilli dans le grand escalier d'honneur par des tapisseries dont l'effet décoratif est saisissant, et c'est là que se trouve le grand Gobelin tissé d'après le carton de Coypel, et qui représente *Joas proclamé roi des Hébreux*. Comme il est naturel, ce sont les peintres de transition que l'on montre d'abord, ceux qui, comme Largillière, Rigaud, Desportes, gardent encore quelques traditions du XVIIe siècle, et annoncent cependant le brillant colorisme du XVIIIe. Puis vient le grand créateur, Watteau, qui, dans une existence brève et non dénuée d'un certain « mal du siècle », a fixé le destin de l'époque nouvelle. Il est, à Charlottenborg, très bien représenté avec, entre autres œuvres capitales, l'*Antiope* du Musée du Louvre, les *Comédiens français* de la collection Bache, de New-York, et *le Mezzetin* du Metropolitan Art Museum, de New-York. On le voit donc là dans tout l'éclat de son génie, entouré de ses charmants satellites, Pater et Lancret, et de ceux qui, tels Quillard et Mercier, furent, à l'étranger, les fidèles représentants de la tradition artistique qu'il venait de créer. Boucher et Fragonard représentent, avec un ensemble de toiles très bien choisies, l'esprit de notre XVIIIe siècle, dans ce qu'il a d'élégant et de quelque peu décadent. La ronde des « Fêtes galantes » aura une fin, et cette fin, Greuze l'annonce avec sa sensiblerie facile, qui n'est pas sans évoquer certains élans romantiques.

A tous ces noms s'ajoute, bien entendu, celui de Chardin, le peintre de cette classe bourgeoise qui va bientôt aspirer au pouvoir, et qu'il a évoquée avec un sens de la poésie

intime qui est unique en ce XVIIIe siècle avide de spectacles brillants. *Le Lièvre* et *la Toilette du matin* du Musée de Stockholm, *les Apprêts du déjeuner* du Musée de Carcassonne et le *Benedicite* du Louvre montrent tout ce que la tradition picturale française a de solide et parfois même d'austère.

Les organisateurs de l'exposition de Copenhague ont voulu non seulement montrer le rôle des individualités dominantes; ils ont également tenu à caractériser ce qui était essentiel au XVIIIe siècle, je veux dire la vie de société; aussi bien le « clou » de l'Exposition nous semble-t-il être la reconstitution de trois pièces de cette époque, avec leurs meubles et leurs boiseries; d'abord une pièce Régence; puis une pièce Louis XV, et enfin une pièce Louis XVI, dont les tons fondamentaux sont blanc et or.

On peut donc affirmer qu'à Copenhague revit, dans ses tendances les plus variées, l'art de notre XVIIIe siècle. La sculpture y a une place — qui est de choix — avec le *Rousseau* de Houdon, la *Vénus à l'éponge* de Falconet, et l'*Amour chasseur* de Clodion ; et on a eu la très heureuse idée de rendre hommage, par une rétrospective de son œuvre, au sculpteur français Saly, qui vint au Danemark et y présida, pendant de nombreuses années, l'Académie royale.

§

Parmi les autres expositions d'art français organisées hors de la métropole, il ne faut pas oublier celles dont s'occupe, depuis 1930, le **Gouvernement Général de l'Algérie.** Devenue pour les artistes un vaste champ d'expériences, l'Algérie a pensé que la meilleure invitation au voyage était de se montrer telle que l'avaient vue tant de peintres depuis Delacroix jusqu'à nos jours. A Prague, à Bruxelles, à Vienne (dans le palais de la Sécession), et enfin à Bucarest, dans le beau musée Thoma Stelian, que dirige M. Opresco, ont eu lieu des expositions où furent évoqués les aspects les plus variés des paysages et des mœurs d'Algérie. L'exposition de Bucarest comprenait, entre autres éléments d'intérêt, une importante rétrospective Delacroix. Cette année, au Musée d'Art et d'Histoire de Genève, seront réunis les principaux peintres d'Algé-

rie, surtout les anciens pensionnaires de la Villa Abd-el-Tif, sous le patronage d'un précurseur, Théodore Chassériau, qui y sera représenté par une vingtaine de peintures, d'aquarelles et de dessins.

P. MIRABEL.

ARCHÉOLOGIE

Marquis d'Albon: *Les peintures du château de Saint-Marcel-de-Félines, en Forez*, Imprimerie Louis Jean, Gap. — J. Clemence: *La Nouvelle Gergovie*, Imprimerie Générale, Clermont-Ferrand.

Le **château de St-Marcel de Félines,** dont nous entretient, dans une intéressante brochure, le marquis d'Albon, s'élève, au pays de Forez, à quelque distance de l'ancienne résidence de l'auteur de l'*Astrée,* Honoré d'Urfé. C'est spécialement à l'étude des peintures qui en décorent les salles que la présente publication est consacrée. Ce château était anciennement une maison fortifiée, dont la restauration fut effectuée en 1857 et 1604. Il offre encore un aspect imposant, avec ses tours, son pont de pierres et sa porte de chêne tapissée de gros clous, tandis qu'à l'intérieur on découvre une petite cour heureuse, bordée d'élégantes arcades.

Au rez-de-chaussée, dans l'ancienne salle basse, des peintures en camaïeu (ocre clair, jaune et brun-rougeâtre) recouvrent les parois, y compris portes et volets, alors que de nombreux tableaux, peints sur bois, ornent les murs. La décoration des embrasures de fenêtres et des revers des volets est particulièrement riche. A noter également le chiffre, composé des initiales des possesseurs du château, qui se retrouve, d'ailleurs, en maints endroits, dans les différentes salles. Dans une pièce contiguë, ancien cabinet du châtelain, des peintures en camaïeu gris-brun et vert-bleu couvrent toutes les parties boisées. Il en est de même dans la salle voisine, ancienne chambre de la châtelaine, la marquise de Chalmazel. La plupart de ces peintures représentent des scènes mythologiques. Dans le « grand cabinet » tout proche, on remarque quatre tableaux où sont figurées, d'après la tradition, des maîtresses de Louis XIV et, en outre, deux buffets servant de bibliothèques.

A l'étage, d'autres pièces ornées de peintures sont dispo-

sées le long d'une galerie correspondant aux arcades de la cour intérieure. A côté de la « Chambre du Comte » garnie, elle aussi, de camaïeu, se trouve la chambre dite à point de Hongrie, dans laquelle les camaïeux en ocre jaune s'étendent jusque dans l'intérieur de l'alcôve. Une autre chambre, appelée « le chauffe-pied », est la seule dont la décoration en camaïeu ne soit pas intacte; cependant, les parties conservées sont remarquables. Dans toutes les pièces du château, on peut d'ailleurs signaler que les sujets empruntés à la mythologie forment le fond de la décoration des boiseries. Il se dégage, de cette description, « une impression de richesse et de luxe qui fait aussitôt penser aux splendeurs décoratives du siècle de Louis XIV... ». Mais ce sont surtout des peintures en camaïeu qui constituent l'ornementation la plus remarquable du manoir.

La publication du marquis d'Albon est accompagnée de trois plans du château et de quatre planches hors-texte en couleurs, figurant certaines parties des plus importantes de la décoration.

La lecture de cette intéressante plaquette ne peut que contribuer à faire mieux connaître, surtout aux touristes, le curieux château de St-Marcel de Félines.

§

Le livre de M. J. Clemence, **La Nouvelle Gergovie,** nous reporte à l'histoire de la Gaule et à la conquête romaine. Parlant de la situation de l'ancien oppidum gaulois assiégé par Jules César, M. Clemence discute la question au double point de vue archéologique et historique. Le plateau de Gergovie offre, parmi les broussailles, des pans de murs éboulés, ayant, à certains endroits, de 4 à 6 mètres de haut sur 3 à 4 de large, le tout épaulé par de puissants contreforts. Des recherches faites principalement par M. Busset, tendent à démontrer qu'on se trouverait là en présence d'un important oppidum, pourvu d'un vaste système défensif. M. Clemence cite, à ce sujet, les avis d'hommes compétents, tels que MM. Toutain, Julian, Fournier, etc., d'après lesquels des murailles analogues sont visibles en beaucoup d'autres endroits, surtout en Auvergne. Mais certains d'entre eux se

refusent à voir, dans ces ruines, les restes d'une ancienne ville fortifiée. De la longue discussion que l'ouvrage résume, il ressort qu'au point de vue archéologique, la réserve paraît devoir s'imposer, et que seules des fouilles et recherches minutieuses permettraient d'aboutir à une conclusion.

Au point de vue historique, le texte des Commentaires de Jules César semble s'adapter exactement au terrain du plateau des Côtes ou de la Nouvelle Gergovie. Mais, en discutant pas à pas les faits, on relève de nombreuses contradictions, notamment en ce qui concerne les points d'eau, les préparatifs de la bataille, les diverses positions des légions romaines, etc...

Pour conclure, la thèse traditionnelle, qui identifie la Gergovie de César et l'ancien puy de Merdogne, garde toute sa valeur. De nombreux documents, dont l'un remonte au x[e] siècle, attestent cette identification. Par ailleurs, nous savons que le plateau fut habité à l'époque celtique et continua de l'être après la conquête romaine.

Il reste à souhaiter, comme le note très justement M. Clemence, que des fouilles méthodiques soient entreprises pour mettre fin à cette « nouvelle bataille de Gergovie ».

CHARLES MERKI.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Le vingtième anniversaire de la mort de Remy de Gourmont. — Remy de Gourmont au lycée de Coutances.

Le vingtième anniversaire de la mort de Remy de Gourmont. — Le lundi 27 septembre 1915, un taxi emmenait à l'hôpital Boucicaut Remy de Gourmont. Midi sonnait. Vers six heures, Remy de Gourmont était mort.

Le samedi qui précédait, un peu avant minuit, son frère Jean, qui s'était penché à sa fenêtre, avait aperçu de la lumière chez Remy. « Je pensai, a-t-il rapporté, qu'il avait sans doute oublié d'éteindre son électricité; mais, inquiet, je montai chez lui. Je le trouvai affaissé dans son fauteuil d'osier, près de sa table de travail. Je voulus lui donner le bras pour l'aider à se lever, mais il s'affaissa et je dus le porter sur un divan à quelques pas de sa table. Angoissé, j'appelai Mme de C..., à l'étage en-dessous et nous le posâmes sur son lit... Tandis

que je lui tâte le pouls, un regard très intense, d'un bleu si intense, me fixe, m'interroge; je lui fais un visage souriant qui le rassure (1). »

La paralysie s'était déclarée. Encore un jour, le dimanche 26, et Remy de Gourmont fermait « ce regard très intense, d'un bleu si intense » que Jean de Gourmont invoquait dans les lignes qui sont comme le procès-verbal des derniers moments du grand écrivain.

C'est lui, c'est Jean, qui devrait retracer ici, en ce mois du vingtième anniversaire, la vie de Remy. Mais vingt années qui passent ne font pas qu'un seul mort au sein d'une famille.

Jean de Gourmont, lui aussi, n'est plus. Et Henri de Gourmont n'est plus, — qui n'appartenait pas à la littérature, qui néanmoins collaborait à des feuilles locales, et qui, dit-on, dans l'ombre d'un tiroir, cachait le manuscrit d'un roman resté inconnu.

Jean de Gourmont, certes, mieux que quinconque, eût situé dans l'appartement de la rue des Saints-Pères celui qui partageait avec lui l'immeuble, sis numéro 71, qu'une plaque commémorative désigne depuis 1924 aux passants pour la retraite familière à l'auteur d'*Un Cœur virginal,* de 1898 à 1915. Retraite agissante, l'œuvre considérable de Remy de Gourmont l'atteste, qui fut conçue, pensée, rédigée là. Retraite que l'ermite de la rue des Saints-Pères volontiers quittait, tantôt pour la petite ville de Coutances où s'élève aujourd'hui, tout près de la maison familiale, son buste, œuvre de Mme Suzanne de Gourmont; tantôt pour le *Mercure,* ou le Café de Flore, ou les Quais. Retraite où volontiers non moins il rentrait, le dernier numéro du *Mercure* à la main, si ce n'était cette *Revue des Idées* qu'il dirigea, qui avait son siège rue de Condé, ou bien tout bourdonnant du suc butiné parmi les journaux qu'un garçon rituellement zélé lui avait apportés, chère moisson ; ou bien rapportant un de ces bouquins intuitivement découverts dans les boîtes que longe la Seine.

Rue des Saint-Pères, écrivait Edmond Barthélemy, il me reçut dans cet appartement qu'il quitta depuis pour celui de l'étage

(1) Cf. *Imprimerie Gourmontienne* (N° 6, 1922).

supérieur sur la cour qui était plus tranquille. Il faisait chaud ce jour-là. Les volets du cabinet étaient entre-clos, il y avait un demi-jour doux dans la pièce. On entendait le roulement sourd de gros omnibus à trois chevaux qui passaient rue des Saints-Pères. Gourmont était vêtu d'un vêtement flottant d'étoffe noire, joignant sur la poitrine par une agrafe en métal ornée de pierres de couleur; les manches, d'ouverture très large, découvraient le haut du poignet; les mains, petites, tandis qu'il vous parlait, avec son élocution un peu entrecoupée, en vous regardant tranquillement de ses grands yeux gris-bleus, roulaient ordinairement une cigarette. Une calotte quasi-ecclésiastique le coiffait.

Peu importe la date du portrait: des années plus tard, à l'appartement près, le portrait restait le même. J'ai vu dans un cadre identique, selon une identique atmosphère, un Remy de Gourmont tout pareil m'ouvrir sa porte, un après-midi, trois ans avant la guerre, alors que je venais, débutant qui pour ses premières armes avait donné, dans *la Rénovation Morale* s'il vous plaît, un *Monsieur Faguet, homme universel,* remercier le collaborateur du *Mercure,* qui signait R. de Bury la revue de la presse où, avec une bonhomie amusée, il avait bien voulu faire place au premier article d'un « homme de lettres » depuis peu sorti du lycée... Ce souvenir me sera pardonné, du moins je l'espère, quand découle de là l'amitié qui me lia à Remy et, en écho, à Jean. Aujourd'hui où le *Mercure de France,* à travers les études de Gabriel Brunet, de Michel Puy, les souvenirs de Paul Léautaud, célèbre le vingtième anniversaire de la disparition terriblement prématurée de Remy de Gourmont, pouvais-je me priver, en évoquant la vie du disparu, d'avoir un salut pour R. de Bury? R. de Bury, pseudonyme que Jean de Gourmont reprit des mains de son aîné. L'histoire littéraire un jour peut-être dira, par la plume de quelque érudit, curieux de suivre la revue de la presse du *Mercure: « les Bury »...* Et la légende ajoutera son mot. A nous en tenir aux Gourmont, rappellerons-nous que « la tradition fait remonter au vieux roi Gormon, prince de Danemark, la famille des Gourmont? Un neveu du vieux roi se fixa en Normandie à la suite de Rollon, et là fit souche d'une famille qui produisit une généalogie où les savants et les peintres voisinent au XVe et au XVIe siècle avec les graveurs et les imprimeurs. Remy de Gourmont, curieux de

la pensée dans tout ce que l'imprimerie en concrétise, ne pouvait désirer de meilleurs ancêtres que les Gilles, Jean, François et Robert de Gourmont, qui timbrèrent leurs éditions de leurs armes: « D'argent au croissant de sable, au chef de gueules chargé de trois roses d'or » : ces armes qu'on retrouverait sur la couverture de l'*Imprimerie Gourmontienne* (2).

Et si Remy doit peut-être le goût d'écrire à François de Malherbe auquel il se rattache par Mlle de Malherbe, sa grand'mère maternelle, sans doute doit-il le goût de lire à Gilles de Gourmont, à qui on doit en France l'impression du premier livre en caractères grecs. Issu du lointain Danemark, ou né du gras terroir normand, Remy de Gourmont, qui vit le jour au château de la Motte, à Bazoches-en-Houlme, dans l'Orne, le 4 avril 1858, reste selon la définition de Louis Dumur: « Un Français de France, et même de la vieille France (3). » Ni Méridional, ni Breton ni Parisien, en effet, et Dumur ajoutait:

Il sera, si vous voulez, un peu du Nord, de ce Nord qui fut le berceau de la langue d'Oïl, le point où s'opéra le plus intimement la fusion du Romain, du Celte et du Franc, et d'où sortirent, en définitive, l'histoire, la langue et l'esprit de ce pays.

Citant ce commentaire de l'état-civil gourmontien, nous disions et nous ne pouvons mieux faire que de redire, que l'œuvre de Remy de Gourmont atteint à l'universel, ce multiforme et magnifique esprit ayant fait de la polygraphie, à l'ordinaire justement décriée, un art et une science à l'usage et en fonction de son génie. Mais c'est de la vie de l'auteur des *Promenades Littéraires* qu'il s'agit ici. Si nous allions l'oublier c'est que l'œuvre d'un Gourmont est difficilement séparable de son existence. Quand il vint à Paris, en 1883, à l'issue d'un séjour à Caen où il s'était inscrit à la Faculté de Droit, c'était pour entrer à la Bibliothèque Nationale, et l'anecdote qui illustre sa révocation, comment la séparer de l'œuvre de Gourmont, alors que la publication de certain article dans le *Mercure de France*, huit ans plus tard, *le*

(2) Cf. Notice sur Remy de Gourmont, par Gaston Picard, *Un Croquant* (chez Delamain, Boutelleau et Cie, 1923).
(3) Cf. le *Weekly critical Review* (octobre 1903).

Joujou Patriotisme, est cause de sa disgrâce? Ainsi un épisode de la vie de Remy a partie liée avec une page de Gourmont. Moins qu'une page, quelques lignes où il était question de ne point sacrifier à une éventuelle reprise des provinces perdues le petit doigt, à cause que celui-ci sert fort à éparpiller les cendres de la cigarette. On aurait tort de voir là une déclaration sans révision possible. A deux mois de l'article, Gourmont, dans une « lettre ouverte » à Nestor, *alias* Henry Fouquier, de *l'Echo de Paris,* qui avait alarmé l'opinion, déclarait:

J'écrivis au *Mercure de France*: Nous ne sommes pas patriotes. Non, nous (moi, veux-je dire) ne sommes pas plus patriotes contre l'Allemagne que contre l'Espagne, l'Italie, la Suisse, la Belgique ou l'Angleterre; nous ne sommes pas patriotes s'il s'agit d'attaquer; nous le serions (c'est-à-dire nous ferions notre devoir) s'il s'agissait de défendre nos idées, notre langue, nos mœurs, la patrie française. Clairement, je l'écrivis.

Et cela, Gourmont devait en donner la preuve avec l'attitude qui tout naturellement fut sienne dès l'instant qu'il s'agit, en 1914, de défendre idées, langues, mœurs, bref la patrie française à travers les billets que publia *la France,* ces billets qui manifestent, aussi, que l'écrivain ressentit le drame de la guerre au point d'être ébranlé dans sa santé. En l'année 1891 où *le Joujou Patriotisme* valait à Gourmont, ô paradoxe! d'être mis à la porte d'une bibliothèque, et laquelle! trop grande pour son goût de l'intimité, mais encore trop petite pour la somme des idées qu'il aimait de glaner à livre ouvert, en cette année 1891, disions-nous, quelle est la position de Remy de Gourmont littérateur?

C'est un artiste délicat, remarqué des lettrés pour son roman *Sixtine,* note Jules Huret, dans l'*Enquête sur l'Evolution littéraire,* il est l'un des membres les plus en vue du groupe du *Mercure de France,* une revue qui rassemble ceux qui paraissent les plus austèrement artistes du mouvement nouveau (4).

(4) Le *Mercure de France* avait été fondé à la fin de l'année 1889 « par un groupe de jeunes gens sans relations, sans notoriété, sans argent », dit Remy de Gourmont dans ses *Promenades Littéraires* (4e série, Ed. du *Mercure de France,* 1912). Et de préciser: « Au courant du mois de décembre de cette année-là, un de mes amis de la Bibliothèque Nationale, Louis Denise, qui voulut oublier la poésie par amour pour les

Austèrement artistes, pourquoi donc? Il semble bien que, pour une fois, Jules Huret, mon maître, vous ayez jugé à côté. Car enfin, était-il aussi « austèrement artiste », par exemple, le « garçon manqué qui cherche son sexe dans le romantisme »? — ainsi disait, de Rachilde, Remy de Gourmont. Pas davantage Gourmont lui-même, un des très rares essayistes, un des très rares philosophes, dont la pensée, tellement elle prend sa source, par delà les livres, dans l'amour, dans la fraîche, exaltante atmosphère du baiser doublement consenti, se présente enrobée des mille attraits de la séduction. L'œuvre de Remy de Gourmont, pour autant qu'elle se limitait à l'année 1891, n'était point, il est vrai, parée encore de toutes les nuances du sourire. Cependant, c'étaient les jeunes esprits, c'étaient les moins austères des lecteurs qui avaient entre les mains les premiers livres de Remy. Livres voués, d'ailleurs, « à être mis entre toutes les mains », puisque publiés pour la plupart par les soins de la Librairie Générale de Vulgarisation avec vignettes, d'*Un Volcan en éruption*, à *Une Ville ressuscitée*. Mais le roman de *Merlette*, et avec *Sixtine* le « roman de la vie cérébrale », dédié à Villiers de l'Isle-Adam, prenaient le pas sur *les Français au Canada et en Acadie*, laissaient Gourmont première manière *Chez les Lapons;* mais maints journaux et revues multipliaient les collaborations de Remy, du *Monde* à *la Revue de l'Enseignement Secondaire des Jeunes Filles*, du *Voltaire* aux *Matinées Espagnoles*, de *la Revue du Monde Latin* aux *Essais d'Art Libre*. Et dès 1892, paraissaient *le Latin Mystique* (préfacé par J.-K. Huysmans), *les Litanies de la Rose, Lilith*, autant d'aspects, autant de facettes du prisme gourmontien.

Il serait vain, sous prétexte d'anniversaire, de suivre titre à titre l'œuvre dont la bibliographie établie, ici par Ad. Van Bever et Paul Léautaud, dans les *Poètes d'aujourd'hui*, là par M. Hector Talvart, dans la *Fiche bibliographique française*, donne le détail. *Le Livre des Masques, la Culture des Idées, le Problème du Style, Une Nuit au Luxembourg*, s'il fallait

oiseaux, me demanda, sans guère de préambule, si je ne voulais pas m'associer à quelques jeunes gens qui fondaient une petite revue dotée de ce titre archaïque: le *Mercure de France*. J'acquiesçai cependant qu'il me racontait comment leur petit groupe, ayant découvert les capacités administratives d'Alfred Vallette, avait décidé de se mettre sous sa direction. »

choisir, pourquoi ces titres et non pas d'autres? Tous, ils sont liés à la vie de Gourmont. Ce ne sont pas seulement les *Lettres à Sixtine*, les *Lettres à l'Amazone*, qui composent, concernant Gourmont, cette confession que tout écrivain chuchote plus ou moins à travers la grille interposée entre l'œuvre et le public, c'est l'œuvre entière de Remy. Est-ce que les *Divertissements*, si nous ouvrons les poésies, ne sont pas comme la musique d'un amour; est-ce que, si nous ouvrons *la Petite Ville*, nous ne touchons pas, à chaque page, Coutances, tantôt le musée, voisin de la maison où Remy aimait à descendre chez sa sœur, tantôt le lycée, dont il fut assez bon élève pour mériter de M. l'abbé Lair, le proviseur, ce satisfecit: « Intelligence facile, distinguée, mais qu'il ne peut apprendre à diriger. Il fait un peu trop d'excursions dans le champ de la fantaisie. Qu'il fasse d'abord une bonne rhétorique; plus tard, il travaillera suivant ses goûts. »

Remy, toute sa vie, a travaillé suivant ses goûts. Les succès de barre fixe et de trapèze qui le disputaient à ses succès d'élève studieux, au lycée de Coutances, l'ont cédé à ces derniers. On n'imagine pas bien un Gourmont homme de sport. C'eût été se livrer au public et la pleine lumière du stade n'était point faite pour celui qu'un « accident de santé », à quelques années de son arrivée à Paris, avait défiguré. Et puis, Remy de Gourmont était bien plus à l'aise dans son cabinet de la rue des Saints-Pères. Ce n'est pas uniquement le « drame facial (5) » qui le retenait le plus souvent à sa table de travail, entre l'écritoire et le pot à tabac, parmi les livres et dans la compagnie de cette chatte qu'il me désignait un jour avec ces mots: « Elle est en amour, je ne puis subvenir à tous ses besoins... », autant d'instants qu'un visage aimé, une main amie, la fraternelle assistance de Jean, le courrier abondant en jeux d'épreuves, en petites revues et en volumes, ponctuaient. S'il est vrai que la vie, l'œuvre de Gourmont, nous l'avons dit, se marient, il est vrai aussi que, selon la parole de Rachilde à M. Robert Bourget-Pailleron: « la grande simplicité de sa vie ne permet guère l'intrusion de l'anecdote. » M. Legrand-Chabrier, citant ces mots, souli-

(5) Cf. *Remy de Gourmont vu par son médecin*, par le Dr Paul Voivenel (éd. du siècle, 1924).

gnait: « Et c'est un avertissement au biographe (6). » Notre rôle serait donc fini, si nous ne tenions à préciser pourquoi, à propos de la fin de Remy, nous disions qu'elle fut « *terriblement* prématurée ». Au reste, est-ce que cela, aussi, ne s'entend pas? Est-il besoin de faire remarquer que depuis le « drame facial », qui, avec 1914, mutilait la vieille Europe, voire l'Univers, le Monde offre un visage qui vaut, lourd d'inquiétude, lourd d'angoisse, si diversement agité, d'avoir son exégète? En regard de la plaie que la guerre et ses lendemains ont ouverte sur la sainte et ensemble diabolique figure du monde, on aimerait qu'un écrivain, à la fois savant et sceptique, à la fois réaliste et poète, à la fois doué d'originalité et de bon sens, dégageât la morale des pires événements.

Remy de Gourmont, disait Anatole France, est le plus grand écrivain français vivant. A nous tous, il nous est arrivé d'écrire des bêtises. Gourmont, jamais! (7).

Il est permis de croire que, pour reprendre, mais à quel mot près! le propos de M. Bergeret, le plus grand écrivain français *mort* aurait été, serait l'arbitre, le sage, le moraliste souhaité. Il y a vingt ans, Gourmont mourait. Il s'est écrit, il s'est fait bien des bêtises depuis vingt ans. C'est déjà bien fâcheux que nous ayons à en pâtir, c'est bien malheureux que Gourmont ne soit point là pour en juger. Vingt ans de paix, mais vingt ans de menace, que retenir de tout ce qu'on a écrit durant cette période où l'homme va en quête d'un pain empoisonné, où l'aube est grosse des orages que la nuit fait et défait, où les Lettres, trop souvent, se sont parées des oripeaux, des fards de la publicité, où la paix toujours souhaitée respire on ne sait quelle odeur du souvenir? C'est encore Anatole France qui disait: « De tout ce qu'on a écrit durant cette guerre, il n'y a qu'une chose vraiment belle; le petit article de Remy de Gourmont sur *les Fourmis.* »

Relisons *les Fourmis.* Avec le regret que la page qui suit soit blanche.

GASTON PICARD.

(6) Cf. *Remy de Gourmont et son œuvre,* par Legrand-Chabrier (éd. de *la Nouvelle Revue Critique*).
(7) Propos rapportés dans l'*Imprimerie Gourmontienne* (N° 6, 1922).

§

Remy de Gourmont au lycée de Coutances (1). — A Saint-Malo, je rencontre assez souvent M. Juin. C'est un Normand grand liseur de romans et de documents historiques. Il était, il y a un an, juge de Paix à Plancoët et depuis sa retraite, il habite Paramé. M. Juin a beaucoup voyagé, sa mémoire est prodigieuse et il ajoute à son érudition et à l'abondance de ses souvenirs une gaieté et une sociabilité qui contrastent singulièrement avec la rudesse bretonne.

Nous échangeons, avec M. Juin, des livres et j'eus ainsi la surprise de lire sur un exemplaire des *Dialogues des Amateurs:* « A Edouard Juin, en souvenir de nos années de jeunesse. REMY DE GOURMONT. »

Et le dédicataire me raconta qu'il était du même âge que l'auteur célèbre et qu'il avait fait toutes ses études avec lui, au lycée de Coutances, jusqu'en seconde inclusivement, dans la même classe.

Remy de Gourmont était entré à l'âge de dix ans, — en octobre 1868, — en huitième, pour ne quitter le lycée qu'en 1876. Il fut un élève brillant et avait, dès qu'il s'agissait de français, de latin ou d'anglais, une sorte de réputation. Ceux même qui le supplantaient quelquefois en composition reconnaissaient sa supériorité. En sciences, il était au-dessous des médiocres et, ce qui ne surprendra que ceux qui l'ont mal lu, toujours bien classé en instruction religieuse.

On s'étonnera davantage de le savoir faible en philosophie et très fort en gymnastique.

Voici ce que j'ai pu recueillir à ce sujet:

Remy de Gourmont, de Bazoches (Orne).

1868, classe de 8e.

Version latine: 1er prix.
Orthographe: 2e accessit.
Histoire et géographie: 1er prix.
Enseignements religieux: 3e accessit.

—

1869, classe de 7e [le palmarès manque].

—

(1) Le palmarès du lycée de Coutances m'a été communiqué par un ancien condisciple de R. de Gourmont, M. Almy, professeur honoraire. Je le prie d'agréer mes meilleurs remerciements. — R. M.

1870, classe de 6e.
Version latine: 2e prix.

—

1871, classe de 5e.
Français: 3e accessit.

—

1872, classe de 4e.
Excellence: 3e accessit.
Thème latin: 1er prix.
Version grecque: 2e accessit.
Vers latins: 1er prix.
Histoire et géographie: 4e accessit.
Anglais: 3e accessit.
Enseignement religieux: 4e accessit.
Gymnastique, 2e Division des moniteurs: 1er accessit.

—

1873, classe de 3e.
Excellence: 2e prix.
Examens trimestriels: 1er accessit.
Langue et littérature françaises: 1er prix.
Version latine: 1er prix.
Version grecque: 1er prix.
Anglais: 1er prix.
Gymnastique, 2e Division des moniteurs: 1er prix

—

1874, classe de seconde.
Excellence: 3e accessit.
Version latine: 2e prix.
Narration latine: 2e accessit.
Vers latins: 2e prix.
Version grecque: 2e accessit.
Anglais: 1er prix.
Gymnastique, 1re Division des moniteurs: 1er accessit.

—

1875, classe de rhétorique (reçu à la 1re partie du baccalauréat).
Discours latin: 2e accessit.
Discours français: 2e prix.
Version latine: 1er prix.
Anglais: 1er prix.
Gymnastique, 1re Division des moniteurs: 1er prix.

—

1876, philosophie (reçu à la 2e partie du baccalauréat).

Enseignement religieux: 1er prix.

Anglais: 1er prix.

(En 1875, au concours académique entre les 17 lycées et collèges de l'Académie de Caen, a obtenu le 2e accessit d'anglais.

Remy de Gourmont naquit dans l'Orne, chez son grand-père maternel, mais ses parents habitaient le manoir du Mesnil-Villemain (Manche), et son père était conseiller d'arrondissement de Gavray.

On ne s'explique pas le choix du lycée de Coutances où il fut interne pendant huit ans, car tous les fils des familles nobles du Cotentin étaient envoyés à Caen, dans un collège religieux. Remy se trouva un peu dépaysé, lors de ses débuts d'écolier, dans un milieu très différent de son milieu habituel. A part quelques externes fils des bourgeois de la ville, ses condisciples étaient tous des paysans. Il avait pour correspondant un M. Piel, alors maire de Coutances.

Remy de Gourmont et Edouard Juin furent intimement liés par leurs idées philosophiques et politiques. Tous les deux étaient areligieux, monarchistes et passionnés de littérature.

L'auteur des *Histoires magiques* a pu écrire qu'il fut enfant peu soucieux *du phénomène littéraire*. Il ne s'agit que de ses très jeunes années, car dès la 4e où ses succès de latiniste étaient des promesses qu'il a tenues, il lisait beaucoup. Un an plus tard, il entreprenait l'étude des *Lundis* de Sainte-Beuve, dont un exemplaire se trouvait à la bibliothèque du lycée.

Il connut entièrement, à cette époque, les romans de Barbey d'Aurevilly, les fit lire à son ami Juin et les jours de sortie, il lui montrait l'emplacement du fort Colin, en essayant de reconstituer l'enlèvement du Chevalier des Touches.

Les deux camarades lisaient le journal, leur journal et c'était le *Figaro* de Villemessant, alors en pleine vogue. S'ils ne le lisaient pas très régulièrement, tous les numéros leur parvenaient par l'intermédiaire du maître d'armes.

Remy de Gourmont était le seul élève qui prit des leçons

d'escrime. On engagea pour cela un ancien sous-officier, Alsacien à tournure de vieux stropiat, qui avait un peu guerroyé et aimait l'absinthe. Remy devina vite, en causant avec lui, le moyen de le séduire. Il faut retenir le nom de cet homme qui, à chaque leçon, sortait de sa poche un paquet de journaux. Il s'appelait Jund.

Le professeur de seconde, M. Blié, eut une certaine influence sur Remy de Gourmont, quant à ses lectures.

Le futur écrivain, bachelier en 1876, fut envoyé par sa famille à Caen, pour faire son droit, mais l'étude des lois ne l'intéressait en aucune façon. La littérature absorbait tout le meilleur de son temps. A Caen, il retrouva son ami Juin qui, bachelier ès sciences, s'était muni d'une dispense pour faire également son droit.

Puis, ils furent pour longtemps séparés. M. Juin, licencié, eut une situation à l'étranger. Remy de Gourmont, après un échec à ses examens de droit, vint à Paris. On sait qu'il entra, peu de temps après, à la Bibliothèque Nationale. Ils s'écrivaient de temps à autre. Vint la fondation du *Mercure de France*, puis l'article de Remy de Gourmont, qui lui valut sa révocation.

Le camarade Juin, toujours areligieux et monarchiste, était demeuré patriote. Il fut profondément irrité de la boutade et n'écrivit plus à Remy.

Douze ans plus tard, M. Juin, de passage à Paris, eut le vif désir de revoir de Gourmont. Il s'adressa à Louis Dumur qui lui dit: « Il demeure 71, rue des Saints-Pères, mais il ne voit personne et ne vous recevra pas! » — « Si, répondit Juin, il me recevra, j'en suis sûr. »

Le lendemain, il sonnait chez de Gourmont qui, prévenu par Dumur, vint lui-même ouvrir, vêtu de sa robe de bénédictin.

Le palier était sombre. M. Juin vit une jupe de bure contre la porte entre-bâillée et dit: « Pardon, madame! » La voix de Gourmont répondit: « Comment, mon vieux Juin, tu ne me reconnais pas! » Ils causèrent jusqu'au soir. Et depuis, leur correspondance reprit et l'écrivain envoya à son ami tout ce qu'il publia.

Après la guerre, Jean de Gourmont vint à Plancoët, chez

le juge de paix et lui demanda s'il avait encore des lettres de son frère. Elles avaient été, hélas! abandonnées et perdues dans toutes les villes d'Orient où le camarade Juin a séjourné.

Je viens de communiquer à celui-ci la petite plaquette des *Célébrités d'aujourd'hui* que Pierre de Querlon avait consacrée à Remy de Gourmont.

Montrant à M. Juin les différents portraits, je lui ai dit: « Retrouvez-vous l'élève du lycée de Coutances? »

Il m'a répondu: « Je le retrouve dans le portrait de face par Maillaud. Ce sont bien là ses yeux et son sourire. Seulement, il avait les cheveux frisés! »

RENÉ MARTINEAU.

LETTRES ITALIENNES

Angelo Cocles: Cento e Cento e Cento e Cento Pagine del Libro Segreto di Gabriele D'Annunzio Tentato di Morire, Mondadori, Milan. — Fabio Tombari: *Il Libro degli Animali*, Mondadori, Milan. — Paolo Buzzi: *Nostra Signora degli Abissi*, La Prora, Milan. — Nino Salvaneschi: *Madonna Pazienza*, Corbaccio, Milan. — Maria Luisa Fiumi: *Sua Maestà la Vita*, Ceschina, Milan. — Luigi Tonelli: *Tasso*, Paravia, Turin. — Mémento.

Gabriele D'Annunzio est né le 12 mars 1863. Le 16 mars 1879, à l'âge de seize ans, il publiait sa première œuvre: *All'augusto Sovrano d'Italia Umberto I di Savoia.* Au mois de juin 1935, il publie encore **Cento e Cento e Cento e Cento Pagine del Libro segreto di Gabriele D'Annunzio tentato di morire.** Il a donc dépassé la 56e année d'une activité littéraire très remplie. C'est d'un rare exemple. Pendant ce demi-siècle, le monde a été changé et bouleversé. Mais c'est sans doute dans la patrie du poète qu'il y a eu le plus de changement. Cependant son art est resté le même; et nous pouvons dire de quoi il a été fait depuis son second ouvrage, le *Primo Vere* publié à la fin de 1879: un magnifique don verbal accru par une culture philologique peu commune, le respect du mot, une facilité rigoureusement surveillée, la recherche de l'image, une sensualité à travers laquelle le poète conçoit et traite l'univers, une vision des choses cependant assez large.

Il est assez rare qu'un grand artiste, un artiste pur, qui ne poursuit ni l'expression philosophique des idées, ni l'ex-

pression historique des faits, montre dès ses premières œuvres sa note propre dont le timbre, par la suite, ne sera plus modifié. C'est pourtant le cas de d'Annunzio. Dans la littérature italienne, il appartient à la lignée des virtuoses et des raffinés: Pétrarque, Le Tasse, le cavalier Marin; lignée qui, à partir du XVIII[e] siècle, semblait éteinte, car on n'y peut inclure ni Foscolo, ni Leopardi et encore moins Manzoni. Ce n'est pas la lignée des forts, qui a Dante pour père ou tout au moins pour principal représentant. Ordinairement, l'œuvre de ces délicats a peu de valeur objective, n'est pas mêlée à l'histoire comme celle des autres, que j'appellerai leurs frères aînés. Ainsi de D'Annunzio. Il est en un certain sens plus cosmopolite qu'Italien. Personne n'a plus ni mieux que lui exprimé l'esprit positiviste qui régna en Europe, et encore pas universellement, entre 1870 et 1900. Chez nous, esthétiquement, cet esprit se confondit avec le naturalisme et mourut en même temps que lui.

Mais par où le cas de D'Annunzio est étonnant, c'est qu'il mit dans sa vie les actes d'histoire auxquels son œuvre reste étrangère. Ce sensuel réalise le mythe de Sardanapale, qui finit héroïquement. Cet esthète, à plusieurs reprises, s'est mêlé à l'histoire politique de son pays; et la dernière, plus que brillamment. Exemple très rare, s'il n'est unique; et en tout cas, des plus intéressants.

Le temps n'est pas venu de l'examiner à fond. Revenons à ces quatre cents pages au titre si dannunzien. Bien avant que le livre ne parût, il était déjà, en Italie, très commenté. Sous le manteau, s'entend; mais ce retour à la primitive diffusion orale des nouvelles, et qui servit tant à Dante et à Machiavel, change de l'insipidité de la grande presse mondiale dite d'information. J'avertis toutefois que les touristes ne peuvent s'y abonner en prenant leurs coupons de voyage aux guichets de la C. I. T. Le livre est toujours du D'Annunzio, avec un écho des œuvres anciennes, des liminaires au *Triomphe de la Mort*, des souvenirs de guerre mais traités sur le mode subjectif, et des scènes de dévêtissement dont, à l'époque du nudisme universel, il serait naïf de s'étonner. C'est pourtant sur elles que la Congrégation de l'Index a insisté pour condamner l'œuvre avec des attendus très sévères.

Et cela non plus ne nous change pas des œuvres précédentes du poète. Disons encore qu'en un passage il semble indiquer comme celles qu'il préfère parmi ses propres œuvres le *Laus Vitæ, l'Alcyon* et *Forse che si forse che no.* Nous ne pouvons être d'accord avec lui que pour les deux premières.

Fabio Tombari est fort loin, esthétiquement, de D'Annunzio. Il y a bien peu qui leur soit commun. Fabio Tombari est l'auteur d'un petit livre de haute valeur: *Tutta Frusaglia.* La critique avait essayé de ranger ce livre selon la classification spéciale à l'Italie et qui est assez loin de celle dont nous usons encore. Ces étiquettes, si elles sont commodes pour le critique pressé, ne laissent pas que d'être artificielles et font plus de mal que de bien. Ainsi pour Fabio Tombari qui, dans ses ouvrages successifs, se perdit un peu. Aujourd'hui, il se retrouve avec **Il Libro degli Animali.** Il faut beaucoup de fraîcheur d'esprit ainsi que d'observation pour s'intéresser de pareille façon aux animaux. Jules Renard, dans ses *Histoires Naturelles,* ne visait qu'à la trouvaille d'expression; et ces histoires étaient loin de la nature. Fabio Tombari a vu autrement que dans les images la plupart des bêtes dont il parle; et il les fait agir chacune dans de courts morceaux qui tiennent à la fois de la fable et de la nouvelle. Les animaux n'y sont pas humanisés par des sentiments trop au-dessus d'eux, mais par des traits qui les laissent, pour l'ensemble, dans leur naturel. L'écriture est agile et simple, nerveuse toujours, mais avec des tours moins âpres que dans *Tutta Frusaglia.* Le ton très familier et jovial de ces morceaux ne les eût pas comportés. Tous ne sont pas égaux; mais on peut en mesurer la valeur par la somme de poésie qu'ils contiennent, et elle est grande.

Paolo Buzzi est essentiellement poète, et il ne perd jamais cette qualité, même lorsqu'il écrit en prose. Son dernier livre, **Nostra Signora degli Abisssi,** *Notre-Dame des Abîmes,* se range à cette manière de romans symboliques fort pratiquée en Italie. Il est difficile d'en tenter une analyse discursive. Celui-ci est tout baigné d'une atmosphère mystique, mais les traits, les contours de l'œuvre sont d'une parfaite netteté. L'ensemble est d'une luminosité tranquille et douce, assez égale, où quelques pages se détachent cepen-

dant. Parmi les plus belles, citons l'*Ile de la Lune,* et surtout le récit des funérailles d'Iole.

Nino Salvaneschi poursuit ses études d'expériences religieuses. Cette fois, avec **Madonna Pazienza,** il s'écarte du cadre symbolique et mystique pour nous donner un tableau de la vie contemporaine. Vie pleine de traverses et de tumulte. Nino Salvaneschi est l'analyste de la douleur causée par le péché, du repentir et de la résignation chrétienne. On trouve tout cela dans ce roman dont les principales péripéties se déroulent à Turin.

Maria Luisa Fiumi pratique une analyse psychologique sinon brutale, du moins fort énergique. Ce n'est pas chez elle qu'il faut chercher du mysticisme; et cependant, elle a fait des études fort appréciées sur les mystiques ombriennes. Mais dans ses romans, c'est autre chose. Elle traite un monde un peu farouche, celui qui vit sur les confins de l'Ombrie et du Latium. C'est là qu'il faut chercher, même aujourd'hui, le dernier écho de ces vieilles histoires tragiques dont Stendhal s'est efforcé de traduire quelques-unes, plutôt mal que bien, et de l'invention desquelles on lui fait bien gratuitement honneur. Maria Luisa Fiumi nous présente les arrrière-neveux de ces hobereaux du XVIe siècle. Sans doute, n'en sommes-nous plus à cette époque d'anarchie, et ils sont adoucis par la vie moderne; mais ils ont conservé une grande partie de l'ardeur ancestrale. L'amour est pour eux toujours chose sérieuse, et il cause maintes tragédies domestiques. Ainsi dans **Sua Maestà la Vita.** Maria Luisa Fiumi est l'une des rares femmes qui soient capables d'analyser de sang-froid l'âme de leurs sœurs; et il y a, dans ce livre, des figures de femmes attachantes et vraies, surtout celle de Fioralba, l'héroïne.

Luigi Tonelli, qui est l'auteur d'importants travaux sur la littérature italienne, surtout sur Dante et sur Pétrarque, s'attaque encore aujourd'hui, dans son **Tasso,** à un sujet d'importance. Sur Dante et sur Pétrarque, tout le monde est à peu près d'accord, sauf en certains points de détail plutôt secondaires. Tandis que le Tasse est encore presque tout entier en discussion.

La position de Luigi Tonelli est d'intégrale apologie; et il cherche à réfuter, chemin faisant, la plupart des arguments

de Solerti, dont le volumineux ouvrage paraissait définitif. Mais peut-on dire qu'il reste quelque chose de définitif, à notre époque de complète révision des valeurs? Le livre de Luigi Tonelli s'ouvre par un chapitre de solide argumentation sur l'esprit de la Contre-Réforme. Et certes, à l'égard du Tasse, c'est là que gît le principal du problème. Le XVIe siècle fut tragique et douloureux. Le moyen âge y meurt, l'ère moderne y naît; et ce passage ne pouvait se faire sans déchirements. Le Tasse a-t-il exprimé cette angoisse? En a-t-il eu pleine conscience? De quoi fut faite sa folie, que Luigi Tonelli s'efforce de réduire à de simples accès de nervosité? Et plus objectivement, quelles sont les raisons de l'attitude des princes de Ferrare envers lui? Questions embarrassantes et dont on débattra encore longtemps. Même sans les scrupules religieux, la vie de Torquato Tasso n'eût pas été facile. L'imprimerie a changé du tout au tout la condition des écrivains et l'Arétin fut le premier à s'en apercevoir et à en user. Les lettrés français du XVIIe siècle auront une activité toute différente de celle de leurs confrères italiens du XIVe et du XVe siècle. Le Tasse vit encore comme les poètes des âges anciens. De là une première contradiction dans sa vie.

L'examen de son esthétique nous en révélerait bien d'autres. Luigi Tonelli ne m'en voudra sans doute pas si je dis que je prends plaisir à relire quelquefois les *Considerazioni al Tasso* de Galilée, et que le Toscan m'y semble primer le poète aulique. Et c'est encore une autre question, plus brûlante que les précédentes.

MÉMENTO. — Guido Rey est mort le 24 juin. Son *Cervin* est le chef-d'œuvre de la littérature alpine; et même un chef-d'œuvre sans autre. Il a eu une énorme influence sur un très grand nombre de jeunes Français; car, pour des raisons éditoriales, ce livre est plus populaire en France qu'en Italie. Il a non seulement radicalement changé leurs conceptions à l'égard de la nature, mais encore, ce qui devient de plus en plus rare pour un livre, il les a conduits à des actes. Or aucun critique n'a jamais admis ce livre dans la littérature générale. Beaucoup continuent à disserter sur la valeur du paysage sans savoir qu'ils trouveraient là, sinon une réponse définitive, du moins des données très précises. C'est qu'aujourd'hui les lettres et le gendelettrisme sont fort loin de la vie. Ce n'est

plus qu'un jeu qui cherche de propos délibéré à se mettre hors du réel. C'est pourquoi une œuvre d'une aussi haute portée objective que le *Cervin* effraie plus qu'il n'attire.

PAUL GUITON.

LETTRES POLONAISES

Persistance du roman historique. — Waclaw Berent: *Nurt* (Le Courant). Récits biographiques, I et II vol., Varsovie 1934-35, Gebethner et Wolff. — Jaroslaw Iwaszkiewicz: *Czerwone tarcze* (Les Boucliers rouges), Varsovie, 1934, Geb. et Wolff. — Mémento.

« Penser beaucoup et sincèrement au passé, le bien comprendre, c'est véritablement songer à l'avenir. » Ces paroles de Sainte-Beuve (1) s'appliquent d'une façon saisissante à **Nurt** (le Courant) de Venceslas Berent. Elles semblent expliquer à la fois l'étonnante persistance du roman historique en Pologne. Nous connaissons les raisons qui ont poussé les écrivains (historiens, romanciers et même poètes), au XIXe siècle, à présenter au public de vastes tableaux du passé. Ce passé étincelant représentait pour eux une contrée bienheureuse où s'expatriaient les auteurs et les lecteurs pour y goûter une vie plus large ou simplement... plus normale. En effet, cette réalité lointaine, pleine de caresses chatoyantes, de lumières et d'ombres, où une sorte d'exotisme « temporel » remplaçait l'exotisme « spatial », attirait le public qui, subissant la contrainte d'une existence rétrécie et étouffante, se faisait volontiers le complice passionné des romanciers-explorateurs du mirage évanoui.

A côté de cet « exotisme temporel » il s'est manifesté, dans la production romanesque, une volonté plus réfléchie, guidée par des mobiles plutôt d'ordre intellectuel qu'imaginatif: volonté de déchiffrer l'énigme du destin et d'en tirer à l'occasion une leçon de morale historique. En agissant sur le levier de l'imagination, en s'adressant au cœur et à l'esprit, on espérait capter les volontés et les soumettre à une discipline salutaire. Vu de cet angle, le roman historique présentait une série de vivantes hypothèses de reconstruction. Peut-on s'étonner que ces hypothèses comportaient en même temps

(1) Citées par M. F. Baldensperger dans son récent article sur la Littérature universelle selon l'esprit occidental, et qui formerait précisément une admirable introduction à une histoire de la littérature universelle. Annales de l'Université de Paris, novembre-décembre 1934.

l'énoncé d'une loi architecturale et parfois de véritables théories sur la résistance des différents matériaux sociaux? Nécessité de revivre le passé pour survivre, — à cette loi obéissaient également les lecteurs des essais historiques d'un Szajnocha, d'un Kubala ou d'un Askenazy, et ceux des romans d'un Kraszewski, d'un Kaczkowski, d'un Sienkiewicz et même d'un Zeromski ou d'un Reymont.

Depuis la rénovation de l'Etat indépendant, la plupart de ces facteurs semblent avoir perdu leur raison d'être. L'exil volontaire dans le mirage du passé semblait être terminé. C'est l'actualité présente qui devait absorber toutes les forces disponibles, forces de volonté, d'intelligence et d'imagination créatrice. Pourtant, malgré ce plongeon salutaire dans l'ardente réalité, qu'exprime toute une série de romans de Kaden Bandrowski, depuis les *Ailes noires* jusqu'au massif et corrosif *Bigda*, on assiste à une floraison du roman historique. Nous avons parlé ici même de Mme Szczucka, de Wyrzykowski, de Choynowski et de cet ensemble frémissant et dru que représentent les romans historiques d'une facture à l'emporte-pièce de Stanislas Szpotanski. A vrai dire, la majeure partie de l'œuvre capitale de Mme Marie Dabrowska (les deux premiers volumes de ses *Nuits et jours*) se situe également sinon dans le domaine du pur historisme, du moins dans le passé, certes, encore vivant, mais qui sombre déjà dans le souvenir gris et mélancolique: tel le rivage observé d'un navire qui prend soudain le large.

L'auteur de *Nurt* nous transporte dans les années qui ont suivi immédiatement le troisième partage, pour évoquer le courant profond de la vie nationale de cette époque et la contempler à travers quelques personnalités représentatives plus ou moins illustres dans leur temps, mais dépossédées de leur couronne de gloire par le romantisme victorieux. Epoque de transition, certes! Mais est-ce que toute époque n'est pas au fond une étape, une transition? C'est ainsi que le premier volume du *Courant* fait revivre parmi nous François Karpinski, poète d'une popularité alors immense, mais aujourd'hui presque éteinte, ou plutôt absorbée par une sorte de souvenir quotidien et anonyme. Suit l'évocation d'un groupe de Piaristes, professeurs et savants à la fois, ennemis

des Jésuites et propagateurs de toutes les connaissances humaines, humbles serviteurs de la haute tradition humaniste. Voici quelques silhouettes parlantes sur l'écran: Kopczynski, le grammairien, Alois Osinski (frère du fameux coryphée du classicisme, Louis), qui laissa en manuscrit un dictionnaire de langue polonaise supérieur, disait-on, à celui de Linde. Mais de ce dictionnaire de quatorze volumes en manuscrits subsistèrent à peine trois petits fragments, trois mots longuement expliqués: larme, espoir, Dieu. Bien significatif choix du capricieux hasard! Nous passons ensuite quelques moments dans l'intimité de Niemcewicz, poète-soldat, poète-héros, si populaire en son temps en France, bien plus que Mickiewicz — dit Bérent — et en Angleterre.

Le deuxième volume du *Courant* est consacré avant tout à la personnalité forte du général Henri Dombrowski, celui dont le nom figure aussi bien sur l'Arc de triomphe que dans cette chanson de route (créée en Italie) qui est devenue l'hymne national polonais. Malgré cette popularité de bon aloi, la renommée de Dombrowski fut nettement éclipsée par l'étincelante gloire du beau prince Poniatowski, ce paladin personnifiant un des fragments, les plus romantiques peut-être, de l'épopée napoléonienne. Or, la volonté artiste de Berent tend visiblement dans le sens de la mise en valeur de la personnalité du général Dombrowski qui, tout en servant la patrie polonaise, défendait en même temps les couleurs de la grande Révolution. Avec une captivante simplicité, le talent de Berent s'exerce ici à rendre attrayante cette figure historique apparemment si dépourvue d'attrait. Et le romancier réussit pleinement dans cette téméraire entreprise de redressement des torts historiques. Nous retrouvons en effet le général Dombrowski dans le *Nurt* non seulement enveloppé d'une sobre grandeur morale, mais attachant par sa rudesse même et, dirais-je, profondément sympathique, si ce mot n'était pas dépourvu de mâle accent par un usage trop indiscret ou trop indistinct. C'est en somme une idée morale qui semble avoir présidé à la naissance du *Courant,* désir de faire triompher la vérité historique dans sa lutte ingrate contre l'empiétement d'une légende. Là, en effet, où les historiens de métier échouent si souvent, l'intervention d'un

poète devient décisive. C'est ainsi que l'effort de l'historien Skalkowski, contempteur courageux de quelques grandes renommées nationales par trop surfaites, n'acquit une efficacité véritable que dans l'œuvre d'un romancier, dans le *Nurt* précisément. Pour détruire une légende, ne faut-il pas en mettre une autre à sa place nécessairement?... De toute façon, la légende que suggère Berent dans le *Courant* semble plus conforme à la réalité historique, à cette réalité qu'a déformée le romantisme triomphant.

Le *Courant* est composé de contes que Berent appelle contes biographiques. Il ne veut pas pourtant y voir ni d'essais historiques, ni de vies romancées aujourd'hui à la mode. Ces contes forment, selon lui, une variété spéciale de la prose épique qui diffère du roman historique, étant plus intimement pénétrée de vérité et de vie. L'auteur nous suggère en effet le courant de l'existence de trois générations (la troisième ne viendra que dans le volume suivant) à travers quelques personnalités choisies, personnalités représentatives si l'on veut, mais représentatives non seulement par leur valeur propre, mais par l'ensemble des réactions morales que suscite leur présence dans le milieu où se déploie leur intense activité. Par là, par cette sorte de « perspectivisme individuel », Berent se rattache à la persistante tradition du roman polonais qui met l'homme au centre de la vie imaginaire et ordonne toutes les péripéties et l'économie morale de l'œuvre, suivant l'axe mouvant de la personnalité humaine.

Le roman historique de Jaroslav Iwaszkiewicz, **Czerwone tarcze** (les Boucliers rouges) relève de la même tradition s'il s'agit du récit. Le personnage central du prince Henri de Sandomir, cousin éloigné de l'empereur Barberousse, est le centre vivant de ce roman. Il nous conduit au gré de ses velléités ou, si l'on veut, de sa fatalité, à travers un monde ingénieusement compartimenté et en apparence incohérent. Si Berent cependant veut nous transporter au milieu de l'action de ses héros réels et traiter d'une façon réaliste et même quelque peu « chartiste » (il parle leur propre langage, composé de citations), M. Iwaszkiewicz semble vouloir, au contraire, actualiser les événements du passé lointain. Il impose à ses héros un long voyage dans le temps pour les faire venir

converser avec nous et nous raconter leur pittoresque aventure. Entendons-nous: l'auteur du captivant poème de Bagdad attache visiblement une importance spéciale à l'exotisme du passé et surtout à son inaccessible féerie. Mais précisément le récit romanesque semble scindé chez lui en deux plans parallèles et sans contact apparent. D'un côté, le spectacle exotique du passé, les conditions de la vie médiévale, enveloppée d'une brume d'indécision qui en estompe les contours. De l'autre, l'homme moderne, l'homme de tous les temps, l'homme inchangeable, sinon interchangeable, avec ses passions, ses appétits, ses rêves et même ses manies, à peine colorés de la « nuance d'autrefois » ,l'homme vivant dans la société, mais non pas l'homme en qui la société vivrait aussi symétriquement.

Ce roman, écrit avec une charmante désinvolture, s'il s'agit de la documentation historique (ceci n'est pas un reproche), permet aux lecteurs de faire un voyage enivrant à travers l'Allemagne, la Hongrie, l'Italie, Sicile comprise, et la Terre Sainte, jusqu'à cette troublante demi-captivité chez le poète Salad-Edin à Damas. Dans ce voyage féerique, l'exotisme du lieu est rehaussé encore par l'exotisme du temps, l'attrait du premier primant d'ailleurs la portée du second. Dans la symphonie complexe de ce perpétuel enchantement, deux motifs dominent avec netteté: l'amour craintif et presque toujours refoulé et la passion du pouvoir, passion tenace et indolente à la fois, tantôt poussée jusqu'au délire (la scène hallucinée du déterrement de la couronne de Boleslas le Hardi), tantôt s'écoulant goutte à goutte comme l'eau dans une grotte de stalactites. C'est que la personnalité du prince Henri semble, elle aussi, comme scindée intérieurement: obsession du rêve, soumission à une réalité indifférente au sort du héros. Or, le rêve peut nourrir parfois la volonté transformatrice du réel. Mais un effort de concentration, de cristallisation, semble alors indispensable. M. Iwaszkiewicz nous montre son prince Henri pliant sous le fardeau de son rêve qu'il ne sait ni manier ni dominer, mais dont il subit l'attraction ensorceleuse comme pour mieux « dissiper la durée » en de stériles somnolences imaginatives, coupées çà et là par de brefs sursauts d'une folle activité. Cette étude psychologique

me paraît des plus curieuses, sinon des plus suggestives. Je ne sais quel air de naïve sincérité vivifie ici la marche des événements; et cette « confidence » quasi personnelle, où se mêle une analyse fort insidieuse parfois, nous permet d'assister derrière les coulisses au spectacle tragique d'un être « agi et non agissant », soumis à son indécise fatalité...

Les *Boucliers rouges,* nous l'avons dit, écrits comme à dessein avec une charmante nonchalance historique, nous suggèrent cependant une vérité d'ordre historique: unité de civilisation européenne qui se manifeste malgré tous les compartimentages et scissions. Dans sa masse un peu floue et d'une densité bien faible, l'Europe apparaît ici comme une réalité gravitant autour d'un centre: Empire germanique avec son rêve éternel, appétit d'unification et de domination. Et la coquetterie de l'auteur consiste à présenter la part de la Pologne dans cet ensemble européen sans aucune coquetterie précisément. Encore inexistante sur certaines mappemondes de l'époque, sujette à des remous et des impulsions contradictoires, réagissant mollement, mais avec persistance, contre les grands courants de l'époque, — elle demeure dans une attitude d'attente pleine de possibilités et comme avide des futures réalisations.

Mémento. — Léon Kruczkowski, *Kordjan i Cham ;* Varsovie, 1935; roman fortement écrit (un peu dans la manière de *Nurt*) et fortement pensé, avec une pointe visible contre tous les régimes non communistes. Nous reparlerons certainement de cet auteur.

Z. L. ZALESKI.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Boris Souvarine: *Staline;* Plon, 30 fr.

L'admirable livre de M. Boris Souvarine sur **Staline** est le résultat des immenses recherches d'un travailleur consciencieux, s'appliquant passionnément à noter et à décrire les faits qui peu à peu ont conduit la Russie au point où elle en est actuellement. D'opinion socialiste révolutionnaire bolchévisante et adversaire du capitalisme, M. Souvarine a résumé dans cet *Aperçu historique du bolchévisme* ce que les innombrables documents dépouillés par lui avaient

révélé; il a d'ailleurs fait preuve, dans son exposition, d'un talent et d'une éloquence qui ajoutent un grand charme à ce récit d'événements naturellement passionnants.

Staline est né à Gori, en Géorgie, en 1879. Son nom de famille était Djougachvili. Il avait onze ans quand son père, paysan cordonnier, mourut. En s'imposant de pénibles sacrifices, sa mère, dont il était le fils unique, parvint à le faire entrer au Séminaire de Tiflis quand il eut quatorze ans; c'est là qu'il apprit le russe qu'il ne parle « qu'avec ce fort accent du Caucase qui excite l'ironie un peu méprisante des *vrais Russes* ». Ce séminaire avait d'ailleurs été, depuis 1873, le théâtre de luttes ethniques entre Russes et Géorgiens et, en 1886, son recteur avait été assassiné par un séminariste. Staline en fut exclu à dix-neuf ans « comme membre et meneur d'un cercle socialiste clandestin ». Ses camarades de cercle racontent que bientôt après son exclusion, ils furent presque tous exclus à leur tour. Au bout de quelque temps, on apprit que les exclusions résultaient d'une dénonciation faite par Staline au recteur. Dans ses explications avec les camarades, il ne nia pas le procédé, il le justifia en disant « que les exclus, perdant leurs droits à la prêtrise, deviendraient de bons révolutionnaires ». Il fut alors employé à l'Observatoire de Tiflis; en même temps, il prenait part à des réunions d'ouvriers avancés du chemin de fer. « Il attira l'attention par ses intrigues contre le principal dirigeant des cercles ouvriers, S. Djibladzé. Pour ce motif, il reçut un avertissement, n'en tint aucun compte... pour accéder à la direction... et fut exclu à l'unanimité de l'organisation de Tiflis. » C'était à la fin de 1901. Il partit pour Batoum, y fonda un cercle et incita les ouvriers sans armes à attaquer la prison, aventure qui coûta la vie à plusieurs assaillants; lui-même fut condamné à trois ans d'exil administratif dans la province d'Irkoutsk. En janvier 1904, il s'en échappa, retourna à Tiflis, puis de 1905 à 1907 fit « du travail révolutionnaire parmi les ouvriers de l'industrie du naphte, à Bakou ». Simultanément, il fut mêlé à des « expropriations » par attentat et notamment à celle de Tiflis, exécutée par son disciple Kamo, le 27 juin 1907: elle coûta la vie à trois policiers et rapporta 341.000 roubles (4.250.000

francs). A Bakou, Staline entra en rivalité avec S. Chaoumian, pour la prééminence dans le parti:

Entre eux commença une longue lutte, poussée si loin que les ouvriers de Bakou en vinrent à soupçonner Djougachvili d'avoir dénoncé Chaoumian à la police et voulurent le déférer à un tribunal du Parti; l'arrestation le sauva. En prison, il ne proposa jamais de mesures de protestation, mais jamais ne s'éleva contre les mesures extrêmes, voire absurdes... Il n'était pas instigateur, mais soutenait toujours activement les instigateurs... Une fois, un jeune Géorgien fut cruellement assommé dans un couloir de la prison par suite d'une rumeur l'accusant de provocation... Longtemps après il devint clair que la rumeur était partie de Koba (Staline)...

Une autre fois, l'ex-bolchévik Mitka G... tua d'un coup de couteau un jeune ouvrier, le tenant pour espion... Mitka laissa échapper qu'il croyait avoir été induit en erreur: l'instigation venait de Koba.

Staline fut ensuite exilé au fond de la province de Vologda, il s'en échappa en juillet 1909, retourna à Bakou, fut arrêté en mars 1910, fut renvoyé à Vologda, s'enfuit à Pétersbourg au printemps 1911, fut arrêté le 10 septembre, envoyé à Vologda d'où il s'échappa de nouveau à la fin de l'année et revint à Pétersbourg.

Staline avait dû à son obscurité le peu de soin que la police avait mis à le garder. Il commençait cependant à être apprécié dans le parti bolchéviste et, en février 1912, fut nommé membre du Comité central et chargé de transmettre aux bolchéviks de la Douma les instructions de Lénine, mais cela le fit connaître et, en février 1913, une nouvelle arrestation amena son envoi à Touroukhausk, au delà du cercle polaire; il y resta jusqu'à la révolution.

Il revint alors à Pétersbourg et contribua à imprimer à la *Pravda* une orientation *défensiste*. De Zurich, Lénine le blâma. Staline et ses collègues firent volte-face, comme l'exigeait Lénine. Staline ne fit d'ailleurs rien de notable, ni avant la révolution d'octobre, ni pendant celle-ci.

Le Conseil des Commissaires du peuple (subordonné au Comité central bolchéviste) remplaça alors le Conseil des ministres comme organe exécutif. Lénine proposa d'en don-

ner la présidence à Trotski, mais celui-ci insista pour que Lénine ait la présidence des deux. Staline, déjà membre du Comité central, fut nommé Commissaire aux nationalités, emploi sans fonctions. Lors de la crise de juillet 1918, Vorochilov, qui commandait à Tsaritsyne, s'étant montré inférieur à sa tâche, Staline fut envoyé pour le doubler. Il y était subordonné à Trotski; celui-ci jugea défavorablement son action et réclama le rappel de Staline. Il dut insister énergiquement pour faire liquider le « tsaritsynisme ».

Staline continua à jouir de la protection de Lénine. Il fut nommé l'un des six membres du Bureau politique du Comité central bolchéviste. Ce Bureau devint l'organe principal du gouvernement, mais deux hommes tenaient tous les fils de celui-ci: Lénine pour la politique, Sverdlov pour l'administration. Sverdlov étant mort, Staline petit à petit assuma les fonctions administratives du défunt au Comité central. Les rapports de Lénine avec Trotski s'étant assombris en 1920, à la suite d'une discussion sur les syndicats, Staline et Zinoviev « obtinrent pour ainsi dire la possibilité légale de transférer leur lutte contre Trotski de la coulisse à la scène ». La dictature *du* Parti, proclamée en octobre 1918, avait abouti à la dictature *sur* le Parti. Il n'y avait plus que des simulacres d'élections, les candidats à nommer étant désignés par l'instance supérieure. Les protestataires étaient punis de l'exil administratif. Les bolchéviks, qui avaient promis l'abolition de la bureaucratie tsarienne, avaient établi sous le nom d' « appareil » une bureaucratie bien plus considérable, dont la tête était le Politbureau, présidé par Lénine; celui-ci, en 1922, fit nommer secrétaire général Staline; ce dernier, comme tel, allait avoir dans ses attributions la répartition du personnel politique. Lénine étant tombé malade peu après, Staline, Zinoviev et Kamenev, entourés de leurs partisans, commencèrent à exercer le pouvoir contre Trotski, déplaçant les partisans de celui-ci. Après la mort de Lénine en janvier 1924, Staline, grâce au soin qu'il avait eu de faire avancer ses partisans et d'éloigner ceux des autres, évinça peu à peu du pouvoir Trotski, puis ses autres concurrents.

Politiquement, la Russie est aujourd'hui un Etat fasciste

aussi privé de liberté et de gouvernement représentatif que l'Italie ou l'Allemagne. Mais tandis que les buts préconisés dans ces deux derniers Etats sont guerre et conquêtes, ceux du bolchévisme sont la suppression de la propriété privée et la propagation de la révolution; la suppression de la propriété privée est complète dans la plus grande partie du pays; il en est résulté pour la population des maux indicibles; quant à la propagation de la révolution, ce n'est guère plus qu'un thème à discours depuis que Staline a déclaré que la révolution pouvait provisoirement être bornée à la Russie.

ÉMILE LALOY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Méjdounarodnya otnochénia v époklıou impérialisma (« Les relations internationales au temps de l'impérialisme »). Documents tirés des archives des gouvernements tsariste et provisoire. Série III, années 1914-1917, volume 7, première partie. Moscou, 1935.

Le tome VII de l'ouvrage intitulé: **Méjdounarodnya otnochénia v époklıou impérialisma,** qui vient de paraître à Moscou, contient les documents diplomatiques que le gouvernement des Soviets a tirés des archives du ministère russe des Affaires étrangères. Ce tome embrasse les trois premiers mois de l'année 1915, quand la grande, si ce n'est la principale préoccupation de la diplomatie alliée, de même que de la diplomatie des Empires Centraux, consistait à s'adjoindre de « nouvelles forces », l'Italie, la Roumanie, la Bulgarie. Ce souci était du reste partagé par les autorités militaires, tout au moins par les autorités russes qui, elles aussi, essayaient, par des manœuvres hardies, de relever le moral des troupes. C'est ainsi qu'au début du mois de janvier 1915, M. Koudachef, directeur de la chancellerie diplomatique près de la *Stavka* (G. Q. G.), mandait à son ministre, M. Sazonof:

J'ai eu tout dernièrement un long entretien avec le général Danilof (général quartier-maître). Il me demanda si je n'avais pas entendu parler du mécontentement et de l'impopularité de la guerre qui régnait en Russie. Je ne pus lui répondre que par mes impressions pétersbourgeoises, qui ne justifiaient aucunement ses craintes. Au moment de nous séparer, le général Danilof me dit avec un gros soupir et tout à fait confidentiellement: « Je songe

sérieusement à entreprendre quelque chose contre Przemysl [les troupes russes assiégeaient alors cette forteresse autrichienne de Galicie]. Nous n'avons nullement besoin de cela, mais peut-être faudra-t-il sacrifier des vies humaines pour remonter le moral des autres, en attendant le moment où on pourra avancer. Il se peut qu'on n'ait pas besoin de sacrifier inutilement des hommes pour la prise de Przemysl, si l'Italie et la Roumanie se décident à se joindre à nous, car l'intervention de ces deux puissances à nos côtés nous éveillera et nous donnera des ailes. » En somme, ajouta-t-il, tout le monde est fatigué de la guerre, aussi bien nous et nos alliés que nos adversaires. Aussi, l'intervention de nouvelles forces aura une importance morale énorme et est, par conséquent, fort désirable.

Ce qui était encore plus désirable aux yeux de la diplomatie russe, en ces premiers mois de l'année 1915, c'était de pouvoir mettre la main sur Constantinople. La conviction que les forces anglo-françaises viendraient bientôt à bout de la résistance des Turcs aux Dardanelles était alors tellement forte et si profondément ancrée dans l'esprit des diplomates et des politiciens russes qu'ils s'appropriaient la peau de l'ours avant de l'avoir tué. Le 16 février, M. Sazonof, ministre des Affaires étrangères, soumettait à l'empereur la note suivante:

La prise des Dardanelles par les forces franco-anglaises sera effectuée plus tôt qu'on ne l'envisage. Aussi, sans attendre plus longtemps, je prends la liberté de soumettre à Votre Majesté Impériale ce qui suit:

« Les ambassadeurs de France et d'Angleterre insistent au nom de leurs gouvernements pour que notre armée et notre marine prennent part à l'occupation de Constantinople. Ils comptent prendre les fortifications du Bosphore à revers et faciliter ainsi notre pénétration dans les détroits; mais ils considèrent qu'il ne serait pas désirable que l'expulsion historique des Turcs de Constantinople se fasse sans notre assistance.

La note de Sazonof aboutit aux conséquences suivantes: des unités cosaques et des territoriaux furent envoyés d'urgence à Odessa; le haut commandement élabora un plan détaillé d'occupation militaire de Constantinople en liaison avec les forces alliées; enfin un Conseil des ministres, présidé par l'empereur établit « les limites exactes des territoires des

deux côtés des détroits qui devaient, par la suite, faire partie de l'Empire ».

C'est à peu près à cette même date que Vénizélos proposa l'aide des Grecs dans les opérations militaires contre Constantinople. Sazonof y consentit, mais aux conditions suivantes qu'il transmit aux ambassadeurs russes à Paris et à Londres: le gouvernement grec doit proposer lui-même son aide, sans attendre que les Alliés la lui demandent. Il est nécessaire de faire bien comprendre à la Grèce que, quels que fussent les résultats des opérations militaires dans les détroits, elle ne recevra aucune compensation territoriale ni dans la Thrace méridionale, ni aux environs des détroits. Les opérations grecques devront se limiter aux territoires qui seront assignés par le haut commandement allié et, enfin, l'armée grecque ne pourra, sous aucune prétexte, venir à Constantinople.

Mais toutes ces réserves de Sazonof furent complètement inutiles. Le roi Constantin ne voulut pas agréer la proposition de Vénizélos et ce dernier donna sa démission de premier ministre. Les Alliés n'entrèrent à Constantinople qu'après la paix générale et sans la Russie.

Mais comment avaient réagi les Alliés, et notamment la France, à la prétention russe d'occuper Constantinople, et surtout de rattacher à l'Empire certains territoires disposés des deux côtés des détroits? Au cours d'une visite que l'ambassadeur de France fit à la Stavka, on eut la réponse du gouvernement français à cette question.

Il [l'ambassadeur de France, M. Paléologue] fit savoir que la France était prête à agréer nos desiderata en ce qui concerne Constantinople et les détroits, mais à la condition expresse que nous consentions à notre tour à ce que la France s'adjuge la Syrie et la Cilicie.

Les déclarations de M. Paléologue ne furent pas du goût de Sazonof. Le ministre russe fit remarquer à l'ambassadeur de France que la Russie ne pouvait consentir à ce que l'autorité civile en Palestine passât des mains d'une puissance neutre, au point de vue confessionnel, à une puissance chrétienne qui aurait des difficultés à maintenir cette neutralité.

Cette question de custode des Lieux-Saints avait semblé à Sazonof à tel point importante qu'il télégraphia le même jour à Izvolsky, à Paris, pour savoir si Paléologue avait exactement interprété les exigences du gouvernement français. Et en même temps il en référait à l'Empereur, qui lui dit qu'il fallait « aborder cette question avec beaucoup de prudence ».

Il y aurait encore bien des choses à glaner dans ce septième volume des archives du ministère russe des Affaires étrangères, notamment l'historique des pourparlers diplomatiques qui aboutirent à ranger l'Italie à côté des Alliés et ceux qui eurent lieu entre le tsar Ferdinand et le duc de Guise, qui fut envoyé à Sofia par toute la famille d'Orléans pour décider leur parent à se prononcer pour les Alliés. Enfin, la grande surprise de Poincaré, à qui le grand-duc Nicolas, généralissime des armées russes, réclamait à grands cris des fusils. L'étonnement du Président de la République était d'autant plus naturel qu'il savait que cinq millions de fusils étaient envoyés de France. Mais, il ne savait pas que ces fusils s'étaient perdus en route.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

VARIÉTÉS

Une lettre sur les « atrocités » russes pendant la campagne de Crimée. — L'âge d'or, c'était le temps de nos grands-pères. Cela n'a jamais cessé d'être dit et un philosophe assure que cela n'a jamais cessé d'être vrai. Nous rejetons, bien entendu, ce paradoxe suivant lequel l'histoire de l'humanité serait celle d'une longue décadence, mais nous sommes obligés de reconnaître qu'à bien des égards, et notamment à ceux de la courtoisie des rapports internationaux en temps de paix et en temps de guerre, nous n'avons fait, depuis cent cinquante ans, que déchoir. Derrière nous, se dresse comme un sommet imposant la fin de l'ancien régime. Quant au XIXe siècle, auquel nous prêtons généreusement quelque chose de notre barbarie, il garde encore les traces d'une civilisation dont aujourd'hui nous pouvons à peine concevoir l'esprit et les modes.

Dans le numéro du 1er septembre 1856 de la *Revue des*

Deux Mondes, pp. 222 à 229, je trouve une lettre adressée au directeur de la revue par M. Tanski, ancien directeur des renseignements militaires à l'armée française en Orient. Le début de cette lettre se rapporte à des faits personnels, puis le signataire en arrive à la question alors discutée des atrocités russes, sur laquelle il croit devoir donner son témoignage. Voici ce qu'il écrit:

En Russie, à en juger d'après les récits des journaux, l'empereur actuel, les autorités supérieures, la noblesse, ont montré des sentiments généreux pour les prisonniers des armées alliées, qui partout auraient reçu un accueil hospitalier; mais malheureusement il existe des faits irrécusables qui prouvent que, sur le théâtre de la guerre et sur le champ de bataille, malgré une discipline sévère, les troupes russes ont manifesté plus d'une fois des instincts d'un peuple sinon barbare, pour ne pas dire un mot blessant, même à des ennemis, mais bien moins humain et moins civilisé que le soldat français ou anglais.

Le jour du combat devant Balaclava, après la brillante charge fournie par la cavalerie anglaise, les soldats en position sur les hauteurs qui dominent la plaine ont vu avec horreur les soldats russes courir après les cavaliers anglais pour les frapper lorsqu'ils étaient gisans par terre, désarmés et blessés. On sait qu'après la bataille d'Inkermann le généreux lord Raglan s'est vu obligé de faire passer devant une commission d'enquête un major russe, accusé d'avoir percé de son épée un soldat anglais blessé et couché par terre.

Les Russes, s'ils sont justes et reconnaissans, ne doivent jamais parler qu'avec respect des traitemens qu'ils ont reçus dans les camps des armées alliées. On ne peut reprocher à aucun officier, à aucun soldat français ou anglais, des procédés comme ceux qui ont été signalés du côté des Russes, et qui appartiennent déjà à l'histoire.

Il est connu et avéré que pendant l'hiver les cosaques à pied enlevaient nos sentinelles dans les tranchées, en employant le lacet, dont se servent dans les petites villes de Russie les exécuteurs des hautes-œuvres pour débarrasser les rues des chats et des chiens errants. Je sais qu'un soldat français, un chasseur d'Afrique, je crois, ayant été enlevé par ce barbare stratagème, fut amené devant le général Kiriakof, qui le présenta au prince Menchikof et aux grands-ducs Nicolas et Michel, présents alors au quartier-général. Le jeune soldat, encore tout plein d'une vive indignation, ne craignit pas, en présence des généraux et des

princes, de traiter de barbare cette manière de faire la guerre. *Donnez-moi un fusil,* s'écriait-il, *je vous ferai voir comme les Français combattent.* Je présume même que la leçon ne fut pas inutile à l'ennemi, car depuis ce temps cet odieux genre de combat ne fut pas renouvelé.

Il a été constaté plus d'une fois que les soldats français et anglais pris dans les tranchées ont été immédiatement dépouillés de leurs vêtements. Un jour, au milieu du terrible hiver que nos troupes ont si héroïquement supporté, un soldat anglais prisonnier se présenta tout nu sur la plate-forme d'une batterie, où se trouvait un groupe d'officiers. L'amiral qui y commandait, saisi d'une juste indignation contre ses soldats, fit donner les ordres les plus sévères pour que ces actes de cruauté ne fussent pas renouvelés; néanmoins rarement un soldat français ou anglais prisonnier fut assez heureux pour conserver sa capote. On m'a assuré qu'un général commandant une division, et dont je tairai le nom, avait institué une prime de 4 roubles d'argent (16 francs) pour l'uniforme d'un *highlander,* comme on fait ailleurs pour la peau d'un loup ou d'une bête fauve. Il est vrai que ce n'était pas par un sentiment de haine qu'il portait à ces braves soldats, c'était par passion de collectionneur qu'il recherchait ces costumes pittoresques des Ecossais.

(Suivent quelques lignes sur la générosité française et sur les bons traitements réservés aux prisonniers russes. Et enfin :)

Je puis, en terminant cette lettre, dire avec orgueil et citer comme un des traits les plus remarquables de cette longue et laborieuse campagne que pendant tout le temps de mon séjour à l'armée, à Varna comme en Crimée, pas un agent ou espion grec, russe ou tartare, n'a été fusillé. Dans la crainte de se tromper et de condamner les gens sans preuves suffisantes, on se bornait à mettre ceux qui étaient suspects dans l'impossibilité de nuire à l'armée, en les expédiant à Constantinople ou en France, où ils étaient traités avec humanité.

Cette page ne manquera pas de surprendre ceux de nos contemporains qui ont gardé quelque souvenir de la guerre et des premières années de l'après-guerre, ainsi que de la littérature alors inspirée par les événements. La lettre de Tanski est en effet un texte surprenant et un document très instructif. Voici une armée en campagne où non seulement on se

fait scrupule de fusiller les suspects sans preuves suffisantes, mais où l'on se fait honneur de ce scrupule. Aucun espion n'a été fusillé et, de la tribune de la *Revue des Deux Mondes*, la voix autorisée du directeur des renseignements militaires le proclame avec satisfaction. Quant au débat sur les actes de cruauté commis par les Russes, — point essentiel de la lettre citée, — que de réflexions il suggère! On est surpris tout d'abord par le caractère relativement modéré des atrocités dénoncées. Elles sont de trois sortes: coups, parfois mortels, portés à des soldats déjà blessés et « gisans par terre » (c'est le fait de beaucoup le plus grave, mais il se produit en pleine action); soldats capturés « au lacet »; prisonniers dépouillés de leurs vêtements. La guerre de 1914-1918 nous a habitués à la vue de telles horreurs que l'indignation de M. Tanski nous semble presque excessive. Il est à remarquer en outre que les actes incriminés sont presque toujours le fait de la troupe. Ils ne sont pas ordonnés, mais réprimés au contraire par les officiers. S'ils sont avérés et « acquis à l'histoire », les coupables ne cherchent pas à les nier, pas davantage à s'en glorifier. Enfin, on admirera l'indulgence avec laquelle l'auteur de la lettre, — en dépit de la sévérité des jugements qu'il porte sur les actes, — s'efforce d'excuser les hommes. Il déplore, mais il comprend leurs instincts cruels, il hésite à les qualifier de « barbares » et il admet que les uniformes écossais peuvent éveiller chez un collectionneur d'irrésistibles tentations.

Sur tous les points, le contraste avec ce que nous avons connu est éclatant. Je n'ai jamais remarqué, au cours de la dernière guerre, chez aucun des belligérants, la moindre hésitation à traiter ses adversaires de barbares. Quant aux actes de cruauté reconnus, je n'ai jamais constaté qu'ils aient été déplorés par leurs auteurs. Après le torpillage du *Lusitania*, les Allemands, sans remords, ont frappé des médailles pour commémorer cet épisode de la guerre sous-marine. Bien plus, ils l'ont considéré comme éminemment propre à instruire et à divertir la jeunesse. J'ai sous les yeux un alphabet pour enfants dont chaque lettre est agrémentée d'un dessin et d'une légende. A la lettre L, je vois le *Lusitania* au fond de l'eau, et la phrase explicative : « Die Lusitania ruht im Meer. » L'auteur, M. Emil Stahl, estime que ce sont là

des dessins amusants (*Lustige Zeichnungen*) [1]. Je suis heureux de n'avoir rien trouvé d'aussi monstrueux dans la caricature française, même la plus entachée d'injustice et de fureur.

Il n'en est pas moins vrai que partout, et même chez nous, la haine de l'adversaire a été portée au delà des limites raisonnables. Pourquoi? Pour cette raison très simple que la haine est l'aliment moral indispensable d'une guerre nationale. Dans son *Ode à la Nation serbe,* Gabriel d'Annunzio écrivait:

Si tu n'as pas de pain, mange de la haine,
Si tu n'as pas de vin, bois de la haine,
Si tu n'as que de la haine, va sans peur.

Au temps où les Etats ne mettaient en ligne que leurs petites armées de professionnels, on n'eût pas songé à développer de tels sentiments. On évitait les colères irréparables, on n'excluait jamais la possibilité d'une réconciliation sur le terrain ou d'un subit renversement d'alliance. Ces pratiques commençaient à se perdre en 1854. Aujourd'hui, elles sont perdues et oubliées. Aujourd'hui, il faut que la foule s'engage et comment s'engagerait-elle à moitié? Elle ne sait que haïr totalement. Nous voyons bien que l'homme dont la politique déplaît est flétri par surcroît, à tort ou à raison, pour son honnêteté et ses mœurs douteuses. De même chez l'ennemi du dehors, rien ne doit être estimé bon. Aux accusations courantes (et parfois justes) de férocité et de déloyauté, s'en ajoutent d'autres assez inattendues. Celle de lâcheté, par exemple, portée d'un camp à l'autre contre toute vérité et contre toute vraisemblance. Toujours l'ennemi est censé être aux abois, à bout de ressources, réduit à la famine, ne souhaitant que la captivité, son seul refuge. On se souvient d'un dessin célèbre: un soldat belge capture (en 1914!) un groupe de soldats allemands en leur présentant une tartine de beurre. Parallèlement une caricature du *Simplicissimus* représente un Allemand cerné par une dizaine de cosaques, en apparence menaçants. « Fais-nous prisonniers tout de suite », implore leur chef. On attribue également à l'adver-

(1) Le titre complet est: *Deutsches Kriegs A B C.* Lustige Zeichnungen von Emil Stahl, München, Holbein Verlag, 1915.

saire la sottise, l'ignorance, la laideur physique, tous les traits de la barbarie.

Depuis quinze ans, on parle beaucoup de l'esprit européen. Il y a cent ans, on n'en parlait pas, mais il existait encore et parlait lui-même. Un recueil de documents analogues à celui que nous venons de citer, serait, à cet égard, des plus édifiants et des plus faciles à composer. Dans la période qui s'étend du milieu du XVIIe siècle au milieu du XIXe, on choisirait un certain nombre de lettres, de journaux intimes, de fragments d'ouvrages, même théoriques et techniques (1) et on en composerait un volume de format commode que pourraient éditer les services de propagande de la Société des Nations. Une pareille lecture nous donnerait peut-être sujet de rougir, mais pour une fois, de M. Ferrero à M. Jacques Bainville, tout le monde serait d'accord.

PAUL-HENRI MICHEL.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Marie Bugeja: *Femmes voilées, hommes... de même*, récits et impressions de l'Extrême-Sud algérien. Avec des illustrations; Baconnier frères, Alger. 15 »

Maurice Martin du Gard: *Un Français en Europe;* Flammarion. 12 »

M. Rondet-Saint: *Des fjords à Moscou par les capitales du nord;* Soc. d'édit. géographiques, 17, rue Jacob, Paris. 3 50

Littérature

Antonio Aniante: *La Poésie, l'Action et la Guerre*. Défaite de l'Esprit du Sud. Traduit de l'italien par Paul-Henri Michel; Mercure de France. 12 »

Philippe d'Arschot: *La Nuit sur Mytilène*. Préface de Mario Meunier; Edit. Jean Crès. 9 »

Geoffroy Atkinson: *Les nouveaux horizons de la Renaissance française;* Droz. » »

Eugène Bestaux: *La poésie de Lionello Fiumi;* Presses Modernes. 6 »

José Camby: *Victor Hugo en Belgique*, portrait, documents autographes et dessins inédits; Droz. 15 »

Jean-Daniel Maublanc: *Horizons*. Avec 35 bois gravés par Albert Gauthier et une préface de Louis Guillaume; La Pipe en écume (sans adresse). 10 »

Dr Pierre Menard: *Paisiblement*, méthode pratique de psychotérapie; chez l'auteur ,5, rue Gervex, Paris. 4 »

Marcelle Tinayre: *Histoire de*

(2) Des citations remarquables ont déjà été réunies par M. Guglielmo Ferrero dans son ouvrage *La Fin des aventures*, Paris, Rieder.

l'amour. (Naissance de l'amour. L'amour chez les primitifs et les sauvages. L'amour dans le monde antique. L'amour chrétien. Les barbares. Amour courtois. De la Renaissance au XVIIIe siècle. L'amour au XVIIIe siècle. Romantisme et temps modernes. L'Extrême-Orient. Emancipation contemporaine.) Avec 170 illustrations. (Coll. *Voir et Savoir*) ; Flammarion. 5 50

Germaine de Villeneuve: *Dans l'ombre de la gloire: Madame Mère;* Ficker. 15 »

Mœurs

Joséphine Baker: *Une vie de toutes les couleurs,* souvenirs présentés par André Rivollet. Avec des illustrations; Arthaud, Grenoble. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Jean Pons: *Les origines de la guerre mondiale,* essai de synthèse sur les relations internationales de 1871 à 1914, avec photographies, cartes et un dessin de Duvignaud; Edit. Moncho, rue de la Mamounia, Rabat, Maroc. 15 »

Poésie

Raphaël Barquissau: *Art d'aimer;* Larose. » »

Charles-Philippe Forestier: *La bénédiction du travail;* Edit. R. Debresse. 12 »

Henry Dérieux : *Face à Face;* Mercure de France. 10 »

Renée Humbert-Gley: *Asphodèles.* Avec 8 photographies de Corse prises par l'auteur; Edit. des Roses, Bordeaux. 15 »

Ivan Braguse: *Amour, Amours, Amour, Amours;* Edit. René Debresse. 10 »

Charles Sanglier: *Les fables du sanglier;* Edit. d'art du Sabot, 53, rue Monge, Paris. » »

Politique

Georges-Philippe Dhas: *Le rapprochement franco-italien. L'Allemagne et la Hongrie;* Aubin, Liguçà. » »

Lazare Marcovitch: *La politique extérieure de la Yougoslavie;* Soc. gén. d'imprimerie et d'édition, 71, rue de Rennes, Paris. 20 »

Questions religieuses

A. Gardeil: *La vraie vie chrétienne.* Préface de Jacques Maritain. Introduction du R.P. H.-B. Gardeil; Desclée De Brouwer. » »

Roman

Antonine Bouey: *Par les chemins ardus;* Figuière. 10 »

Roger-Francis Didelot: *La mort écarlate,* roman policier; Edit. de France. 6 »

Michel Ferry: *Petit Hôtel* (Coll. *Détective*); Nouv. Revue franç. 6 »

Henry Gréville: *Dosia;* Nelson. 7 »

Hildestein-Zobeltitz et Hans von Wolzogen: *L'homme au masque de verre,* traduit de l'allemand par Jacques Naville et Adolphe Thiersch. (Coll. *Détective*); Nouv. Revue franç. 6 »

Louis Latzarus: *Une femme entra* (Coll. *Détective*); Nouv. Revue franç. 6 »

Roland de Marès: *Jap et ceux de la Lande;* Mercure de France. 12 »

Regis Messac: *Quinzinzinzili* (Coll. *Les hypermondes*); La Fenêtre ouverte, 36, rue Ernest-Renan, Issy-les-Moulineaux. 10 »

Edmond Romazières: *L'assassinat de Westminster College,* roman policier; Edit. de France. 6 »

Sociologie

Albert Vigneau et Vivienne Orland: *Sous le triangle;* Edit. Baudinière. 12 »

Théâtre

Guy Dorrez: *Jouons Guignol*, sept farces du bâton; Le Papillon, 3, rue Eugène-Lœil, Vincennes. 5 »

Jean-Camille Mathieu: *Bertrade*, tragédie classique en 5 actes; Dory, 24, rue Saint-Jean, Nancy. 6 50

Maurice Pottecher: *Au temps des coquecigrues*, comédie en 3 actes, d'après un conte populaire russe; Libr. théâtrale. 4 »

Maurice Pottecher: *Le Château de Hans*, pièce légendaire en 4 actes et 5 tableaux, nouv. édition; Libr. théâtrale. 8 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort d'Antoine Albalat. — Un monument à Pierre Lasserre. — Un poème inédit. — Le premier concert de César Franck à Paris. — Sur les sources du « Bateau Ivre ». — A propos de « La vie du scorpion ». — Le vers qui manque dans « Une soirée perdue ». — La naissance hâtive du pont d'Iéna. — Une recette infaillible. — Erratum. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Mort d'Antoine Albalat. — C'était une figure très sympathique que celle d'Antoine Albalat, qui est mort le 22 septembre, à près de 80 ans. Attaché longtemps au *Journal des Débats* comme secrétaire de la direction, puis rédacteur du feuilleton littéraire, il laisse des livres pleins de goût et d'érudition, dont le plus connu, *Comment il faut lire les classiques*, sera lu longtemps par ceux qu'intéressent encore nos grands écrivains d'autrefois. Albalat fut l'ami de Moréas, de Louis Dumur, de notre collaborateur Henri Mazel... et de beaucoup d'autres.

§

Un monument à Pierre Lasserre. — Sous les auspices de l'Académie de Béarn et en présence d'une assistance intellectuelle des plus distinguées, venue de Paris, ce monument a été inauguré, le 22 septembre, à Orthez, où Pierre Lasserre était né le 30 mai 1867. Des discours furent prononcés par MM. André Bellesort, de l'Académie française, Roustan, Riquoir, bâtonnier du barreau de Pau, Gérard Bauer, enfin Léon Bérard, garde des Sceaux.

Les orateurs rendirent hommage au caractère et au talent de Lasserre et rappelèrent le bruit considérable que fit sa thèse célèbre: *Le Romantisme français*, dès qu'elle eut paru (en 1907) aux éditions du *Mercure de France*. Ce fut un de ces livres qui contribuent puissamment à l'évolution de l'esprit public et qui restent parmi les plus marquants de leur époque.

Pierre Lasserre était demeuré fidèle au *Mercure*. Le dernier article qu'il y publia, *La Philosophie catholique au* XIXe *siècle*, d'après l'*Education philosophique d'Ernest Renan* (n° du 15 mai 1929)

ne précéda que de quelques mois la mort qui, en novembre, le prit en pleine maturité et en pleine vigueur intellectuelle, au moment où l'Académie française allait sans doute lui ouvrir ses portes.

§

Un poème inédit.

SONNET

Trouvé dans les papiers d'un amateur,
à l'occasion du 37e anniversaire de la mort de Stéphane Mallarmé.

Inespérable trope!...
Une brume enveloppe
le quartier de l'Europe
d'un halo nyctalope.

*

Ce jour fut alarmé
d'un brouillard d'or pâmé.
Et moi je fus charmé
par Monsieur Mallarmé.

*

Châle sur les épaules,
là-bas aux Batignolles,
Il rêvait poliment.

*

Solitaire, il sait faire
d'un penser ordinaire
l'odorant diamant.

§

Le premier concert de César Franck à Paris. — Tous les musiciens liront avec le plus grand intérêt *les Fioretti du père Franck,* parus dans le *Mercure* du 1er septembre, sous la signature de M. Pierre de Breville. Aux nombreux renseignements inédits que renferme cet article, son auteur me saura gré peut-être d'en ajouter un qui, si je ne me trompe, est resté inconnu de tous les biographes de son maître.

Faisant naguère un historique du *Gymnase musical,* établissement éphémère qui, voisin du Gymnase dramatique et mitoyen d'un bazar auquel succéda *la Ménagère,* boulevard de Bonne-Nouvelle, entre l'impasse des Babillards et celle des Filles-Dieu, s'ouvrit

le 23 mai 1835, j'ai retrouvé naguère la première mention d'un concert de César Franck à Paris.

Si l'on en excepte la salle noire et enfumée des Menus-Plaisirs dont la Société des Concerts du Conservatoire dispose pendant la meilleure partie de la saison, Paris, écrivait la *Gazette Musicale* du 31 mai, n'offrait pas, avant l'édification de ce nouveau Gymnase, une véritable salle de concerts.

Comme, au temps de Louis-Philippe, et même sous le second Empire, il était *interdit de chanter* sans autorisation dans une salle de concerts (!), ce nouveau Gymnase, auquel s'intéressait fort Berlioz, dut se borner à faire entendre de la musique instrumentale, ce qui était insuffisant pour attirer un grand public.

Le directeur, un nommé Saly-Snerb, que la musique sérieuse n'enrichissait pas, chercha des attractions, et c'est ainsi qu'il engagea, en septembre, le jeune César-Auguste Franck, dont le père, comme le rappelle M. Pierre de Breville, voulait faire un virtuose du piano. La *Gazette musicale* du 15 septembre annonçait en ces termes la première apparition à Paris de l'enfant prodige (on était alors moins précoce que de nos jours):

M. César-Auguste Franck, âgé de douze ans, élève du Conservatoire de Liége (Belgique), sa ville natale, où il a obtenu le premier grand prix de piano, le 22 février 1834, classe de M. Jalheau, à l'âge de onze ans, et qui a eu du succès en Belgique et à Aix-la-Chapelle, se fera entendre mercredi 17 de ce mois, dans un concert, au Gymnase musical. Nous parlerons de lui après l'avoir entendu.

Malgré sa promesse, la *Gazette* ne donna point de compte rendu de cette soirée, et nous ne pouvons que regretter de ne pas connaître quel fut le programme du petit virtuose, ni comment il l'exécuta.

Du reste, le Gymnase musical fermait ses portes à la fin de l'année, en dépit des attractions par lesquelles il s'efforçait d'attirer le public boulevardier: on y entendit « le célèbre guitariste Legnani », et jusqu'à un ventriloque! La « bonbonnière » symphonique de Saly-Snerb n'avait pu obtenir l'autorisation d'avoir des chanteurs. Aussi, Berlioz écrivait-il à Liszt, le 25 janvier 1836:

Tu me surprends dans un de ces moments de profond abattement qui succède toujours à ces rages concentrées qui rongent intérieurement le cœur sans pouvoir faire explosion... Tu les connais malheureusement aussi bien que moi.

Le sujet de ce *tremblement de cœur sans éruption*, le voici: on m'avait nommé directeur général du Gymnase musical avec des appointements de six mille francs, plus deux concerts sans frais à mon bénéfice et des droits d'auteur pour chacune de mes compositions; Thiers me fait perdre cette place en refusant *obstinément de permettre le chant au Gymnase*. En conséquence, cet établissement, auquel j'allais adjoindre une école de

chœurs dans le genre de celle de Choron, est aujourd'hui ruiné et fermé. On y DONNE DES BALS...

La salle où, pour la première fois, César Franck enfant s'était fait entendre aux Parisiens, devint ensuite café-spectacle; elle abrita, en 1838, le Vaudeville incendié. En 1840, elle redevint café-spectacle, puis, en février 1847, on y vit le panorama de Boutron. Un incendie la fit disparaître, le 14 juillet 1849. Reconstruite, le Café de France s'y installa, à l'époque du second Empire. — J. G. P.

§

Sur les sources du « Bateau ivre ». — Après avoir lu dans le *Mercure* du 15 août dernier l'article de MM. H. de Bouillane de Lacoste et P. Izambard: *Recherches sur les sources du Bateau ivre,* je me suis amusé à feuilleter quelques livraisons du *Magasin pittoresque,* que je conserve dans ma bibliothèque. Bien m'en a pris, car j'ai trouvé, dans le numéro de septembre 1869, un court article qui m'a paru intéressant, et que je recopie en entier:

LA MARUBIA

On donne ce nom, en Sicile, à un phénomène de la mer qui paraît s'expliquer par les mêmes causes que ce qu'on appelle les *Seiches* au lac de Genève et les *Ruhssen* au lac de Constance. A certains jours, quoique l'air soit parfaitement calme, on voit tout à coup, sur les côtes de l'île, et surtout au large de Mazzara, l'eau s'agiter et élever son niveau d'environ soixante centimètres. C'est le présage certain d'une tempête. Dans l'intervalle des deux heures qui suivent ce soulèvement, le vent du sud commence à souffler; le ciel, auparavant brumeux, se couvre de nuages épais, les éclairs brillent, la foudre éclate. Est-ce une vibration volcanique du sol qui a causé l'agitation et l'élévation des eaux, comme l'a pensé Daubeny? On s'accorde aujourd'hui à croire que ce phénomène comme celui des Seiches, doit s'expliquer uniquement par une différence dans la pression de l'air. Quand la pression de l'air diminue, l'eau monte, et l'eau descend quand le baromètre monte de nouveau. Il est probable que ces élévations du niveau de l'eau, à l'approche des tempêtes, pourraient être observées au milieu des mers aussi bien que sur les côtes et dans les lacs, bien qu'avec moins de facilité.

Le mot *marubia* est une abréviation de *mare ebriaco* (mer ivre).

Le *Bateau ivre* ne sort-il pas tout droit de la *marubia?...* L'article, non signé, se trouve en fin de livraison; les mots: « mer ivre » se détachent, seuls, à la dernière ligne.

Le rapprochement que MM. H. de Bouillane de Lacoste et P. Izambard n'auraient pas manqué de faire, s'ils n'avaient sauté par-dessus la *Marubia,* est à l'appui de leur thèse. — JULES MOUQUET.

§

A propos de « la Vie du scorpion ».

M. Marcel Roland, notre collaborateur, a reçu la lettre suivante qu'il nous prie de bien vouloir insérer:

Bordeaux, le 16 août 1935.

Monsieur,

Je viens de lire avec un vif intérêt votre article sur « la vie du scorpion », paru dans le *Mercure de France* du 1er août courant.

Vous y dites notamment, page 482, que le scorpion ne se suicide pas.

Permettez-moi de vous certifier les faits suivants:

Fin août 1915, j'ai eu occasion de parcourir la forêt de chênes-lièges qui s'étend au sud de Frenda, dans le département d'Oran. Pendant une halte horaire des légionnaires que je commandais occasionnellement, mes hommes s'amusèrent à pourchasser avec des allumettes enflammées les scorpions qu'ils découvraient sous des pierres soulevées à cet effet.

Intrigué, je suivis leur exemple et voici ce que j'atteste:

Maints et maints scorpions poursuivis, soit par des légionnaires, soit par moi-même, s'efforçaient de s'enfuir dès le soulèvement des pierres qui les abritaient; mais le scorpion ne court pas très vite; nous pouvions donc arrêter aisément les nôtres en plaçant la flamme d'une allumette devant leur tête ; le scorpion ainsi surpris tournait soit à droite, soit à gauche, puis essayait de faire demi-tour et, quand il avait bien constaté que toujours l'allumette se mettait devant lui, il s'arrêtait alors, regardait fixement son agresseur de ses petits yeux noirs comme pour lui dire: « Tu m'ennuies! Je vais te tirer ma révérence! » Si néanmoins j'approchais la flamme, il levait alors la queue, la renversait sur son dos, la pince ouverte, prête à lui serrer le cou et, si j'éloignais l'allumette, la queue se rabattait normalement vers le sol, puis le sorpion cherchait de nouveau à fuir à droite ou à gauche; mais, sous la brûlure d'une nouvelle attaque, il s'arrêtait, recommençait sa menace de suicide en redressant le cou vers sa queue, renversée elle-même en arrière et, finalement, si l'on approchait trop l'allumette de sa tête, il se piquait au cou avec sa pince venimeuse et tombait aussitôt, foudroyé, en apparence du moins, car je n'ai eu ni le temps ni le moyen de vérifier s'il s'agissait de la mort réelle ou d'une simple léthargie. Les hommes cependant affirmaient autour de moi que les scorpions se suicident réellement et que c'est un fait indiscutable.

Peut-être pourriez-vous le faire vérifier en écrivant à l'Administrateur de la Commune de Frenda (arrondissement de Mascara, département d'Oran), puisqu'il s'agit de scorpions de cet endroit, mais j'imagine que n'importe quel Africain pourra vous renseigner très exactement à ce sujet sur les mœurs des scorpions d'Algérie.

Tout à votre disposition pour plus amples précisions le cas échéant, je vous prie, Monsieur, d'agréer, etc. — GEORGES FORSANS.

§

Le vers qui manque dans « Une Soirée perdue (1) ». — Nous avons reçu la lettre suivante de M. Maurice Levaillant:

Le 31 août 1935.

Mon cher Confrère,

J'ai, par une heureuse fortune, sous la main la solution du petit problème posé par votre dernier écho dans le *Mercure de France,* dont je viens de recevoir les bonnes feuilles; je m'empresse de vous l'indiquer.

Le « vers perdu » d'*Une Soirée perdue,* le vers qui manque aux éditions parues du vivant d'Alfred de Musset, et qui se trouve, comme par un miracle, dans l'édition Charpentier de 1881, ce vers vagabond est bien de l'auteur des *Nuits*; on ne peut mettre en doute son authenticité. Il se lit, en effet, dans l'édition « préoriginale » du poème ; Musset publia celui-ci quelques jours après l'avoir écrit, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er août 1840 (pages 470 à 472 du tome 23e, 4e série de la *Revue*). Voici le passage:

O notre maître à tous! Si ta tombe est fermée,
Laisse-moi dans ta cendre, un instant ranimée,
Trouver une étincelle, et je vais t'imiter!
J'en aurai fait assez si je puis le tenter.

Evidemment, le vers est « tombé » lors de l'impression du volume; ni Musset, ni aucun des correcteurs de ses *Poésies* ne s'est aperçu de cette « chute ». C'est seulement en 1881 qu'on a remarqué la faute: la rime masculine *imiter* demeurait en l'air... Mais le vers oublié a été malheureux jusqu'au bout; en le transportant de la *Revue des Deux Mondes* dans le volume de 1881, on lui a infligé une faute d'impression: « si je puis *la tenter* », comme vous le notez avec raison ne veut absolument rien dire. Des éditeurs modernes s'en sont avisés et, remontant sans doute

(1) Voir *Mercure de France,* numéros des 1er et 15 septembre.

au texte de 1840, ils ont restitué correctement le vers; par exemple M. R. Doré dans l'édition Conard.

Ces détails intéressent peut-être les lecteurs du *Mercure*.

Veuillez agréer, mon cher confrère, etc. — MAURICE LEVAILLANT.

§

La naissance hâtive du pont d'Iéna. — Ce pont, que l'on travaille, depuis quelques mois, à élargir pour les besoins de l'Exposition de 1937, fut construit en exécution de la loi du 27 mars 1806.

Situé dans l'axe du Champ-de-Mars, et formé de cinq arches égales de 28 mètres d'ouverture, il devait primitivement être en fer, avec piles, et culées en maçonnerie, conformément à la décision prise le 10 juillet 1806. Comme conséquence de ce lancement, le redressement du quai de Chaillot était prévu, sur une longueur de 305 mètres en amont et 62 mètres en aval.

Les travaux commencèrent sans délai, et, fait rare, avant même que fût achevée la rédaction du projet. On employa le reste de l'année 1806 aux opérations de levées de plans, sondages, nivellements, tracés sur le terrain, enfoncement des pilotis de la culée du côté du Champ-de-Mars.

Pendant la campagne de 1807, on poussa la construction de cette culée, mais ce n'est que le 18 mars 1808 que l'ingénieur en chef Lamandé présenta le projet détaillé du pont de fer, avec un détail estimatif des dépenses d'un tel pont, comparées à celles d'un pont de pierre. Le ministre de l'Intérieur, ayant examiné le projet et comparé les prix de revient, fit rendre, le 27 juillet 1808, un décret approuvant le projet de Lamandé, avec construction des voûtes en pierre, en remplacement des arches de fer d'abord adoptées. En conséquence, l'épaisseur des culées dut être portée de 10 à 15 mètres, ce qui ne modifia pas l'aspect général de l'ouvrage d'art.

Lamandé, s'inspirant des principes découverts et appliqués par Perronet, avait réduit le plus qu'il lui avait été possible l'épaisseur des voûtes et celle des piles, pour faire élégant et léger, ce qui, comme l'expérience l'avait démontré, ne nuisait nullement à la solidité du pont, les poussées principales s'exerçant sur les culées. L'ouverture des arches était à peu près la même que celle du pont Louis XVI (de la Concorde), et la qualité de la pierre semblable.

Quatre figures équestres de soldats devaient orner les entrées, des couronnes de chêne décorer les piles, une corniche couronner le pont.

Un décret impérial, rendu à Varsovie le 13 janvier 1807, avait

décidé que « le pont à construire en face de l'Ecole militaire s'appellerait le pont d'Iéna ».

A la fin du XVIII[e] siècle, le passage d'une rive de la Seine à l'autre se faisait encore, à cet endroit, par bateau.

En 1774, le « fermier des passages de la rivière de Seine, vis-à-vis le couvent des Bonshommes », s'appelait Trouillard. C'est lui qui eut sinon la première idée, du moins la première intention effective, de réaliser un pont, au moins sur le petit bras de la Seine, ensablé, à demi comblé et marécageux, qui séparait la rive du Gros-Caillou et du Champ-de-Mars de l'île des Cygnes. Ce petit bras appartenant à l'Ecole militaire depuis 1773, date de l'extension du Champ-de-Mars, c'est au conseil de cette institution qu'il demanda l'autorisation, en faisant valoir la commodité et l'utilité de ce pont, « qui détournerait le public de traverser l'île des Cygnes en diagonale, d'en fouler l'herbe et de nuire au pâturage ».

Le conseil accorda son autorisation, sous la réserve que le pont serait solidement construit, qu'il aurait trois pieds de largeur, qu'il serait clos à chaque extrémité par une porte se fermant d'elle-même pour empêcher les bestiaux de sortir de l'île, — et que le concessionnaire s'engagerait à détruire le pont à la première réquisition de l'Ecole militaire.

Est-il utile d'ajouter que le sieur Trouillard, à qui le gouverneur de l'Ecole militaire n'inspirait aucun sentiment de frayeur, refusa de détruire son pont à première et même à seconde réquisition, en vertu du principe des droits acquis? — ROBERT LAULAN.

§

Une recette infaillible. — Du *Journal des Goncourt*, première série, à la date du 7 avril 1861:

> Ce soir, à la répétition d'une pièce sur un petit théâtre du Boulevard, une pièce pleine de femmes. Ça a l'air d'une distribution de prix dans une maison de tolérance! Ce genre de théâtre n'est absolument que la surexcitation de tous les bas appétits du public. Et ce qu'on vient de trouver de mieux en ce genre, c'est d'habiller les femmes en militaires, de greffer le chauvinisme sur l'érotisme. Une femme ayant un beau c... et des jambes pas trop cagneuses, et qui sauve le drapeau français: on conçoit que c'est irrésistible.

Nous avons tous vu ça — parfois, quand le directeur était suffisamment avisé, avec des maillots qui craquaient, « toujours à la même place » — et, le cinéma aidant, nos petits-fils le reverront sans doute. — P. DY.

§

Erratum. — Dans la chronique *Variétés*, « Petite contribution à

l'histoire du solipsisme », parue dans le *Mercure* du 15 septembre, lire, p. 659, ligne 3, XVIIe *siècle*, au lieu de XVIIIe.

§

Le Sottisier universel.

On voit, par ces quelques indications, que le chemin de fer est sorti vraiment de sa tour d'ivoire, qu'il s'est penché sur les problèmes et a modifié ses tarifs en conséquence. — *L'Asie française* (Bulletin mensuel du Comité de l'Asie française), février 1935, p. 58.

Quand les Parisiens vont en province, à moins qu'ils arrivent dans un lieu spécialement dédicacé au tourisme, ils sont souvent accueillis avec une ironie goguenarde. — *L'Ordre*, 1er septembre.

S'il est demeure française essentiellement, bien que située en territoire suisse, à quelques kilomètres de Genève, n'est-ce pas Ferney, où vécut, pendant de longues années, comme une façon de roi de l'esprit, Monsieur de Voltaire? — *Le Temps*, 15 septembre.

Je crois que sa conviction est celle de La Bruyère: « Le peuple n'a guère d'esprit et les grands n'ont pas d'âme », mais que l'égoïsme des premiers lui répugne plus encore que le béotisme des seconds. — *Marianne*, 11 septembre.

§

Publications du « Mercure de France »:

LA POÉSIE, L'ACTION ET LA GUERRE, *Défaite de l'Esprit du Sud*, par Antonio Aniante, trad. de l'italien par Paul-Henri Michel. Vol. in-16 double-couronne, 12 francs.

FACE A FACE, par Henry Dérieux. Vol. in-16 double-couronne, 10 francs. Il a été tiré 20 ex. sur Japon impérial marqués de A à T (réservés aux souscripteurs); 11 ex. sur Hollande Van Gelder à 40 francs; 22 ex. sur vergé d'Arches à 30 francs.

JAP ET CEUX DE LA LANDE, par Roland de Marès. Vol. in-16 double-couronne, 12 francs.

Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1935.